

f

12240 de 2

# COLLECTION

COMPLETE

## DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME TREIZIEME.







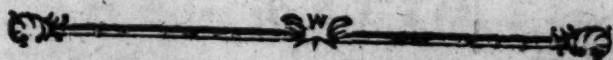
COLLECTION

C O M P L E T E

DES ŒUVRES

D E

M. DE CRÉBILLON, FILS.



TOME TREIZIEME.



A L O N D R E S.



M. DCC. DXXVII.



80172







LETTRES  
ATHÉNIENNES,  
EXTRAITES  
DU PORTE-FEUILLE  
D'ALCIBIADE.



LIVRE SECOND.



LETTRE LI.

*Alcibiade à Thrazylle.*

**J**E ne suis point sans quelque crainte d'avoir encouru votre indignation. Je viens dans l'instant, non de quitter indécemment Thrazyclée, mais de la supplier de vouloir bien oublier que j'ai joui du bonheur de lui être

Tome XIII,

A

cher. J'ignore si c'est son indiscretion, ou la curiosité que j'inspire, & qui ne permet pas que celles mêmes de mes démarches qui devroient en exciter le moins, ou que je desirerois le plus cacher au public, que je dois en accuser; quoi qu'il en soit, Aspasia est instruite; & toutes réflexions faites, Thrazyclée est, sans doute, la seule à qui je doive m'en prendre, puisque j'ai si bien su dérober à la première, ma liaison avec Praxidice. Par une singularité dont je doute qu'Aspasia pût plus aisément que moi-même rendre compte, cette Thrazyclée, pour qui elle n'a que le plus profond mépris, la tourmente à un point que je ne pourrois que difficilement vous exprimer. J'étois, comme vous savez, dans l'intention de ne convenir jamais avec elle, de cette infidélité, en fusse-je même convaincu; & y persister, eût été, sans doute, ce que j'aurois pu faire de mieux; mais elle m'a tant assuré que l'unique chose qui pût lui faire croire qu'elle n'étoit pas aussi bannie de mon cœur, que cette fantaisie de ma part lui donnoit sujet de le craindre, étoit de la lui avouer, qu'enfin, par une foiblesse que je suis loin de me pardonner, je me suis déterminé à lui en faire la confidence. De tous les effets que ce même aveu qui, disoit-elle, pouvoit seul la tranquilliser, a produits sur elle, le premier a été de soupçonner que je la trompois, quand je lui jurois que je n'aimois point du tout Thrazyclée; & que, pour m'être prêté quelques instans aux vues



que cette dernière avoit eues sur moi, je ne lui en étois pas à elle, moins tendrement attaché. *Car si je l'eusse aimée autant que je l'en assurois, comment m'eût-il été possible de m'engager avec une autre, quelque passagèrement même que ce pût être ?* Mais vous savez trop quelle est sur cela leur façon de raisonner, pour que j'aie besoin de vous répéter les discours d'Aspasie. Le second de ces effets a été d'exiger de moi le sacrifice de Thrazyclée; le dernier, enfin, de s'étonner que je pusse balancer à lui accorder une chose si nécessaire au bonheur de sa vie, & qui devoit en même temps, si je lui disois vrai, ne rien coûter au bonheur de la mienne. Que vous dirai-je ? las de joindre au désagrément de vivre avec l'une, le tourment que me faisoit éprouver la jalousie de l'autre; n'ayant, peut-être, pas plus d'amour pour celle à qui je fais le sacrifice, que pour celle que je sacrifie; mais entraîné malgré moi par je ne sais quel respect pour son sentiment, dont il ne m'est pas possible de triompher, j'ai cru ne pouvoir sortir de la fâcheuse situation où je m'étois mis, qu'en lui accordant ce qu'elle exigeoit de moi. Périclès a pourtant raison, quand il dit qu'il y a bien moins à gagner qu'on ne pense, à être un fat. Je ne pourrois en effet, vous dire combien, soit par elle-même, soit par toutes les précautions que j'étois obligé de prendre pour cacher à Aspasie cette infidélité, Thrazyclée m'a fait éprouver de contrainte & d'ennui. J'en reçois dans l'instant





une lettre où elle m'assure que, même le vou-  
lût-elle, il lui seroit *du dernier impossible* de  
survivre à mon inconstance. Comme, quoi  
qu'elle en dise, je ne vois point de raison pour  
que la mienne ne lui soit plus funeste que ne  
le lui a été l'inconstance de tant d'autres,  
c'est sans inquiétude, & sans trouble que j'at-  
tends ce qu'il plaira aux dieux d'ordonner de  
son sort. Je n'ai, de mes jours, je crois, reçu  
de lettres de ce genre où il y eût plus de mots,  
& moins d'idées, & où le désespoir fût plus  
froid & eût l'air plus faux, elle m'y invite  
tendrement, selon l'usage, à aller jouir *du*  
*plaisir, bien digne d'un cœur aussi barbare que*  
*le mien, de la voir expirer*; mais dans la crainte  
assez bien fondée qu'elle ne s'en tînt à ces  
évanouissements, auxquels, malgré l'habi-  
tude, où elle est de les jouer, elle n'est pas  
encore parvenue à donner l'air de la vraisem-  
blance, je lui ai simplement répondu que je  
n'avois point pour les spectacles funebres au-  
tant de goût qu'elle m'en supposoit, & je l'ai  
laissé impitoyablement dans l'embarras de  
mourir toute seule. Je ne m'en flatte pas da-  
vantage que les nouvelles que je viens de re-  
cevoir d'elle, soient les dernières qu'elle  
m'en donne. Les dieux vous préservent, sur  
toutes choses, d'une femme qui croit bien  
écrire, & s'abuse quand elle le croit! Celle-  
là qui, sans avoir aucun des sentiments de  
l'amour, en connoît toutes les minuties, &  
les observe avec une régularité à faire frémir,  
a pensé me désespérer, tant par l'opinion

DE CRÉBILLON, FILS. 5

qu'elle a de son style, que par la cruelle facilité que lui a donnée la nature, d'écrire autant qu'il lui plaît, & avec aussi peu d'esprit que de tendresse. Elle est toujours, d'ailleurs, sur quelque ton que l'on soit avec elle, & dans quelque moment, même, que ce puisse être, d'une politesse! d'une dignité! d'une cérémonie! qui font quelquefois le plus ridicule des contrastes, & m'ont jeté dans des impatiences que je tâcherois vainement de vous peindre.

A ce propos, je trouve, à mon avènement dans le monde, deux établissemens que, s'il plaît aux dieux, je n'y laisserai pas subsister, parce que je n'ai que trop éprouvé à quel point l'un est ridicule, & même contraire à la nature, & tout ce que l'autre peut procurer d'ennui. Le premier de ces deux établissemens est l'usage qui veut que deux amants, s'ils ont, sur-tout, le bonheur d'être d'un certain ordre, conservent jusques dans les plus tendres transports, le souvenir de ce qu'ils sont, & qui leur interdit sévèrement entr'eux, cette douce familiarité qui est un des plus grands charmes de l'amour. L'autre est cette loi que, même lorsqu'ils ont le moins à se dire, deux amants s'imposent de s'écrire tous les matins. Je ne fais ce qu'en pareil cas, l'amour peut fournir aux autres; & si, tout abondant qu'il est en redites, quelque ingénieux qu'il puisse être à donner à ces fades rapsodies, un air de nouveauté, il n'en est pas le plus souvent réduit à ne savoir que dire,

& à ne pouvoir plus trouver de tours qui déguisent sa stérilité ; mais pour moi , je suis dans ce commerce , d'une sécheresse qu'on n'imagineroit pas aisément d'un homme qui doit être tant dans l'habitude de dire des riens. Il n'y a , ce me semble , que quelques circonstances où l'on puisse , avec succès , écrire à une femme : quand on a ses desirs à lui proposer , & à l'y rendre favorable ; pour lui rendre grâces d'avoir bien voulu s'y prêter , & pour l'assurer par la même occasion , de son éternelle reconnoissance : quand on est jaloux , ou qu'on a besoin de feindre de l'être : qu'on a un rendez-vous à arranger avec elle , ou que l'on voudroit en éviter un : enfin , quand , en l'assurant , avec tout le respect possible , d'une estime inviolable , on est obligé de lui apprendre qu'on a le malheur d'en aimer une autre.

Comme , de tout cela , ce qui me restoit à dire à Thrazyclée , étoit ce que je lui ai mandé hier , que je viens de le lui confirmer , & que je voudrois bien que tout lui parût aussi terminé entr'elle & moi , que cela me paroît à moi-même , je vous conjure , mon cher Thrazylle , de me délivrer de ces cruelles lettres , en l'assurant que je suis dans l'usage de ne déclarer jamais mon inconstance à une femme , que lorsque je suis parfaitement sûr qu'elle ne m'inspire plus rien du tout ; & que , par conséquent , tout ce qu'elle tenteroit pour me ramener , seroit inutile. Pour reconnoître tout ce que je vous devrai dans cette occasion , je



vous donne ma parole qu'avant peu, je n'aurai pas moins à vous prier de me sauver des persécutions de Praxidice, que je ne vous implore aujourd'hui contre les derniers efforts de Thrazyclée.

---

L E T T R E L I I.

*Le même au même.*

**J**E viens dans l'instant de quitter Praxidice, & même de la quitter irrémissiblement, quoique j'aie tout sujet de penser qu'elle ne prend cette rupture que pour une simple altercation, & que le dégoût le plus décidé ne lui paroît qu'un caprice que les charmes qu'elle se croit, & l'amour qu'elle me suppose, ne peuvent pas laisser subsister. Moins son opinion sur cela, peut & doit, en effet, influencer sur mes sentiments, plus je lui laisse volontiers, la liberté de s'y méprendre. Vous serez surpris, sans doute, que, malgré ce que je vous avois promis, nous ayons si promptement terminé; moi-même, quelque foiblement qu'elle m'intéressât, j'aurois, ce matin encore, cru que cette affaire pourroit traîner quelques jours de plus: mais, je ne sais, le desir de m'en débarrasser m'est venu subitement, & même après un entretien qui, par la tournure qu'il avoit pris, ne sembloit pas devoir annoncer que ce feroit le dernier de ce genre que nous

aurions l'un avec l'autre. Je crois, entre nous, qu'il y a de sa faute. Elle s'est avisée tout d'un coup de me faire une de ces querelles que, tout incommode qu'on en est, on passe à la délicatesse & à l'amour; mais qu'on ne peut trouver qu'insupportables, lorsqu'on ne sauroit se flatter que ni l'un ni l'autre en soient le principe. Cette fausseté de sa part, ne pouvant donc que me faire peser davantage sur l'inertie où, dans les plus tendres moments, elle laissoit mon ame, je ne lui ai d'abord répondu que par cette ironie froide, que je possède si bien, parce que, sans compter que cette tournure me sauvoit l'ennui des justifications, j'ai cru que, comme Praxidice est excessivement vaine, c'étoit, de tout ce que je pouvois employer, ce qui devoit la mortifier le plus. Elle a tenté de m'en punir en me disant des choses dures, je les lui ai rendues avec ce ton de politesse qui acheve d'outrager celle à qui on les adresse: insensiblement la conversation s'est échauffée; &, selon mes desirs, elle a fini par une convention respective de ne nous aimer de notre vie; mais ç'a bien moins été à ses propres dispositions que j'ai dû ce succès, qu'à la cruelle opiniâtreté dont, malgré toute la douceur qu'elle a fini par vouloir y mettre, j'ai tenu aux miennes. Las, enfin, de cette scène, je l'ai terminée en lui offrant, selon l'usage, mon amitié, & en la priant de vouloir bien m'honorer de la sienne. A la fureur où l'a mise cette proposition, il n'y a pas à douter qu'elle ne fût morte

de rage, si j'eusse, ainsi que, par hasard, cela pouvoit arriver, été jusques à l'assurer de mon estime; mais, heureusement, les dieux n'ont pas permis que l'idée m'en soit venue. Nous avons donc pris congé l'un de l'autre; &, comme vous le jugez bien, avec un peu moins de cordialité que quand nous nous étions abordés. Vous me demanderez, peut-être, pourquoi je risque de vous faire réveiller pour vous apprendre une nouvelle dont, sans qu'il en résultât rien de fâcheux pour vous, j'aurois pu vous instruire quelques heures plus tard? La raison de la diligence que j'y apporte, est que, pendant toute notre querelle, Praxidice n'a cessé de se reprocher la préférence qu'elle m'avoit donnée sur Axiochus. *Ce n'est pas ainsi, se disoit-elle, qu'Axiochus m'auroit traitée: j'étois adorée de lui, moi-même je l'aimois: par quelle inconcevable fatalité avez-vous pu parvenir à me le faire oublier? Ah! s'il pouvoit encore me trouver digne de lui!* Ou je m'y connois mal, ou ces retours de Praxidice vers ses premières idées, annoncent qu'elle ne tient pas si fortement à la parole qu'elle vous a donnée de vous faire mon successeur, que si vous ne vous hâtez point de le lui rappeler, & même d'avoir l'air de la prendre pour moins sujette à variation qu'elle ne l'est, peut-être, Axiochus ne pût, le plus aisément du monde, vous enlever cette conquête. Ses efforts pour se la conserver, sa douleur de l'avoir perdue, ses tentatives redoublées pour tâcher, du moins,



de me la ravir, tout vous prouve que, sans risquer de la perdre, vous ne pouvez différer de vous présenter. Il est possible, cependant, que ç'ait moins été par un reste de tendresse pour lui, que pour me cacher l'arrangement qu'elle avoit fait avec vous, que vous n'avez point paru vous offrir à sa mémoire; mais il doit vous suffire que le contraire puisse être aussi, pour que vous ne laissiez rien au hasard, soit du caprice, soit d'un reste de passion que j'ai tout sujet de croire peu difficile à rallumer. Je vous conseille donc de vous rendre chez elle le plutôt qu'il vous sera possible. Vous la trouverez, à ce que je présume, plus outrée dans le fond, de ce qu'elle a été ma dupe, qu'affligée de m'avoir perdu: que les transports factices qu'elle ne manquera point d'étaler à vos yeux, ne vous imposent donc pas. On ne remplace jamais avec plus de facilité auprès d'une femme, l'amant qui l'a quittée, que dans les premiers instants de la douleur qu'elle imagine en ressentir, parce qu'elle ne peut alors écouter que les conseils de sa vanité; & qu'il est bien rare que ce qu'elle lui prescrit, ne soit pas d'en prendre un autre. D'ailleurs ce qui s'est déjà passé entr'elle & vous, avec des droits qu'il lui seroit difficile d'infirmer, vous donne plus de moyens d'en triompher avec toute la célérité que l'occasion exige. Vous ne devez pas davantage ignorer que ce n'est point d'après le plus ou le moins de souvenir qu'il lui aura plu de conserver des bontés



DE CRÉBILLON, FILS. II  
qu'elle a eues pour vous , mais de la mémoire  
que vous croiriez qui doit vous en rester ,  
que vous avez à agir ; & qu'il vaut infiniment  
mieux qu'elle ait à se reprocher de vous avoir  
laissé remporter sur elle une victoire trop  
facile , que d'avoir , vous , à regretter ou de  
l'avoir manquée par des ménagements dé-  
placés , ou de l'avoir achetée par des soins  
qui , de votre aveu même , la paieroient  
trop.

---

L E T T R E L I I I .

*Alcibiade à Aspasia.*

A PRÈS y avoir , par un bonheur jusques  
à moi sans exemple , remporté trois prix , je  
viens , mon aimable Aspasia , d'être proclamé  
vainqueur aux jeux olympiques ; mais que  
m'importe un triomphe que votre philoso-  
phie dédaigne , & dont vous n'avez pas voulu  
être témoin ? Je sens ainsi que vous , combien ,  
laissant même à part son peu d'importance  
réelle , ce qu'on doit de celui-là à la fortune ,  
est fait pour lui ôter de son prix ; & je puis ,  
aussi , vous jurer avec vérité , que vous ne  
m'en trouverez pas énorgueilli ; mais , quel-  
que peu de cas que nous en devions faire , &  
qu'en effet , nous en fassions tous deux , ce  
qu'il est aux yeux des autres , ce qu'il m'y rend ,  
tout m'a fait croire que je ne devois pas plus

négliger de vous en instruire, que si nous en pensions comme tout le monde. Je ne serois cependant pas surpris que toute ma promptitude à m'acquitter de ce devoir, n'eût point empêché la renommée de me prévenir. Ce n'est, comme vous l'imaginerez peut-être, ni votre façon d'envisager cet objet, malgré l'éclat que le préjugé de toute la Grece lui donne, ni la certitude que, par conséquent, je devois avoir de ne vous annoncer qu'une chose qui vous seroit presque indifférente, qui m'ont fait retarder ma lettre. L'ivresse où sûrement vous croirez qu'un si brillant succès a dû me plonger, n'a pas plus été la cause de ma négligence apparente, qu'elle n'en auroit pu être l'excuse; ce qui vous paroît si peu digne d'estime, n'a pas de quoi flatter ma vanité. Vous n'auriez donc à vous en prendre qu'à cette foule de devoirs que les circonstances m'ont imposés, & auxquels il ne m'a pas été plus possible que permis de me dérober un instant. Vous ne devez pas non plus ignorer que, par la gloire qui, du vainqueur, réjaillit sur sa patrie, ceux des états de la Grece qui ont de leurs concitoyens au nombre des combattants, dans la supposition que quelqu'un d'eux peut être couronné, tiennent des couriers tout prêts. Vous connoissez trop Athenes, & l'esprit qui y regne, pour croire qu'elle ait, plus que toute autre république, négligé de prendre les précautions nécessaires pour y porter avec la dernière célérité, la nouvelle de mon triomphe! S'il a de quoi remplir un cœur am-

bitieux, qu'il est accablant pour une ame sensible que, par tout ce qu'il entraîne, il semble encore plus séparer de ce qu'elle aime! Toutes ces acclamations peuvent-elles, ô ma chere Aspasia! effacer de ma mémoire ce jour heureux, ce jour qui ne peut jamais qu'être le plus brillant de ma vie, où .... mais je ne dois oublier, ni avec quelle sévérité vous m'avez défendu de me le retracer dans mes lettres, ni toutes les raisons que vous avez eues de me le défendre. Pourquoi faut-il que je sois forcé de taire si rigoureusement le seul de mes triomphes qui doive véritablement m'honorer! Qu'il me seroit doux de pouvoir aux yeux de toute la Grece, avouer l'amour que vous m'inspirez, & me vanter du bonheur de vous l'avoir fait partager!





## LETTRE LIV.

*Aspasie à Alcibiade.*

**I**L faut nécessairement que l'ivresse de vos succès, plus longue que vous ne l'aurez cru, ne vous ait permis que bien tard de vous souvenir de ce que vous deviez à l'amour, ou que la diligence de vos courriers ait peu répondu à votre impatience. Quelle qu'en ait été la cause, je n'ai reçu votre lettre, que plus de six heures après l'arrivée d'un homme que, malgré toute l'indifférence que vous me supposez pour ce qui s'y passeroit, j'avois, dans le plus grand secret, envoyé à Olympie pour en être instruite la première. Je ne suis point, cependant, assez injuste pour accuser votre cœur d'une négligence qu'il est possible que vous n'ayez pas eue; & dont je desire si vivement que vous ne soyez pas coupable. Je n'ai point, non plus, besoin de ce motif pour concevoir comment, si vous n'aviez pas d'avance pris vos mesures, mon courier que ceux mêmes de la republique n'ont fait que suivre, a pu devancer les vôtres. Les félicitations auxquelles, eût-il même la force de le vouloir, le héros nouveau ne sauroit se soustraire; la curiosité des Grecs empressés à le contempler, & de qui il est contraint de recevoir les hommages; la peine que l'on

doit avoir à s'arracher à la hauteur de l'opinion qu'on prend de soi-même ; toutes ces choses réunies suffissent , & de reste , pour faire oublier à un ambitieux , d'ailleurs couronné pour la première fois , une femme de qui , sans tout cela peut-être , il seroit de lui-même , fort médiocrement occupé. Je ne doute point que , tout éclatant qu'est le triomphe que vous venez de remporter , vous ne l'ayez vu avec autant d'indifférence que vous m'en annoncez ; mais qui fait s'il ne seroit pas plus raisonnable de s'en prendre à cette inconstance qui semble imprimer pour vous le dégoût sur tout ce dont vous jouissez , que d'en faire honneur à votre philosophie ? Vous m'en parleriez , du moins , avec plus de modération encore , que je n'en serois guère plus disposée à croire que vous ne veniez d'acquérir l'immortalité , que pour en être plus modeste. Les hommes font toujours le moins qu'ils peuvent , honneur de leurs succès à la fortune , par la raison très-simple qu'ils ne pourroient convenir de ce qu'ils lui en doivent , que ce ne fût autant de pris sur leur vanité ; & je vous connois bien mal , ou jamais il n'en exista un qui fût moins disposé que vous à lui sacrifier rien de la sienne. S'il y avoit , au reste , quelque chose au monde qui pût , ainsi que vous le voudriez , me faire croire que la gloire dont vous venez de vous couvrir , toute brillante qu'elle est , ne sauroit égaler à vos yeux la gloire d'avoir pu me rendre sensible , c'est ( si pourtant je dois

m'en rapporter aux bruits qui m'en reviennent de tous côtés, ) qu'il ne dépend point de vous que la victoire que vous avez remportée sur moi, m'ait, & toute la publicité, & toute l'étendue de la victoire dont la Grece entiere est en ce moment occupée à vous féliciter. Il seroit inutile de vous dire à quel point m'affligent ces rumeurs, moins encore pour l'intérêt de ma réputation que je n'imaginerois cependant pas sacrifier d'une façon si cruelle, que par l'affreuse nécessité où je serois de cesser de vous voir, si elles s'éten-  
doient jusques à Périclès : mais qui fait si ! ....  
ah ! grands dieux ! puis-je penser ce que je crains, & vous aimer encore !



## L E T T R E L V.

*Alcibiade à Diodote.*

**V**OTRE amitié, Diodote, à force de vouloir être sévère, est quelquefois injuste. Je n'en ai jamais exigé une complaisance servile qui n'auroit servi qu'à nous dégrader tous deux; mais, sans la desirer trop indulgente, je la voudrois plus douce; & si vous me permettez de vous le dire, peut-être n'en seroit-elle que plus éclairée. Je ne puis qu'être blessé de vous trouver toujours disposé à me juger, moins d'après ce que je suis, que d'après de vagues imputations qui encore ont le plus souvent si peu de vraisemblance, que (même en donnant à la haine toute l'impudence qu'elle peut avoir,) j'ai peine à concevoir comment, sans en mourir de confusion, mes ennemis peuvent oser les répandre. Cependant, à la honte, non-seulement de l'amitié qui nous lie, mais de votre discernement, plus compromis que vous ne pensez, par l'excès de votre crédulité, il semble que, plus les rumeurs qu'ils élèvent contre moi, me sont injurieuses, moins vous les révoquiez en doute. A quoi me sert-il donc de pousser avec vous la franchise jusques à vous faire part de mes plus secrettes pensées, si tout le fruit que j'en retire, est d'en être aussi



peu connu que de ceux mêmes à qui j'accorde le moins ma confiance ?

Ce n'est pas que , comme on vous l'a mandé , il ne soit très-vrai que Socrate & moi ne soyons en ce moment , on ne sauroit plus mal ensemble. Je conviens encore que quand , ce qui arrive fréquemment , il naît entre nous deux quelque altercation , il est probable qu'il y a plus de ma faute que de la sienne ; mais malgré cela , le hasard pouvant très-aisément faire que le plus probable ne soit pas le plus vrai , jamais , pour quelqu'un de sensé , la probabilité , même la plus forte , ne doit avoir force de preuve. J'ignore , au reste , comment on vous a raconté la cause de notre brouillerie actuelle : mais je vais moi-même vous la dire ; & je vous laisse après à juger lequel , dans cette occasion , du maître ou du disciple a le plus de tort.

Le lendemain de mon retour d'Olympie , Socrate , qui avoit affecté de ne se point montrer au milieu de la foule d'amis qui s'empressoient à célébrer mon triomphe , & m'en féliciter , Socrate , dis-je , est venu chez moi , & suivi de tout le monde qu'il avoit pu rassembler , afin que , selon toute apparence , il y eût plus de témoins de la cruelle leçon qu'il me préparoit. Aux portes , il a demandé , non *le vainqueur* , mais *les vainqueurs*. Comme les esclaves qui les gardent , ne l'entendoient pas , il s'est avec tout son cortège , transporté à mes écuries. Là , il s'est fait montrer ceux de mes chevaux qui avoient

couru aux jeux, les a abordé avec respect, & leur a récité avec toute l'emphase imaginable, l'Ode qu'Euripide a composé sur ma victoire, & qu'il avoit arrangée de façon à faire retomber sur eux toutes les louanges que ce grand poëte m'y donne, comme voulant insinuer, sans doute, que c'étoit eux, & non pas moi qu'il auroit dû célébrer: ensuite, il est sorti sans daigner seulement me voir.

Par cette scène, selon moi, plus digne d'un bouffon que d'un philosophe tel que lui, qu'a-t-il prétendu? m'apprendre que je ne devois pas m'enorgueillir d'un triomphe dont la plus grande partie ne m'appartient pas? Mes chevaux, je ne le nie point, le partagent avec moi, du moins, pour ce qu'il a de plus éclatant, & je conviens le premier, de ce que j'en dois à leur prodigieuse vitesse: mais si ces mêmes chevaux n'eussent pas été guidés par une main également sage & hardie; que la justesse du coup d'œil, l'adresse, le courage même, d'autres qualités dont il n'est pas nécessaire que je vous fasse l'énumération, n'eussent point concouru à me faire remporter le prix de la course des chars, pense-t-il que je l'eusse dû à leur seule vigueur? S'il ne le pense point, comme en effet, malgré toute sa mauvaise volonté contre moi il lui est impossible de le faire, peut-il, sans la dernière des injustices, me refuser ce qui m'est dû si légitimement de la gloire qu'il veut qu'ils se soient acquise; mais je

veux moi-même (ce qui certainement n'est pas vrai , ) que je n'aie rien à en révéndiquer sur eux ; à la lutte , à la course à pied , ces mêmes vainqueurs m'ont-ils aidé à remporter le prix ? Quelle ressource lui restera-t-il donc pour s'obstiner avec quelque ombre de justice , à ne le déferer qu'à eux seuls ? Quel peut , encore une fois , être le motif de l'insulte aussi publique que sanglante qu'il est venu me faire chez moi ? Me direz-vous " qu'avec  
" plus d'égard pour ma vanité , il ne la  
" dompteroit pas ; & que , sans doute , il  
" n'eût point , pour la réprimer , employé  
" de si violents moyens , si l'excès de cette  
" même vanité ne l'y eût pas forcé. " A quel titre , même en la supposant excessive , oset-il me faire essuyer une mortification qui devoit m'être d'autant plus cruelle , qu'elle avoit plus de témoins ? Quels sont hors les droits que ma volonté lui donne sur moi , les droits qu'il pourroit réclamer ? Si j'ai consenti à me mettre en quelque sorte sous sa tutelle , me suis-je engagé à m'en laisser humilier ; & quand j'aurois pu m'abaisser jusques à faire avec lui un traité si honteux , peut-il , lui qui croit me connoître si bien , se flatter que j'y eusse été fidele ? " Ma victoire aux jeux  
" Olympiques avoit , dit-il , ajouté tant à  
" mon orgueil naturel , que je l'ai contraint  
" pour mon avantage même , de chercher  
" à l'réprimer. " L'ivresse qu'elle m'a causée , n'a peut-être pas été portée aussi loin qu'il le dit : j'avoue , cependant , que j'y ai été sen-

sible : eh ! comment eussé-je pu ne pas l'être à ce que les hommes même les plus illustres ont regardé comme le complément de leur gloire , & qui me donne dans toute la Grece , cette célébrité que dès mes premières années j'ai désiré si vivement ? *Mais* , dit Socrate , *cette espece de gloire n'est pas bonne*. Non-seulement je le crois comme lui , mais je le défie , malgré le peu de cas qu'il en fait , de sentir mieux que moi combien , quand ils en attachent une si grande à un triomphe , par lui-même si futile , les hommes l'ont mal placé. Je ne voudrois pas moins que lui , que cette même gloire ne fût jamais le prix que des actions véritablement vertueuses ou utiles , soit à l'humanité en général , soit à ses concitoyens en particulier ; il ne sauroit , enfin , lui paroître plus ridicule qu'à moi-même , que cette victoire ne me rende guere moins considérable aux yeux des Athéniens , que ce Thémistocle même à qui , dans le temps de l'invasion des Perses , ils durent leur salut , qui , après la défaite de ces barbares , releva leurs murs , & le premier commença leur puissance & leur gloire.

Mais , que ce Socrate qui , de son chef , s'est fait le législateur du genre humain , apprenne à ces mêmes hommes à placer mieux leur estime qu'ils ne le font ; qu'il leur dise que plus il est facile d'avoir avec d'excellents chevaux , de bons écuyers , de l'être soi-même , de courir avec plus de légèreté , ou de lutter avec plus de force , ou d'adresse



qu'un autre, moins ces choses-là sont faites pour être prises: qu'il le leur dise; mais que jusques à ce qu'il les en ait convaincus, il ne dévoue point à la risée publique, ceux qui chercheront la gloire où, de quelque façon que ce puisse être, ces mêmes hommes l'auront placée.

Vous voyez trop le fond de mon cœur, pour que j'aie besoin de vous dire à quel point il est ulcéré contre Socrate, & combien tout ce que vous tenteriez pour me rapprocher de lui seroit actuellement inutile. Je vous conjure donc, mon cher Diodote, d'attendre, pour travailler à notre réconciliation, que mon ressentiment se soit un peu calmé; que le penchant, la réflexion, le besoin même que nous avons l'un de l'autre, nous invitent respectivement à nous rapprocher; qu'enfin la philosophie devenue moins amère, ne mette plus le desir d'humilier ses amis, à la place du devoir qu'il s'est fait de les instruire, ou, pour ne pas lui donner tous les torts, que j'aie gagné sur mon amour-propre, de se blesser moins facilement.



## L E T T R E L V I.

*Théodote à Alcibiade.*

**I**L vous paroîtra singulier , sans doute , que , sachant comme je fais , combien peu vous croyez au sentiment , sur-tout , quand ce n'est pas vous qui en inspirez , ce soit , cependant , vous que je charge de travailler au bonheur du mien ; mais , toute convaincue que je suis de votre façon de penser à cet égard , je n'en ai pas moins compté sur l'amitié que vous m'avez jurée , & dont , malgré la différence de nos principes , vous m'avez donné plus d'une preuve. Vous connoissez ma tendresse pour Antipe : quoique cette passion subsiste depuis quatre ans , le temps , loin de lui avoir rien ôté de sa violence , n'a fait que l'affermir dans mon cœur ; & j'ai mille raisons de croire qu'Antipe ne m'en est lui-même que plus attaché. Je l'aime au point de ne pouvoir sans horreur , imaginer qu'il seroit possible qu'un jour je cessasse de l'aimer ; & toutefois , malgré cet amour si tendre & si réciproque , je tremble qu'il ne me force enfin , non à former une nouvelle chaîne , mais à briser des nœuds , dont jusques à présent il n'a su faire que son supplice & le mien. C'est donc pour tâcher de prévenir un malheur qui ne seroit pas moins cruel pour lui , qu'il ne le

feroit pour moi-même , que je me détermine enfin , à vous confier tous les sujets de plainte qu'il me donne. Je crois la passion pour moi , l'on ne peut pas plus sincere ; & , sans doute , il ne doit pas moins à cette opinion , qu'à la force même de la mienne , la patience que , depuis si long-temps , j'oppose à ses injustices. J'ai senti de bonne heure qu'il est né jaloux ; & ce vice de caractere que , même avant que je le rendisse heureux , il ne me déguisa pas , fut cause non-seulement qu'il le fut beaucoup plus tard , mais pensa l'emporter sur le penchant qui m'entraînoit vers lui , tout rapide qu'il étoit : mais je l'aimois ; & il étoit tout simple que mon amour le fît triompher des obstacles qu'il opposoit à son bonheur , après lui en avoir fait surmonter qui paroissent encore plus invincibles : il ne l'étoit pas moins que je me flattasse que , plus connue de lui , il m'épargneroit l'injure du soupçon : qu'au moins il ne la pousseroit pas jusques à n'attribuer qu'à une malheureuse disposition à la foiblesse , tout ce que je ferois pour lui ; ou qu'en supposant qu'il s'obstinât à ne me point voir telle que suis , il n'oseroit jamais , ne fut-ce même que pour l'honneur de son propre sentiment , croire capable des plus honteuses actions la femme qui en étoit l'objet. La façon dont j'avois vécu dans le monde , la réputation que je m'y étois acquise , l'inutilité reconnue des soins de ceux qui , jusques à lui , avoient cherché à me rendre sensible , tout devoit , en effet , me rassurer contre ce qu'il

me laissoit à craindre. D'ailleurs, lorsque je découvris en lui, le vice odieux qui nous rend respectivement si à plaindre, je lui avois déjà donné tant de preuves de la vive impression qu'il faisoit sur moi, que j'eus peur, si je consultois plus mes terreurs que mon amour, qu'il ne crût que la coqueterie seule m'avoit arraché ce que je n'avois donné qu'à l'amour; &, pour ne lui point faire prendre de moi une idée qui ne pouvoit que me dégrader infiniment à ses yeux, je franchis enfin, malgré la vivacité de mes craintes, l'unique pas qui me restât encore à faire. Il ne tint qu'à lui de s'appercevoir en cette occasion, que je lui avois plus sacrifié qu'à moi-même, & même que je n'y avois cherché que le plaisir de le rendre heureux: il le remarqua; mais ce ne fut que pour s'en plaindre; j'essayai des reproches où, sans me faire trop d'illusion, j'aurois dû voir éclater la reconnoissance la plus tendre; & dans l'instant même où, moins encore par l'étendue de ma complaisance, que par le peu de nécessité dont il m'étoit pour moi-même, de la pousser si loin, je lui prouvois à quel excès il m'étoit cher, j'eus la douleur de le voir encore douter que je l'aimasse. Si, dans cette situation, quelque chose pouvoit me consoler de lui faire si inutilement de si grands sacrifices, c'étoit l'espoir, en apparence assez bien fondé, que cette même disposition dont il me faisoit un si grand crime, le rendroit, du moins, plus tranquille sur mes sentimens;





mais, quelque chose que j'eusse craint de son injustice, je ne la connoissois pas bien encore. Loin d'attribuer à sa véritable cause, la sorte de froideur qu'il me trouvoit, il crut que, si je l'eusse aimé davantage, il n'auroit pas eu à s'en plaindre, & tourna contre lui, & par conséquent contre moi, la chose même qui auroit dû le plus le rassurer. J'osois encore sur cet article, espérer du temps; mais, loin qu'il lui ait appris à me connoître, & à ne pas juger mon sentiment d'après des choses qui, ce me semble, prouvent si peu pour ou contre l'amour, il me seroit impossible de vous dire de combien de querelles cette idée, que rien n'a pu bannir de son esprit, a été la source entre nous. Mes démarches les plus simples l'alarment; mes sacrifices les plus éclatants ne le calment pas. Son éternelle jalousie m'a forcée, contre mon caractère, assez ami de la société, à me renfermer dans la plus profonde solitude, ou à ne vivre qu'avec les personnes qu'il me désigne; & quoique celles qu'il choisit, ne soient jamais celles qui me conviendroient, & qu'il ne puisse l'ignorer, je n'en ai pas moins besoin de le tranquilliser sur leur compte, que si chacune d'elles étoit ou vous, ou lui. Ses soupçons, enfin, dont, lors même qu'il paroît le plus en reconnoître l'injustice, il n'est pas exempt, me tiennent sans cesse dans la plus affreuse contrainte. Si, dans un si cruel esclavage, il m'arrive quelquefois de rire d'un trait plaisant qui sera échappé à quelqu'autre que lui, un mouve-

ment si naturel , & même si involontaire , lui paroît l'ouvrage d'une préférence secrète , sur laquelle il faut que je me justifie sérieusement , & souvent en vain. Si , comme vous n'ignorez pas que mon caractère naturellement mélancolique m'y porte assez volontiers , il m'arrive de tomber dans la rêverie , il faut , ou que je lui rende compte de mes idées , de celles mêmes qui , par leur peu d'importance ou de réalité , laissent le moins de traces , ou que je me voie accusée d'avoir occupé mon imagination d'une manière qu'en effet il avoit à me reprocher. Par l'odieuse tyrannie qu'il exerce sur mon esprit , il vous est aisé de juger sur combien d'autres objets il l'étend , & combien , par conséquent , elle doit me rendre à plaindre. Il n'y a même pas jusques à ma douceur , & à mon égalité , qu'il ne tourne contre moi. Il a tout à la fois l'injustice & la barbarie de trouver dans la facilité dont je lui pardonne les écarts les plus violents , les plus injurieuses imputations , l'humeur la plus insupportable , de nouvelles raisons de douter de ma tendresse ; & ne concevant pas que l'amour puisse être différent de ce qu'il le trouve dans son cœur ; c'est-à-dire , bizarre , dur & méprisant , par la seule raison que j'ignore l'art cruel de tourmenter ce que j'aime , il m'accuse de ne savoir point aimer. Le détail où je viens d'entrer , vous paroîtra peut-être trop étendu ; & je ne puis moi-même en justifier la longueur , que par l'importance dont il m'étoit que vous fussiez

à quel point , & par combien d'endroits je suis à plaindre. C'est avec un extrême regret que je romps un silence que , par égard pour lui , j'ai gardé si long temps ; mais ma situation me devient si difficile à supporter ; j'ai tant de peur , enfin , qu'Antipe ne me force à m'en tirer par un coup d'éclat ; que , pour prévenir s'il se peut , un malheur dont il ne seroit pas moins accablé que moi-même , j'ai cru ne devoir vous cacher aucun des miens. Je fais tout ce que l'amitié vous donne d'autorité sur lui ; & j'ai d'autant plus sujet de me flatter que ce que vous lui direz , lui fera plus d'impression que tout ce que je pourrois moi-même lui répéter , que vous lui paroîtrez nécessairement plus déintéressé que moi. Ecrivez-lui donc , je vous en conjure ; mais en lui montrant combien il est honteux à lui de tourmenter mon cœur , ne lui faites pas d'abord , du moins , envisager qu'il est possible qu'il lui échappe : lui faire craindre qu'il peut le perdre , seroit lui faire croire qu'il l'a déjà perdu ; je n'en serois pas plus inconstante , & il ne m'en rendroit que plus malheureuse.



## L E T T R E L V I I .

*Alcibiade à Antipe.*

Q UOIQUE Théodote me prie , ainsi que vous le verrez , de vous laisser ignorer qu'elle m'a écrit , j'ai cru que ses plaintes auroient sur vous plus de pouvoir que tout ce que je pourrois vous dire , & qu'en les voyant tracées de sa propre main , vous croiriez , peut-être , davantage qu'elle peut réellement avoir à se plaindre de vous. C'est dans ce seul espoir que , contre ses desirs , je vous communique sa lettre. J'ignore si elle vous convaincra de tous les torts que vous avez avec elle ; mais elle a , je vous l'avoue , achevé de me persuader que ce n'est qu'à votre inquiétude naturelle , & à des principes qui , tous justes qu'ils sont en eux-mêmes , ne sauroient pourtant , avec équité , s'appliquer à toutes les femmes , que vous devez les désagréments qui accompagnent votre tendresse , & les perpétuelles altercations qui vous la rendent à tous deux également onéreuse. Que , dans les premiers temps de votre union , vous ayez douté de son cœur ; que même , suivant notre usage , vous vous soyiez obstiné , quelque peu de raison que vous en eussiez , à attribuer sa foiblesse pour vous , à toute autre chose qu'à l'amour ; qu'enfin vous ayez mieux aimé lui faire vingt injustices , que de risquer un seul



instant de l'estimer trop ; je ne vois dans votre conduite rien que la prudence n'autorise , & dont ce que nous nous devons à nous-mêmes , ne vous fit une loi : mais ce qui alors vous étoit permis , a depuis long-temps cessé de vous l'être. Se peut-il , en effet , que depuis quatre ans que vous vivez avec Théodote dans la plus tendre intimité , vous en foyez encore à douter d'elle ; & pouvez-vous penser qu'elle ne doive pas être blessée de cette éternelle défiance dont toutes les preuves qu'elle vous a données de sa sincérité , & le temps même n'ont pu jusques-ici triompher ? Comment voulez-vous qu'elle croie que vous l'aimez autant que vous le lui jurez , ou qu'elle puisse être contente de ce qu'elle vous inspire , quand elle voit toujours le mépris marcher en vous à côté de la passion ? Car , enfin , Antipe , quelque cause que vous vouliez donner à votre jalousie , peut-elle en avoir d'autre , que cet injurieux sentiment ? S'il n'en étoit pas la base , la vôtre seroit momentanée ; elle naîtroit des circonstances , les attendroit ; & si elle n'étoit pas fondée en raison , du moins elle auroit des prétextes. Mais je veux que , comme vous l'imaginez , & que je suis , moi , très-loin de le croire , elle soit née avec un cœur moins tendre que le vôtre , fera-ce en vous en plaignant sans cesse que vous étendrez en elle la faculté d'aimer ? Et si , ce que je ne crois pas davantage , son amour pour vous , a perdu de sa vivacité , fera-ce encore en lui faisant de son sentiment ,

& du vôtre, le plus douloureux des suppli-  
ces, que vous lui rendrez toute l'ardeur qu'au-  
trefois vous lui inspiriez ? *J'aimerois mieux,*  
*m'avez-vous dit cent fois, son inconstance dé-*  
*clarée, que de la voir, n'étant plus sensible à*  
*ma tendresse, s'y prêter cependant encore.* Non,  
Antipe, ou vous avez trop d'amour, ou vous  
n'avez pas assez de philosophie pour que son  
changement vous rendît moins à plaindre que  
la tiédeur que vous lui supposez ; & , plaise  
aux dieux que vous ne la forciez pas à vous  
prouver combien vous vous abusez quand  
vous la croyez ! *Cette même femme qui, ajou-*  
*rez-vous, même en convenant qu'elle étoit pas-*  
*sionnément aimée, ne croyoit pas encore l'être*  
*assez, ne se plaint plus aujourd'hui que de l'être*  
*trop.* Ne vous tromperiez-vous pas encore sur  
cela ? Ne seroit-ce point plutôt de la façon  
dont elle est aimée, que de l'être trop, que  
Théodote se plaindroit ? L'homme heureux  
a-t-il autant qu'il le croit, conservé tous les  
tons de l'homme qui vouloit le devenir ?  
N'exigez-vous pas d'elle avec empire, ce que  
vous ne lui demandiez autrefois qu'avec sou-  
mission ? Le tyran ne se cache-t-il jamais sous  
le masque de l'amant, & y est-il toujours  
aussi bien déguisé qu'il se flatte de l'être ? A  
la déférence que vous aviez pour ses volon-  
tés, quelles qu'elles fussent, n'auriez-vous  
pas fait succéder le desir qu'elle soit asservie  
aux vôtres, quelles qu'elles soient ? C'est que  
ces changements sont bien plus aisés que vous  
ne le croyez, peut-être ; & que, de plus,

nous y arrivons par des degrés si peu sensibles , que souvent ils se font faits en nous , sans que nous nous en soyons doutés , ou qu'ils soient bien apperçus que de l'objet qui en est la victime. Je veux , cependant que , sans avoir rien à vous reprocher , Théodote , à certains égards , ne soit plus pour vous tout ce que vous l'avez vue : en êtes-vous beaucoup plus en droit de conclure qu'elle veut changer ? Je ne connois point , comme vous savez , ce que l'on nomme *amour* , puisqu'enfin on a décidé qu'il n'est pas vrai qu'un goût , quelque vif qu'il soit , dès qu'il n'est point durable , soit ce sentiment : mais , du moins , je crois qu'on ne me disputera pas de connoître ce que peut sur nous , le desir le plus ardent. Tout inconstant qu'on me croit , & que je suis , je pourrois citer des femmes à qui j'ai été attaché plus d'un mois , & que j'ai aimées pendant quinze jours , mais aimées au point d'oublier qu'il en existât d'autres dans l'univers : c'étoit assurément , en avoir la tête bien tournée ! Eh bien ! me trouvoient-elles toujours le même ; & , quelque vif que fût le mouvement qu'elles me donnoient , ne me surprenois-je pas quelquefois auprès d'elles , dans une sorte de langueur ?

» C'est , me direz-vous , que les sens n'ont pas les mêmes ressources que le cœur , & qu'enfin vous n'aimiez pas » : erreur : j'aimois , puisque je croyois aimer. Toutes nos passions dépendent de notre imagination ; celle-là , sur-tout , lui doit plus que vous ne

pensez ; & vous n'ignorez pas à quel point la  
 mienne est capable , non - seulement d'em-  
 portement , mais d'exagération. Pourquoi  
 donc , si malgré toute sa fougue , elle se laisse  
 quelquefois , l'imagination de Théodote ,  
 qui , selon toute apparence , ne se nourrit  
 pas des mêmes objets , ne se laisseroit-elle  
 point ? N'est-ce point à vous une singulière  
 tyrannie , que d'exiger d'elle une égalité dont  
 l'amour est par lui-même si peu susceptible ,  
 que vous connoissez , vous , moins que per-  
 sonne , & dont , peut-être , si elle y parve-  
 noit , vous lui feriez un beaucoup plus grand  
 crime que de l'inégalité dont vous vous plai-  
 gnez ? Elle en commet donc un bien impar-  
 donnable d'être plus accoutumée à ce que  
 vous lui inspirez , qu'elle ne l'étoit dans les  
 commencements , de se rendre à vos desirs  
 avec moins d'appareil ; & , sans en priser  
 moins vos sentiments , d'être plus tranquille  
 sur votre cœur , parce qu'en effet , à la vio-  
 lence dont vous l'aimez , l'inquiétude à cet  
 égard , ne lui seroit pas permise ? Vous qui ,  
 d'ailleurs , devriez avoir tant d'usage & des  
 femmes & de l'amour , en êtes-vous encore  
 à ignorer combien , dans les premiers temps  
 d'une passion , une femme s'exagere ce qu'elle  
 sent , & même tout le soin que , pour pou-  
 voir se reprocher moins ce qu'elle lui sacrifie ,  
 elle a de l'exagérer ? Et pouvez-vous avec  
 raison , exiger que cette sorte d'erreur dure  
 plus que les circonstances qui la lui rendoient  
 nécessaire ? Si , au reste , vous me permet-



tez de vous dire ce que je pense , les sens de Théodote ont avec vous plus de tort que son cœur : mais , Antipe , les femmes les plus sensibles ne sont pas toujours les plus tendres ; & j'en suis si convaincu que , s'il se pouvoit qu'il m'arrivât d'aimer, celles à qui , dans mon système actuel je donne la préférence , ne seroient sûrement pas alors celles qui l'obtiendroient. Comme souvent les femmes se feroient de ce qu'elles nous inspirent , une trop haute idée , si elles n'en jugeoient que par la violence de nos desirs, il seroit possible aussi , qu'en ne jugeant de leur sentiment que par la raison contraire , nous leur fissions une bien grande injustice. Je vous conjure donc , autant pour votre propre bonheur , que pour le bonheur de Théodote , de ne pas décider de son cœur, par une chose beaucoup plus étrangère à la passion , qu'il se pourroit que vous ne le crussiez , de ne la plus tourmenter par l'excès d'une jalousie que sa conduite avec vous rend si peu excusable , de vous reposer de sa fidélité & de sa constance sur l'honnêteté de ses principes , & de songer , enfin , que le premier devoir d'un amant , est de rendre heureux ce qu'il aime.



## L E T T R E L V I I I .

*Le même à Thrazylle.*

J'AIMOIS à me flatter, je l'avoue, qu'Axiochus, désormais bien convaincu de toute la supériorité que j'ai sur lui, ne me forceroit pas de lui en donner de nouvelles preuves; & j'en avois, ce me semble, d'autant plus de sujet, que, même dans les premiers moments de l'inconstance de Praxidice, il ne cessoit de répéter que j'étois le seul qui eusse pu la lui rendre infidelle. Le plus sage parti qu'il eût eu à prendre, auroit été de continuer à le dire; mais, soit pour se venger d'elle, en la peignant comme une femme qui, par quelque homme même qu'elle lui soit offerte, ne peut que céder à la séduction; soit que par réflexion, il ait voulu diminuer de mon triomphe, il s'est depuis, obstiné à soutenir que c'est beaucoup moins à ce que je suis, qu'à ce qu'elle est elle-même, que je l'ai dû. Quoique je me garde bien d'en convenir, je ne m'éloigne point du tout de croire avec lui, que si, en effet, je lui eusse trouvé plus de caractère, la conquête que j'en ai faite, auroit vraisemblablement été un peu moins prompte; mais, que je l'en eusse manquée davantage, c'est ce que, tout amour-propre à part, il ne me persuadera jamais. Ce qui pourroit,

cependant , me faire penser qu'il me rend intérieurement plus de justice qu'il ne veut paroître m'en rendre , est la crainte qu'il a marquée que je ne fusse instruit de son nouvel amour , & toutes les précautions qu'il a prises pour tâcher de m'en dérober l'objet. Dois-je croire, & vous-même le croirez-vous, que l'intimité qui , malgré le chagrin que je lui ai fait essuyer , n'a pas cessé de régner entre lui & moi , lui eût permis de m'en faire un mystère si profond , si la crainte que je ne cherchasse à plaire à ce qu'il aime , & que je n'y parvinsse , ne l'y eût pas obligé ? Il est , je crois , difficile de donner une autre cause à sa réserve avec moi. Quelle qu'elle ait pu être , je n'ai pas plutôt , soit à sa rêverie , soit à son air agité , eu sujet de penser que quelque idée nouvelle avoit effacé Praxidice de son cœur , que j'ai mis tous mes soins à découvrir l'heureuse mortelle qui le renflammoit ; & que , dans l'instant qu'à ses assiduités auprès d'Hégézide , je n'ai pu imaginer qu'elle , j'ai formé le projet de la soumettre , projet , au reste , dont , puisque vous ne connoissez pas moins que moi-même , la sévérité des principes qu'elle affiche , & toute la fierté que ses charmes lui inspirent , je n'ai pas besoin de vous peindre les difficultés. Les obstacles que sa façon de penser , & ma réputation qui commence à alarmer les femmes que je juge digne de mes soins , me suscitoient dans cette entreprise , n'étoient pas , quelque grands qu'ils dussent me paroître , ce que je croyois avoir à y re-

Houter le plus. Ce qu'une femme appelle *ses principes*, peut bien à la rigueur, nous rendre auprès d'elle, la victoire un peu plus difficile; mais ne l'a, de mémoire d'homme, sauvée de l'affront de la céder. La mauvaise opinion qu'elle avoit de moi, n'avoit pas de quoi m'alarmer beaucoup davantage. Quand Hégézide seroit moins belle, & ignoreroit plus combien elle l'est, quelle est la femme qui ne se flatte point d'avoir en elle-même de quoi fixer le volage le plus déterminé? De tous ces obstacles, ou réels ou prétendus, le seul que j'eusse donc véritablement à craindre, étoit le goût qu'Axiochus commençoit à lui inspirer, & qui, tout caché qu'elle vouloit le tenir encore, se déceloit par ces sortes de complaisances qu'une femme, telle qu'Hégézide ne peut avoir que pour ce qu'elle aime déjà, ou pour ce qu'elle va aimer. Non-seulement elle agréoit ses soins, mais elle recevoit ses lettres; &, si elle rejetoit encore sur leur élégance, le plaisir qu'elle trouvoit à les lire, il ne se pouvoit point, fût-elle même indifférente encore, qu'elle s'exposât longtemps à la séduction, de toutes la plus dangereuse, sans qu'elle eût bientôt à se repentir de ne l'avoir pas assez crainte. Une femme à sa première idée, déjà assez de faveurs accordées pour ne pouvoir point, sans mériter un peu le reproche de n'avoir été que coquette, ne pas tenir ce qu'elles avoient promis. Tel étoit entr'eux l'état des choses, lorsque je formai le projet de l'enlever à Axiochus; & si



vous ajoutez à tout cela, la crainte extrême qu'ont du mépris les femmes qui ne s'y sont pas encore exposées, vous conviendrez que tout autre que moi n'y auroit trouvé que des causes de découragement.

Partant de mes propres principes, & toujours laissant à Axiochus la consolation de croire qu'il m'abusoit, je n'en ai pas moins rendu à Hégéside des soins aussi assidus que je le pouvois sans l'alarmer : j'ai fait plus : persuadé que ce n'est jamais d'avoir compté sur la foiblesse d'une femme, que nous avons à nous repentir, j'ai osé parler : on me dit qu'on ne me croit pas : on m'écoute, pourtant : on commence même à douter qu'il soit aussi impossible qu'on le croyoit, de m'inspirer une passion vive & sincere. On me reproche, à la vérité, de n'avoir fait jusques ici que de mauvais choix ; mais on veut bien présumer que le hasard peut autant, & même plus que mon propre goût, en avoir été la cause. Si je ne me trompe, ce sont-là les plus favorables dispositions que je puisse désirer : mais, pour les soutenir, & même les augmenter, il seroit temps que j'écrivisse ; & c'est précisément ce qui m'embarrasse. Accoutumé à faire parler le desir avec toute l'audace d'un homme à qui il a toujours suffi, & qui regarde à peu près comme une fable, la vertu des femmes ; ou qui, s'il en suppose l'existence, en pense assez mal, ou présume de lui-même assez bien pour croire qu'il n'y en a point dont il ne doive triompher, j'ignore, je l'avoue,

l'art de faire parler l'amour. Si j'ai trouvé beaucoup de femmes qui, en faveur de la chaleur, & de l'air de vérité dont je peins le premier, m'ont passé d'oublier l'autre, j'en ai rencontrées aussi qui se plaignoient de ce que je paroissais toujours, au ton de légèreté que j'avois avec elles, moins croire à leur cœur, qu'à leurs sens. Ce n'est pas que celles qui se sont prétendu le plus blessées de l'opinion que je semblois avoir d'elles, m'aient prouvé qu'elle fût en effet bien contraire à mes succès; mais, pour diminuer, autant qu'elles le pouvoient, la honte de s'être rendues à ce qu'elles trouvoient si peu fait pour pour les séduire, elles m'ont toujours soutenu qu'elles m'auroient (quelques heures de moins, apparemment,) fait attendre la victoire, si j'eusse pu me déterminer à avoir l'air d'en douter un peu plus. En conservant dans toute son étendue, une façon d'agir & de penser, où l'expérience n'a dû que me confirmer, j'ai, pourtant, aujourd'hui, besoin de changer de marche. Sans compter que, par elle même, Hégéside aime tous les hommages que peut exiger une femme très-vaine de sa beauté, je me suis fort trompé à son caractère, si elle ne joint à l'opinion qu'elle a de la sienne, beaucoup plus d'envie de toucher que de plaire. Si, malgré cette disposition, son cœur n'étoit pas prévenu, il seroit possible que sa fierté, toute grande qu'elle est, ne me fit pas mettre plus de changement dans ma conduite, qu'elle n'en met dans mes maximes; mais il est ici question d'une femme

qu'il faut arracher à un sentiment, ou à une idée qui a déjà fait sur elle de grands progrès. Il est, de plus, nécessaire de considérer que l'homme qui a su la mener jusques-là n'y est parvenu que par tout ce qui pouvoit le plus flatter son orgueil ; qu'il joint à tout ce qui, d'ailleurs, peut séduire, une imagination vive & passionnée, une extrême habitude de tous ces riens, dont, communément, les femmes se font de si grandes choses, l'art de les leur rendre plus intéressantes encore ; & , soit qu'il parle, soit qu'il écrive, le talent de s'exprimer avec une élégance & une chaleur qui ne peuvent jamais que les subjuguier. Quelle comparaison ne fera pas Hégéside, de ces lettres si tendres, & qui déjà l'ont touchée, aux billets vifs & galants, j'en conviens, que je lui écrirai, mais où, quelque gêne que je m'impose, je mettrai toujours moins d'amour que d'empyement ! Nous sommes unis par l'amitié la plus tendre ; vous n'avez point encore assez pardonné à Axiochus pour ne vous pas intéresser personnellement à mes desseins : la nature vous a doué du don précieux d'écrire de sang-froid les choses du monde les plus touchantes : c'est vous dire assez quel est le service que je vous demande. Faites-moi donc, je vous en conjure, une lettre où, sans oublier de louer excessivement Hégéside sur sa beauté, il paroisse, cependant, que ses vertus ont fait sur moi beaucoup plus d'impression encore que ses charmes mêmes : cela n'est pas, je l'avoue, probable à un certain point ;

mais



mais jamais une femme n'a discuté que ce qu'elle n'avoit pas de plaisir à croire. Souvenez-vous , sur-tout , que je dois m'y reprocher amèrement d'avoir cru jusques ici que le plaisir pût tenir lieu de l'amour , & que , sur cet article, je ne saurois être d'une trop grande confusion. Vous ne manquerez pas d'ajouter que ce qui prouve invinciblement que ce n'étoit pas la faute de mon cœur , est la violente passion qu'elle m'a inspirée. Si , comme je l'imagine , vous pouvez lui dire tout cela d'une façon un peu moins usée que je ne l'exprime , vous le ferez. Vous ne devez pas ignorer combien , pour couvrir les choses communes qui lui échappent , le sentiment a besoin d'élégance ; & elle est ici d'autant plus nécessaire qu'Hégéside , accoutumée aux lettres de l'homme d'Athenes qui , dans ce genre , après vous , écrit le mieux , ne peut que juger avec sévérité celles qu'elle recevra de moi. Si , par hasard , vous en aviez pour votre propre compte une qui fût toute prête , ne fût-elle pas même en tout point analogue à la situation où je me trouve , ne manquez pas de me l'envoyer sur le champ , j'aurai toujours moins de peine à l'y adapter que je n'en aurois à la faire. Sans me l'avoir dit , Hégéside ne doute pas qu'à son réveil , elle ne doive entendre parler de mon amour ; & vous connoissez trop les femmes pour ignorer combien il est dangereux auprès d'elles , de manquer à ce que leur amour-propre s'est promis de notre part.



## L E T T R E L I X.

*Le même à Antipe.*

**S**I je suis fâché , ce n'est pas d'avoir pris une courtisane , mais de ce que le bruit en est assez répandu pour avoir été jusques à vous. Je me flattois que par la prudence dont je conduis cette affaire , elle seroit ignorée du public , ou du moins ne lui parviendroit que quand ne subsistant plus , je pourrois la nier avec succès à Aspasia , pour qui seule j'avois besoin qu'elle fût un mystere. Le hasard , ou plutôt la vanité de Némée , a donné à cette fantaisie plus de célébrité que je ne voulois qu'elle en eût ; & quoique je l'eusse assurée que je la quitterois dès l'instant où je serois seulement soupçonné de la voir , il faut , ou qu'elle n'ait pas cru cette menace bien sincere de ma part , ou que la crainte de me perdre , ait eu sur elle moins de pouvoir que le plaisir de l'emporter aux yeux de tout le monde sur Aspasia , ou du moins , de me partager avec une femme si illustre à tous égards. Je suis surpris , au reste , que vous ayez tant de peine à croire réelle , cette infidélité : sans compter qu'elle est tout-à-fait dans mon caractère , les dégoûts que me donne Aspasia , & que je vous ai confiés , auroient , ce me semble , dû vous la rendre plus vraisemblable. Vous ne

vous en tromperiez pas moins à l'état de mon cœur, si vous me croyiez absolument détaché d'elle : j'y tiens toujours par les mêmes sentimens; mais quand il se pourroit qu'ils fussent éteints, ce ne seroit point à Némée que ma vanité me permettroit de la sacrifier. Persuadé, à l'ennui que, malgré tout son esprit, & tous ses charmes, elle me fait assez souvent éprouver, que si je ne me faisois pas un objet de distraction, il me seroit impossible d'y tenir plus long-temps, j'ai choisi Némée comme celle de toutes les femmes qui pouvoit le moins tirer à conséquence pour mon cœur. Aspasia & elles font, en effet, d'un ordre si différent, qu'il ne se pourroit pas, quelques illusions qu'on voulût se faire, ou, quelque loin que l'on portât le caprice du goût, que l'on fût jamais tenté d'accorder à l'une, ce qui n'est fait que pour l'autre: ne craignez donc pas, encore une fois, que je me dégrade jusqu'à là. Némée ne possède pas plus mon cœur, ni qu'elle ne mérite, ni même, quelque amour qu'elle paroisse sentir pour moi, qu'elle ne desire peut-être de le posséder; & je crois que, dans le fond, nous ne nous exagérons pas plus l'un que l'autre la sorte de mouvement qui nous joint sans nous unir. Ce n'est point qu'en ne voulant même lui tenir aucun compte d'avoir, uniquement dans l'espoir d'être à moi, quitté Pharnabâze de qui elle étoit adorée, elle ne rassemble tout ce qu'il faut pour l'être. La figure la plus séduisante, toute la fraîcheur, toutes les gra-

ces de la jeunesse , une ame vive & sensible ; & , peut-être , quoique sous une autre forme , c'est-à-dire , avec moins d'appareil , autant d'esprit qu'Aspasie ; une noblesse infinie dans la façon de penser , & qui touche d'autant plus qu'on l'attend moins de son état ; voilà quelle est cette même Némée dont vous vous faites un si odieux portrait. Ne pensez point , je vous en conjure , que ce soit l'amour qui vous la peigne ici : je vois aisément , par ce que vous m'en écrivez , que vous me croyez pour elle la plus violente passion ; mais , fût-ce ou d'Axiochus , ou de Thrazylle que vous tinssiez cette nouvelle , n'en soyez pas moins convaincu qu'on s'est trompé à ce que Némée m'inspire. Mes goûts , j'en conviens , ressemblent assez à des fureurs , pour que l'on puisse d'abord s'y méprendre ; mais personne n'ignore qu'ils sont d'aussi peu de durée qu'ils ont de violence ; & si je donne quelquefois à mes amis sujet de craindre qu'ils ne me mènent trop loin , du moins ne dois-je jamais leur laisser à redouter qu'ils m'emportent trop long-temps. Vous-même pouvez-vous penser qu'un cœur sur qui la plus aimable femme de la Grece n'a pu faire qu'une légère impression , puisse être subjugué par Némée ? Il est vrai que , suivant mon usage , ce que j'ai senti pour elle a d'abord été d'une vivacité prodigieuse ; & que j'ai cru même pendant quinze jours que je l'aimerois toute ma vie ; mais les choses sont déjà rentrées dans leur ordre ordinaire ; & si elle m'amuse encore beaucoup ,



je n'en ai pas moins de quoi être sûr, non-seulement que je me suis trompé, quand je me suis cru pour elle une véritable passion, mais que je me tromperai toutes les fois que je me croirai capable d'en avoir une : conviction qui, toute bien fondée qu'elle est, ne m'en empêchera pas plus de m'y méprendre à la première occasion, & d'agir en conséquence. Quelque plaisir, toutefois, que m'offre encore la possession de Némée, je sens que ce ne seroit pas sans douleur que je perdrois Aspasia. N'est-ce que par vanité que je desirerai qu'elle ne cesse pas d'être à moi ? N'entre-t-il point encore de l'amour dans le desir que j'aurois de la conserver ? Mais quand il se pourroit qu'elle fût assurée sur mon cœur par les avantages réels qu'elle a sur l'objet de ma fantaisie actuelle, ou qu'elle m'aimât assez pour en attendre patiemment la fin, pensez-vous que le choix que j'ai fait ne me dégradât point à ses yeux ; & se peut-il qu'elle perde de son estime pour moi sans perdre beaucoup de sa tendresse ? Tout humilié, cependant, que je suis moi-même de lui donner une pareille rivale, je n'en voudrois pas plus qu'elle en exigeât le sacrifice, parce que, soit que mon goût pour Némée ait encore trop de violence, ou qu'il soit de mon caractère d'attacher de la honte à céder, je craindrois qu'en y mettant de l'empire, Aspasia ne me rendît Némée d'un plus grand prix qu'elle ne m'est ; & je connois trop sa fierté pour ne pas craindre qu'en cette occasion elle n'agit beaucoup



plus d'après sa façon de penser, qu'elle ne se prêteroit à la mienne. C'est cette crainte, que vous qui la connoissez, ne trouverez pas moins bien fondée que moi-même, & non la vaine crainte de voir blâmer mon choix par des gens peu faits pour influencer sur mes goûts, qui m'avoit fait desirer que mon caprice pour Némée ne transpirât pas; mais malgré mes soins, j'ai tout lieu de croire qu'Aspasie en est plus instruite que je ne voudrois. Ce n'est pas, cependant, qu'elle ait daigné m'en faire le reproche le plus léger: l'air que je lui vois avec moi est jusqu'à présent l'unique chose qui puisse me faire croire qu'elle ignore moins ce que je fais qu'elle ne veut paroître l'ignorer. Ce n'est point encore qu'elle se refuse absolument à mes desirs; mais, ou elle trouve tant de raisons pour les éluder, ou, quand enfin elle se détermine à s'y rendre, elle porte dans mes bras si peu d'ardeur & tant de contrainte que, moins je puis la soupçonner de méditer une infidélité, plus il m'est impossible de me flatter de lui avoir bien caché la mienne. Il est bien difficile, en effet, que l'on puisse confondre cette complaisance sèche & froide qu'une femme peut prendre sur elle de s'imposer, avec cette ardeur vive & tendre que lui donne l'amour; & il n'est, selon moi, permis qu'aux maris, qui sont aussi rarement aimés qu'amoureux, de prendre pour de la tendresse la soumission au devoir, & d'en être contents, soit parce qu'ils n'en desirerent pas

plus, soit parce qu'on les a accoutumés à n'en pas voir davantage. Puis-je aussi raisonnablement me flatter que, l'imagination pleine de Némée, je paroisse à Aspasie ce qu'elle m'a vu lorsque je n'étois occupé que d'elle ? L'envie que j'ai de croire que je n'en desirer pas une autre, suffit-elle pour lui rendre l'empire qu'elle avoit sur moi ? Puis-je me déguiser que nos rendez-vous sont plus courts, & moins animés qu'ils ne l'étoient, & que je ne dois en accuser que mon cœur ? Autrefois, & il n'y a pas encore bien long-temps, elle ne m'entretenoit jamais assez de sa tendresse ; & je me plaignois amèrement quand je la voyois employer à m'instruire, un temps qui me sembloit ne devoir être consacré qu'aux plaisirs. Aujourd'hui je la porte de moi-même sur ces mêmes sujets que je ne pouvois tranquillement lui voir traiter, & chercher plus à l'y arrêter qu'à l'en distraire. Mes sens, toutefois, n'ont pas à beaucoup près autant perdu que mon cœur ; & il m'est, par je ne sais quelle bizarrerie, plus aisé de lui prouver qu'elle les anime encore, que de lui dire que je l'aime. Ah ! j'en rougis ; quels que soient les charmes de Némée, elle n'est pas faite pour remporter sur Aspasie un pareil triomphe ; il m'avilit encore plus qu'il ne l'honore. Indépendamment de tout ce que mérite d'estime & d'attachement la femme de Périclès, je ne saurois douter qu'elle ne m'aime de la plus vive tendresse ; & quelque impression que je paroisse faire sur Né-

mée, je sens, malgré tout le desir que j'aurois de m'aveugler à cet égard, ou que tout autre que moi lui pourroit être aussi cher, ou du moins que je n'obtiens sur le reste de l'univers qu'une préférence momentanée. Mais, en pensant de chacune d'elles comme je le dois, ce qu'y gagne Aspasia, ne me ramene pas plus à elle, que ce que Némée y perd ne me soustrait à son empire; &, né plus voluptueux que délicat, moins reconnoissant du sentiment que je puis inspirer, que gêné du prix qu'on en exige, j'ai bien peur qu'en convenant de toute mon injustice, je n'y mette le comble en rendant, par mon inconstance, Aspasia aussi à plaindre que vous la supposez déjà.



## L E T T R E L X.

*Aspasie à Alcibiade.*

Q U E vous êtes barbare ! ou ne vous offe-  
nsez point de ce que je voudrois cesser de  
vous aimer , ou ne me rendez pas nécessaire  
un si cruel effort. Aimez-moi s'il se peut , in-  
grat ! ou laissez ce cœur , que vous semblez  
n'avoir cherché à rendre sensible que pour  
jouir du plaisir si digne de vous de le dé-  
chirer , reprendre , si pourtant il le peut ja-  
mais , avec son ancienne indifférence pour  
vous , ses premiers sentiments pour Périclès.  
N'en est-ce donc pas assez pour votre gloire  
que d'avoir fait naître la plus violente des  
passions , & de l'avoir rendue si malheureuse ,  
sans exiger encore que les tourments que vous  
me faites éprouver soient éternels ? Vous ai-  
mez Némée : que vous importeroit-il donc  
que je ne vous aimasse plus ? Je ne sais com-  
ment vous pensez ; mais je ne saurois douter  
que si quelqu'un vous avoit succédé dans mon  
cœur , votre amour , si après mon inconstance  
je vous en inspirois encore , ne fût pour moi  
le plus horrible des supplices. Non , vous ne  
sauriez jamais imaginer tout ce que , malgré  
la reconnoissance , l'estime , & même la vé-  
nération qui m'attachoit à votre illustre rival ,  
la passion que je lui inspire me fait souffrir ;



& combien, quelque contraire que ce sentiment de sa part pût être au bonheur de ma vie, je desirerois que la haine ou l'indifférence en eussent pris la place. J'en serois plus à plaindre, sans doute; mais du moins, je ne m'en trouverois pas si criminelle; & n'éprouverois ni la honte, ni le tourment de feindre des mouvements que je n'ai plus, & que je ne suis jamais forcée de montrer sans en être avilie à mes yeux, au delà de toute expression. Libre, autant que je suis enchaînée, rien ne peut vous forcer à ces égards qui me désespèrent. Si tout me défend de découvrir à Périclès l'état de mon cœur, rien ne vous impose la loi de me dissimuler la situation du vôtre; & quand je vous entends me dire avec tant de froideur que vous m'aimez toujours, ou recevoir de même tout ce que mon amour me dicte pour vous; moins enfin, je vous vois de motifs pour l'un & pour l'autre, plus je dois nécessairement en conclure que vous ne m'aimez plus. Mais, comment, après l'aveu que vous m'en avez fait vous-même, pourrois-je en douter encore? *Ce n'est*, dites-vous, *qu'un goût*: ah! quelle distinction! Et comment avez-vous pu vous flatter que je l'adoptasse, ou que, si enfin je consentois à l'admettre, à votre frénésie pour elle, autant qu'à votre langueur auprès de moi, je ne fusse point obligée de croire qu'il faut qu'un goût prenne sur vous plus qu'une passion? On abuse long-temps l'amour; je ne vous en ai que trop donné

DE CRÉBILLON, FILS. SI

la preuve: le besoin qu'on a d'être aimé; ce que, par sa tendresse propre, on sent qu'on mérite de retour; l'opinion que l'on a de ce qu'on aime, & que l'on s'obstine à conserver comme le bien le plus précieux dont on puisse jouir, la crainte même de voir s'altérer un sentiment qui est devenu le charme de notre vie, loin de permettre que l'on cherche à s'éclairer, ou que l'on profite des moyens que l'on peut en avoir, tout au contraire, nous engagent à nous affaiblir tout ce qui pourroit porter dans le cœur une si funeste lumière. Vous prétendez que je juge mal de vos sentiments: il est vrai que, soit par fausseté, soit ce que je croirois plutôt encore, que votre orgueil souffre de me perdre, il n'y a rien, hors la seule chose qui pourroit me prouver ce que vous me dites, que vous ne tentiez pour me retenir dans vos chaînes. Hier même encore vous ne répondiez à mes plaintes que par des reproches qui m'offensoient d'autant plus que vous étiez intérieurement plus sûr que je ne les méritois pas. Vous, jaloux! ah, perfide! si vous l'étiez! ... Mais quelle illusion! & à quel point ne faut-il pas que j'aime encore pour me la faire! Hélas! vous ne savez que trop que ce n'est point pour me livrer à une nouvelle erreur que je voudrois m'arracher à la cruelle passion qui me déchire. Quelque chose que j'aie perdue, peut-être, à vous avoir donné cette certitude, je serois, cependant, désespérée que vous ne l'eussiez pas. Que votre vanité,

cet unique sentiment de votre ame, qui souffre seule du parti que vous me forcez de prendre, se console donc : croyez même qu'après vous avoir aimé, il n'y a rien sous le ciel qui puisse me paroître aimable ; que je ne puis que gémir le reste de ma vie du malheur de n'avoir pu vous rendre sensible ; & qu'enfin, malgré votre ingratitude, vous seul en remplirez tous les instants. Il m'auroit été aussi doux que vous n'eussiez dû cette certitude qu'à votre estime pour moi, qu'il m'est affreux de ne pouvoir l'espérer que de votre amour-propre ; mais, quoi que ce soit qui vous la donne, la seule consolation qui me reste, est de ne pouvoir douter, quelque desir même que vous puissiez avoir de la perdre, que vous ne la conserviez toujours. Toute sûre que je suis, cependant, que votre estime ne peut jamais m'être enlevée, je tremble que votre injustice ne voie qu'une méprisable inconstance dans la nécessité où vous-même me mettez de briser des nœuds qui, si vous eussiez pensé comme moi, auroient été éternels ; & qu'enfin, vous ne m'accusiez quand vous ne devriez que me plaindre. Me fassiez-vous aussi indifférent qu'il est vrai que vous m'êtes cher, je ne soutiendrois pas, sans le plus horrible désespoir, l'idée que dans cette cruelle circonstance vous semblez vous faire de moi ; mais dussiez-vous en penser effectivement ce que, pour ne me laisser aucun tourment à ignorer, vous feignez d'en croire ; fusse-je même dans votre



DE CRÉBILLON; FILS. 55

esprit au rang de cette Némée qui, toute vile qu'elle est, dites-vous, à vos yeux, m'enleve pourtant votre cœur; je n'en voudrois pas continuer davantage une liaison dont vous ne me faites plus qu'un supplice. Vous ne cessez de me répéter que, si je vous aimois véritablement, je serois plus indulgente; ah! cruel! combien n'y a-t-il pas de temps que je vous pardonne! Quels égards n'ai-je pas eu pour la méprisable passion qui vous entraîne, tant que j'ai pu me flatter que ce n'étoit qu'une fantaisie; & quel autre sentiment que l'amour peut inspirer tant de patience! Ce n'est, osez-vous ajouter, que la vanité qui, prenant à mes yeux le masque de la délicatesse, fait le malheur de ma vie des plaisirs qu'une autre vous procure. Quoi! vous voudriez que ma tendresse respectât jusques à ceux de vos caprices qui l'outragent le plus! .... Je ne répondrai point à des sophismes dont il ne se peut pas que vous ne sentiez vous-même tout le faux, & qui font encore plus de tort à votre cœur qu'à votre esprit. Quoique je ne doive point présumer qu'en étendant vos raisons, vous leur donniez plus de force, ou que ma présence change rien à votre façon de penser; que je sente, enfin, qu'en consentant encore à vous voir en particulier, je ne me prépare que de nouveaux chagrins, comme à vous de nouveaux crimes, je veux bien, & pour la dernière fois, me prêter à ce que vous desirez. J'aurois, sans doute, beaucoup à rougir de ma



facilité à céder à tout ce que vous exigez de moi, si je n'étois pas convaincue qu'il vous sera toujours plus honteux d'abuser de mon indulgence, qu'il ne peut me l'être d'en avoir tant.



## LETTRE LXI.

*La même au même.*

**N**ÉMÉE n'est pas plus faite pour disputer rien à Aspasia, qu'Aspasia pour partager rien avec Némée. Il faut donc nécessairement, ou que vous rompiez, & sans retour, avec la dernière, ou que vous renonciez à la prétention de faire croire à l'autre que vous l'aimez toujours. Je trouve même que, vous pardonner une infidélité qui doit me blesser d'autant plus qu'elle vous dégrade davantage, est pousser l'indulgence aussi loin qu'elle puisse aller; c'est, à vous parler avec franchise, un effort dont je ne me ferois jamais crue capable, & qui ne peut que m'avilir, si, par le plus sincère repentir & par tous les sacrifices qui peuvent me le constater, vous ne vous en rendez pas digne. Tel est le resultat de toutes les réflexions qui se sont présentées à moi dans le cours de cette nuit, que vous m'avez si généreusement accordée pour prendre sur ce qui nous divise un parti définitif. Si je veux bien (ainsi que par pure politesse,

sans doute , vous paroissez le desirer , ) ne point croire que vous me confondez avec le nouvel objet qui vous occupe , ce n'est pas , assurément , que vous me donniez sujet de m'en flatter ; mais parce que j'ai besoin de ne vous mépriser que le plus tard qu'il me sera possible. Ce sera , selon toute apparence , bien moins à l'estime que je m'obstine , malgré vous-même , à vous conserver , qu'à une vanité dont je ne suis , peut-être , pas aussi susceptible que vous le pensez , que vous attribuerez ce sentiment ; mais , pour peu que vous puissiez encore nous juger sans partialité , vous conviendrez que si vous êtes attaché à Némée autant que , de tout ce que vous faites pour éviter de rompre avec elle , je dois l'inférer , ce n'est pas pour moi une raison ni de penser plus mal de moi-même , ni de croire que ce soit moi qu'une pareille préférence doive humilier. J'ai beaucoup de sujets d'être sûre que vous ne rougissez point de ce choix autant que vous me le dites ; mais , quand à cet égard vous ne m'exagéreriez rien , les attachements dont on rougit le plus , ne sont pas toujours ceux que l'on rompt le plus aisément & je crois vous en donner la preuve. Tout ce que vous me dites hier sur cela , étoit admirablement bien travaillé. Vous m'établîtes avec tout l'art imaginable , entre le foible des sens & les sentimens du cœur , de très-délicates distinctions ; mais , en même temps , elles étoient si subtiles que , quelqu'esprit que l'on veuille bien m'attribuer , j'avoue qu'il

ne me fut pas possible de les saisir. Ce qui me fait penser que ce n'est aussi qu'à mon peu de pénétration que vous vous en êtes pris du malheur qui m'est arrivé de ne les point entendre, c'est que vous avez cru qu'en les écrivant vous me les rendriez tout à la fois plus frappantes & plus sensibles. Je dois, du moins, vous supposer cet objet : car si vous ne l'aviez pas eu, votre lettre n'étant qu'une répétition fort étendue de notre entretien d'hier, elle seroit parfaitement ridicule; & je ne saurois présumer que, quelqu'indifférent que vous soyez aujourd'hui sur l'opinion j'ai de vous, votre intention ait été que je n'en pussé porter que ce jugement. Vous me priez de vouloir bien la lire sans prévention : c'est ce que, autant que l'intérêt que je prends à la chose, a pu me le permettre, je crois avoir fait. Vous me demandez encore que je vous fasse la grace de bien peser vos raisons : comme c'en est une que je vous ai déjà accordée, & que vous ne m'offriez rien de nouveau à discuter, c'est une peine que j'ai cru devoir m'épargner. Vous avez tort de vous en prendre, soit à votre peu d'éloquence, soit à une sorte d'obscurité dont en cette occasion, ce me semble, vous vous accusez fort gratuitement; du peu d'impression que font sur moi des choses qui, selon vous, devroient me frapper si vivement. Vous savez que je m'y connois; & je suis bien aise, pour rassurer sur cela votre vanité, de vous dire que je vous ai trouvé autant d'éloquence & de clarté que vous

pouviez, en effet, desirer que je vous en vous trouvasse : mais vous seriez, s'il se pouvoit, aussi éloquent & aussi lumineux que Périclès lui-même, que vous ne m'en persuaderiez pas davantage qu'entre les bras d'une autre, vous n'en êtes pas moins à moi. Quand, au reste, il seroit possible que vous parvinssiez à me persuader une pareille absurdité, comme il n'en seroit pas moins sûr que ce seroit toujours me faire courir le risque de vous paroître moins aimable, je croirois n'en avoir pas moins à me plaindre de ce que vous vous seriez mis dans une position qui, en me faisant, tout au moins, douter de votre tendresse, ne pourroit qu'alarmer beaucoup la mienne. Vous me faites trop de grace de me demander ce que je desire que vous fassiez. Je sens, assurément, tout le prix des égards que, dans les circonstances où nous sommes tous deux, vous voulez bien avoir pour moi ; & je crois ne pouvoir, ni mieux vous le prouver, ni mieux vous les rendre, qu'en vous laissant à mon tour, le maître de faire ce qui vous plaira.





## L E T T R E L X I I .

*Némée au même.*

**Q**UOIQUE, dans son origine, Aspasia ne fut que ce que je suis, l'étendue de ses lumières, les graces de son esprit, la sublimité de son éloquence, l'amour de Périclès, & enfin, l'estime & l'amitié de Socrate, lui ont fait un si grand nom, que je ne suis point surprise que vous la mettiez dans le nombre des femmes qui ont fait honneur à leur siècle & à leur patrie; mais je le suis beaucoup, je vous l'avoue, de vous voir me placer dans la même classe. Ce n'est pas, assurément, que je ne sois fort célèbre; mais, qu'est-ce, pour mériter de ne pas mourir toute entière, qu'une célébrité que je ne dois qu'à mes erreurs, à une façon de penser qui, si elle est par quelques-uns, décorée du titre de philosophie, est par un beaucoup plus grand nombre d'autres, fort différemment qualifiée, & à une beauté que chacune des années qui vont s'écouler, dégradera insensiblement, & dont, enfin, le temps ne me laissera pas la plus légère trace. *Mais, dites-vous, vous êtes la seule qui ayez su allier la noblesse d'âme avec une profession qui semble nécessairement l'exclure: vous êtes donc une femme extraordinaire.* Quand j'admettrois que l'on dût me

tenir un si grand compte d'une vertu qui me coûte si peu, de ce que je serois extraordinaire s'ensuivroit-il que je fusse illustre ? Que je joigne encore à cette façon de penser, qui vous paroît si singulière, la probité la plus exacte ; & que, même en amour, je ne me permette pas le plus léger déguisement, rien ne me paroît plus simple encore. Si je n'ai pas cru que les préjugés méritassent d'être respectés, je n'ai point pensé de même sur les principes : peut-être aurois-je mieux fait, pour ma réputation, d'immoler les derniers, & de paroître sacrifier aux autres : mais l'estime du public ne m'a jamais été d'un aussi grand prix que la mienne ; & je me console aisément de ne point porter le masque de ce qu'en nous on nomme *vertu*, par le plaisir de trouver dans mon cœur toutes celles & qui honorent le plus l'humanité, & dont elle peut se passer le moins. Je n'ignore pas qu'on ne me confond point dans la foule des courtisanes qui, aujourd'hui, inondent Athenes ; & que Némée, toute mal définie qu'elle est par le plus grand nombre, y est, du moins, toujours nommée à part. Aussi, ne serois-je pas moins étonnée, si votre projet étoit de donner l'histoire des plus célèbres courtisanes, que l'on y cherchât vainement la mienne, que je le suis de votre obstination à me placer parmi les femmes dont la Grèce s'honore. Votre goût actuel pour moi, vous aveugle, mon cher Alcibiade ; mais je n'ai ni assez de vanité, ni assez peu de sens pour

vouloir abuser de ce qu'il vous conseille en ma faveur, & pour ne point tâcher de vous éclairer sur le ridicule d'un projet dont vous vous moquerez autant que moi-même, lorsque le mouvement qui vous l'inspire aura fait place à quelque nouvelle fantaisie. Vous n'êtes pas, au reste, le premier de mes amants qui aura voulu me sacrifier sa gloire, & à qui, malgré lui-même, je l'aurai conservée. Peut-être, en effet, compromettriez-vous la vôtre plus que vous ne pensez, si vous persistiez à vouloir me mettre à côté d'une femme avec qui je n'ai rien de commun que les erreurs qui ont avili sa jeunesse. En supposant même que je fusse plus digne que je ne le présume, de l'honneur que vous voulez me faire, il devroit vous suffire que le public ne le crût pas, pour que ce fût sur l'opinion que, quelque peu fondée même qu'elle pût être, il a de moi, & non sur celle que vous en avez, quelque juste qu'elle vous paroisse, que vous devriez vous régler, puisque ce n'est jamais d'après le cas que nous faisons de nous-mêmes, ou sur la façon favorable dont pensent de nous nos amis, mais d'après ce qu'il croit nous devoir d'estime, qu'il détermine la portion qu'il nous en accorde. Vous prétendez, de plus, que, liée ainsi que je le suis, mais par des hasards ou des motifs qui ont peu de quoi flatter mon orgueil, avec les plus grands hommes de mon siècle, mon nom ne doit pas moins que le leur se sauver de l'oubli; que, malgré toute la répugnance que je me

DE CRÉBILLON, FILS. 6<sup>m</sup>

Sens pour cela , je passerai à la postérité , & qu'enfin l'objet des sentiments d'Alcibiade ne doit pas moins que lui-même franchir la nuit des temps. Ah ! si le principe qu'aujourd'hui , par rapport à moi , vous cherchez à établir , étoit reçu , que de femmes , même assez peu dignes d'exister , vous rendriez immortelles , dans le cours de votre vie ! Mais , instruments peu considérés des foiblesses des grands hommes , à moins , ce qui ne peut arriver que rarement , que nous n'ayons fait la destinée d'un empire , un historien se contente d'apprendre à ses lecteurs que le héros de qui il les entretient eut le foible de l'amour , & ne fait pas aux femmes qui en occupoient les loisirs , l'honneur de les nommer. On dira de vous , sans doute , un jour (pardonnez si je vais d'avance en parler , comme en parlerons nos neveux ) : » Alcibiade passa toute sa vie à séduire des femmes , & n'en aima jamais aucune. Dans les conquêtes de ce genre qu'il tenta , il mit dans le nombre , la gloire que la plus grande partie des hommes , vraisemblablement moins justes appréciateurs des choses qu'il ne l'étoit , ne place que dans le choix. Une justice que nous lui devons , & que , par le prix qu'il attachoit à ces sortes de triomphe , nous ne pourrions lui refuser sans outrager ses mânes , c'est que jamais il n'attaqua de femme sans la vaincre : ainsi , ne craint-on point d'assurer qu'il eût été sans comparaison plus piqué d'en



„ manquer une , que de perdre une bataille ,  
 „ Le plaisir de plaire lui tint constamment  
 „ lieu du bonheur d'aimer : il se fit autant un  
 „ point d'honneur de rapprocher de l'amour ,  
 „ les femmes que leurs principes en éloig-  
 „ noient le plus , que d'en inspirer à celles  
 „ qui font une profession aussi publique de  
 „ se refuser au sentiment que de se livrer au  
 „ desir. De l'un & de l'autre côté , le triom-  
 „ phe lui paroissant égal , les plus fameuses  
 „ courtisanes de son temps , ne lui parurent  
 „ pas moins dignes de son attention , que les  
 „ femmes de qui il devoit être le premier  
 „ vainqueur. Ceux des Ecrivains de sa vie sur  
 „ qui nous pouvons le plus compter , assurent  
 „ que le nombre des beautés qu'il se soumit  
 „ fut si grand que , s'il n'eût pas pris le dou-  
 „ ble soin d'en faire une liste fort exacte , &  
 „ de se la lire tous les jours , lui-même , sur  
 „ la fin de sa carrière , n'en eût pas retrouvé  
 „ tous les noms. On ne doit pas être surpris  
 „ qu'une chose qui , sans cette sage précau-  
 „ tion , l'auroit au moins fort embarrassé ,  
 „ nous devienne impossible aujourd'hui ; &  
 „ que , de toutes les femmes de qui il fit la  
 „ renommée , ou de qui il détruisit la répu-  
 „ tation , le seul nom d'Aspasie , célèbre ,  
 „ d'ailleurs , par tant de côtés , soit parvenu  
 „ jusques à nous. Nous avons , au reste ,  
 „ peine à croire que la perte du catalogue  
 „ d'Alcibiade , en soit une à déplorer , &c.

Voyez si , dans tout cela , il est seulement  
 question de cette *Némée* de qui vous croyez la



vie assez digne passer à la postérité, pour vouloir l'écrire vous-même. Ne vous opposez donc, croyez-moi, ni à la nature, ni à la fortune, qui, toutes deux, ont voulu que je ne laissasse de moi aucune mémoire; & prenez vous-même, pour mériter qu'on se souvienne de votre existence, un rôle plus digne de vous que le rôle de mon historien. Il vaut beaucoup mieux, à mon sens, que les hommes ignorent que nous avons été, que de ne leur laisser de nous que des monuments qui, après nous avoir exposées à la dérision de nos contemporains, ne nous survivent que pour nous rendre ridicules aux yeux de ceux qui viennent après nous. Pour vous prouver, cependant, que, comme vous pourriez le croire, ce n'est point pour le seul plaisir de vous contredire, que je ne suis point de votre sentiment, je consens que la chose soit discutée devant Socrate; & je vous donne ma parole que si, après m'avoir entendue, il me condamne à l'immortalité, je ne m'opposerai plus au généreux desir que vous avez de me la procurer: tâchez donc de l'amener ce soir au Céramique. Si, comme je vous avoue que je m'en flatte, vous perdez votre cause, je vous adoucirai ce malheur par toutes les consolations que l'amour peut fournir: si, contre mon espoir, c'est à moi que le sort est contraire, je serai comme si j'en étois affligée, afin de trouver dans votre sensibilité toutes les ressources que, d'avance, vous offre la mienne.

## L E T T R E L X I I I .

*Aspasie au même.*

QUAND votre lettre seroit aussi tendre que vous avez, & si vainement, tâché qu'elle fut, elle ne me feroit rien changer à mes résolutions: je vous aime encore; quelque honteux que cela me fût, je ne pourrois que vous le dire, & peut-être y joindrois-je encore l'affront de vous le prouver. Je ne vous verrai plus, du moins en particulier; & si, par ma conduite & la tendresse que j'eus pour vous, vous me jugez digne de quelques égards; si, en me forçant à immoler mon sentiment, ou, ce qui m'est bien plus pénible encore, à le renfermer pour jamais dans le fond de mon ame, je puis vous inspirer quelque pitié, vous ne me verrez, même en public, qu'autant que cela sera nécessaire pour me dérober à des soupçons qui me feroient mourir de douleur, si, pourtant, il est possible qu'après m'avoir si peu ménagée, il n'y ait encore contre moi que des soupçons. Non, encore une fois, je ne vous verrai plus, comme, & sans doute dans la seule vue de remporter sur moi un nouveau triomphe, vous paroissez le desirer. Vos larmes, toutes perfides que je les croirois, ne trouveroient que trop aisément encore le chemin de mon cœur, Je me souviens trop bien

bien des dispositions que j'apportai à notre  
 dernier rendez-vous, & avec quelle facilité,  
 toute convaincue que j'étois de votre fausseté,  
 je vous cédaï la victoire : je me suis trop amè-  
 rement reprochée une foiblesse que vous me  
 rendez, en effet, si inexcusable, pour que  
 je puisse espérer une plus heureuse issue de  
 l'entretien que vous me demandez, & que  
 n'en devant attendre que le même succès, il  
 puisse m'être permis de me rendre à vos de-  
 sirs. ... Non, je ne m'y exposerai pas, mêm-  
 e ne dussiez-vous point, comme la der-  
 niere fois, attribuer plus à l'impression que  
 vous faisiez sur mes sens, qu'à la violence  
 de mon amour, l'avantage que vous rem-  
 portâtes sur moi. Vous n'osâtes pas, à la  
 vérité, me faire un reproche que vous sentiez  
 si injuste, & qui vous auroit encore plus dé-  
 gradé que moi-même : mais je vous connois  
 trop bien, & malgré l'égarement où vos per-  
 fides caresses m'avoient plongée, ou vous ne  
 cherchiez point assez à me dissimuler ce que  
 vous pensez, ou vous ne saviez pas me le cacher  
 assez bien pour que je pusse ne le pas saisir.  
 Eh ! qui sait même si votre intention n'étoit  
 point que je le faisisse ! Vous ne deviez que  
 me plaindre ; vous ne fûtes que m'outrager.  
 Ne vous flattez donc pas que je consente à  
 vous donner encore un spectacle qui m'hu-  
 milie d'autant plus qu'il n'intéresse que votre  
 amour-propre. Me reste-t-il encore, ingrat !  
 quelque sacrifice à vous faire ? N'ai-je point...  
 mais à quoi me serviroient les reproches, lors-



que vous mêmes ne vous en faites pas, & que, peut-être même, vous ne croyez pas vous en devoir; ou que, s'il se peut que vous ne poussiez point l'injustice jusques à ne pas sentir à quel point vous êtes coupable envers moi, vos remords me sont inutiles? Hélas! vous m'avez tout dit, ou du moins, il ne me sied plus de rien entendre de votre part. Vos raisons toujours les mêmes, sans doute, ne peuvent plus me persuader; & vos transports, si je m'y prêtois avec la certitude d'avoir perdu votre cœur, ne feroient que m'avilir. Que la lettre à laquelle je réponds ici, soit donc la dernière que vous m'écriviez. Quelqu'important qu'il me fût que ma foiblesse fût ignorée, & quelques cruels que pussent être les malheurs qui seroient indubitablement la suite & l'effet de votre indiscretion, je ne vous demande pas sur cela les égards que vous me devriez: vous me les promettiez sans doute; mais puisque la vanité seule vous avoit attaché à moi, comment pourrois-je raisonnablement me flatter que vous eussiez la force de taire un triomphe que vous avez cru pouvoir l'honorer? Hélas! peut-être ne m'attaquiez-vous pas encore, peut-être même le desir que vous en aviez, n'étoit-il point encore déterminé, que tous vos amis, sans doute, savoient déjà les vues que vous aviez sur moi. Eh! comment, avec cette certitude que trop de choses ont dû me donner pour qu'il me fût possible de ne l'avoir pas, pourrois-je croire que vous

ne leur ayez point confié votre victoire ? L'amour tout impétueux qu'il est, peut quelquefois savoir se taire ; mais l'amour-propre a toujours besoin de parler. Vous avez tant immolé au vôtre un sentiment qui pouvoit ne vous pas toucher, mais qui, par sa violence & sa sincérité, méritoit au moins de vous quelque ménagement, qu'il ne sauroit m'être permis de douter que vous ne lui sacrifiez pas encore ma réputation. Tout, de votre part, me percera le cœur, mais rien ne m'en surprendra. Vous en agirez donc à cet égard comme vous voudrez : si je n'ai pu me garantir d'une foiblesse, vous verrez comme je fais & m'en punir, & échapper au déshonneur. Adieu, tout est dit entre nous, & pour jamais : souvenez-vous seulement, quelque parti que vous preniez, que j'envisage avec plus d'intrépidité encore le mépris de Périclès, quelque affreux qu'il fût pour moi, & votre haine même, dont il ne se peut pas qu'en ce moment je ne me fasse le plus cruel des malheurs qui peuvent m'accabler, que la honte de vous être plus long-temps attachée.



## L E T T R E L X I V .

*Alcibiade à Antipe.*

**A**S P A S I E , oui , Antipe , cette même Aspasia qui , à l'entendre , devoir , quelque chose que je pusse faire contre le bonheur de son sentiment , me rester éternellement attachée , Aspasia , dis-je , vient de me quitter. Vous m'aviez , de votre côté , si fortement assuré qu'il n'y avoit rien de moins possible , que , si ne comptant pas tout-à-fait autant que vous sur la durée de la fantaisie d'une femme , j'avois malgré de si grandes raisons d'être tranquille , osé prescrire un terme à l'épouvantable patience dont celle-là me menaçoit, son inconstance étoit du moins, un malheur que je n'espérois pas si-tôt. La promptitude dont elle prend ce parti, acheve de me persuader que c'est moins à la violence du penchant qui l'entraînoit vers moi qu'elle a cédé , qu'à cette lassitude ou de la constance ou de la vertu que les femmes qui se commandent l'une ou l'autre , éprouvent intérieurement , à laquelle nous devons , selon toute apparence , plus de triomphes que nous ne pensons , & dont , qu'elle que puisse être la philosophie dont Aspasia se pare , elle peut n'avoir pas moins qu'une autre senti le poids. Vous ne manquerez pas , sans doute , de vous

récrier sur l'injustice que je lui fais de compter ici son cœur pour peu de chose ; mais si sa tendresse eût en effet été aussi exempte de tous les mouvements qui se mêlent toujours à l'amour ; & qui si souvent en tiennent lieu, que vous voudriez que je le crussse, la vanité auroit-elle eu sur elle plus de droits que le sentiment ; & , l'eût elle même voulu , lui auroit-il été possible de préférer la douleur de me perdre , au chagrin de me partager ?

Tout onereux , cependant , que par l'excessive régularité que cette même vanité lui fait exiger de ce qu'elle aime , elle me rendoit communément le bonheur de lui plaire ; vous auriez tort de croire que ce soit avec autant d'indifférence que j'en affiche à ses yeux , que je la perds. Je vous avoue même que ne trouvant jamais auprès d'aucune des femmes à qui je la sacrifiois sans cesse, ni cette certitude d'être aimé qui, lors même qu'elle nous touche le moins , est toujours si flatteuse pour nous , ni cette volupté si douce dont plus encore que la beauté , je la crois la source , si cette fureur de conquérir , la plus vive , & peut-être , des miennes , la seule durable , m'imposoit souvent la nécessité d'être infidèle , je n'avois pas encore senti le besoin d'être inconstant. Je ne doute même point que si je n'en eusse pas plus que je n'ai fait , résisté aux occasions qui se présentoient , ou même cherché à les faire naître , la sorte de respect que malgré moi-



même elle m'inspiroit , ne m'auroit point permis de mettre dans mes crimes contr'elle , tant d'audace & de publicité , si les égards que nous devons tous deux à Périclès , ne m'eussent rendu presque inutile la gloire de me l'être soumise: car , enfin , c'étoit devant si peu de gens que j'osois m'en vanter ! Cette obligation de me taire dont vous n'ignorez pas que je sentoís tout le poids , longtemps même avant que de triompher d'elle , & qui devoit effectivement m'être d'autant plus pénible que je desirois davantage que ses bontés pour moi fussent plus connues ; ses plaintes , ses défiances perpétuelles , & qui faisoient de la plus grande partie de nos rendez-vous , des scènes d'aigreur ; cette si rigoureuse fidélité qu'elle me prescrivait , & que chaque jour qui se seroit écoulé , en m'ôtant de mon goût pour elle , ne m'auroit rendue que plus impossible , ne m'ont point permis de tenter rien de ce qui auroit pu me la ramener. Ce n'est pas que l'instant qui , sur-tout après que l'on a cru que l'on se quittoit pour la vie , amène un raccommodement , n'ait des charmes ; & que ce jeu de l'amour , du desir , ou de la vanité qui successivement le remplit , n'offre à des yeux un peu philosophes un très-intéressant spectacle ; mais , sans compter qu'Aspasie me l'a trop souvent offert pour qu'il puisse me rester à cet égard la plus légère curiosité , les femmes ont dans ce moment si peu la prudence , ou le moyen de se varier , que ,

quelle que puisse être la cause de la querelle, celui qui une seule fois y en a vu une, doit être sûr de l'y trouver toujours la même. J'ai de plus, éprouvé trop souvent combien est fausse la chaleur que cet instant semble rendre à l'ame, & avec quelle promptitude elle s'éteint, pour que je n'en redoute pas plus les suites que je n'en cherche les plaisirs. Combien, en effet, n'a-t-on point de regret de s'y être livré, quand, au lieu de tout l'amour qu'on s'étoit flatté d'y reprendre, on ne se trouve plus que la satiété qu'on y avoit portée, le chagrin de s'être de nouveau chargé de ces mêmes chaînes qui paroissent si pesantes, & l'embarras d'avoir encore à les rompre ! Malgré tant de raisons de ne pas renouer avec Aspasie, l'impression que quelquefois elle fait sur mes sens, toute momentanée qu'elle est, & plus encore, ma vanité blessée du courage que dans cette occasion elle trouve contre son propre cœur, auroit pu m'en faire naître le desir, si elle n'eût pas cru devoir me cacher sous le masque de la colere, à mon gré, très-révoltant, les sentiments qu'elle conserve pour moi. Une douleur tendre qui m'auroit intéressé, ou un dédain froid, & sans humeur, qui m'auroit fait croire que je ne l'occupois plus du tout, l'auroient mieux servie que la désagréable sécheresse dont elle a cru devoir s'armer. Ces choses dures & piquantes qu'elle affecte de me dire sans cesse, sont, peut-être, faites pour rendre, même en l'humiliant, à un

homme amoureux, de l'activité qu'il pourroit avoir perdue ; mais elles ne peuvent , à mon sens , que confirmer un volage dans son inconstance , parce que si le sentiment qu'on nous inspire , nous force à tout pardonner , l'amour que nous inspirons , mais que nous ne partageons plus , n'est pas fait pour trouver la même indulgence. D'ailleurs , ce que , le cœur encore plein de sa passion , je la vois capable de sacrifier à son amour-propre , me donne pour elle un repoussément dont il ne me seroit pas facile de triompher. Je crois donc qu'à moins que pour réparation de l'injure qu'en me quittant , elle vient de me faire , elle ne s'humilie jusques à me redemander mon cœur , nous ne renouerons point ; & c'est ce que , pour notre bonheur respectif , nous pouvons , selon moi , faire de mieux. D'un côté le dégoût , de l'autre , les querelles renaîtroient bientôt ; & si vous joignez à cela le desir que j'aurois indubitablement de me venger de son inconstance , vous comprendrez sans peine que rien ne seroit & plus sûr , & en même temps moins éloigné qu'une seconde rupture entre nous. Je vois , de plus , Aspasie payer trop cher la gloire de m'avoir quitté , pour que je croie devoir y joindre la douleur de se voir quittée à son tour. Vous aurez , sans doute , peine à concevoir en moi , un égard que l'excès de mon orgueil , & de sa sensibilité sur ce qui le blesse , doit , en effet , vous rendre assez peu croyable ; mais moins , par la

position d'Aspasie, elle peut se vanter de m'avoir prévenu, moins aussi je crois devoir me ressentir d'un affront dont la publicité seule pourroit me rendre la vengeance nécessaire, & dont je suis, d'ailleurs, si sûr de prendre tant de revanches.



## L E T T R E L X V.

*Aspasie à Alcibiade.*

**V**ous avez hier été si lumineux en politique, développé des vues si profondes, montré, enfin, une connoissance si grande, soit des forces, soit de la foiblesse des différents états dont la Grece est composée, que Périclès s'est fait un scrupule d'envoyer, sans que vous le vissiez, le manifeste que vous trouverez ici. Il croit en même temps que ce ne seroit pas assez présumer de vos lumieres, que de vous dire à quelle des républiques alliées, ou feignant de l'être, ce même manifeste est adressé; & n' imagine pas, en ne vous la nommant point, vous mettre dans un bien grand embarras. Il desire aussi que vous lui disiez ce que vous aurez pensé de cette piece, plus disposé à se soumettre à vos critiques, que vous ne le seriez, peut-être en pareil cas, à vous rendre aux siennes. Si jamais, ainsi qu'il me semble que, malgré ce que je vous en ai dit dans des temps plus



heureux , vous en avez le desir , vous donnez au public votre très-spirituel Anaximandre , je pense que vous ferez très-sagement d'en user avec lui comme aujourd'hui il en use avec vous.

*ATHÈNES A....*

**N**ous n'avions pas besoin de la dernière réponse que vous avez faite à nos ambassadeurs , pour nous assurer de vos dispositions à notre égard ; mais celles que nous serions en droit de vous supposer , pourroient vous être si funestes , que , quelque clairement que vous nous les montriez , nous voulons bien en douter encore. Vous nous demandez aujourd'hui de vous instruire plus amplement des causes de la guerre qui s'est élevée entre Sparte & nous ; & , sans nous dire affirmativement quelles sont vos idées , vous voudriez que nous entrevissions que votre intention est de juger les deux républiques , & de vous déterminer après , en faveur de celle des deux à qui vous croirez devoir la préférence. Quoique , peut-être , nous n'eussions pas voulu remettre à votre arbitrage de si grands intérêts , & que nous eussions pu vous demander de quel droit vous vous constituiez juges entre nous , nous aurions été bien loin , & de nous plaindre d'une disposition si équitable de votre part , & de croire même que nous le dussions , si , avant que d'entrer dans notre alliance , vous eussiez exigé de nous ce

que vous en exigez aujourd'hui : mais il doit , pour ne rien dire de plus , nous paroître extraordinaire que ce soit cette demande que vous mettiez à la place des secours que vous vous étiez engagés à nous fournir ; & que ce qui auroit dû précéder votre traité , ne soit que la dernière , & en même temps la moins recevable de vos excuses. Plus nous vous avons laissés les maîtres d'embrasser celui des deux partis qui pouvoit , ou vous paroître le plus juste , ou vous être le plus agréable ; moins nous avons cherché à vous effrayer par des menaces , ou à vous séduire par des promesses , plus nous avons sujet d'être surpris du prétexte que vous prenez aujourd'hui , soit pour nous être des alliés inutiles , soit pour vous tourner du côté de Sparte. Vous auriez , certes , ou trop d'opinion de votre prudence , ou pas assez de la nôtre , si vous vous flattiez de nous tromper par la demande que vous nous faites. Nous voulons bien , cependant , ne la trouver encore ni aussi déplacée , ni même aussi téméraire qu'elle devroit naturellement nous le paroître , & vous répondre , non comme nous le devrions , & que peut-être vous vous en êtes flattés , mais comme à d'anciens alliés qui nous auroient dans toutes les occasions donné les preuves les plus fortes de leur fidélité & de leur zèle. Si nous étions Spartiates , nous nous contenterions de vous dire que ce n'est pas à vous à mettre en question ce que nous avons décidé : mais nous n'oublions jamais que nous

parlons à des hommes ; & d'ailleurs , ce n'est point par l'insolence que nous aimons à montrer notre supériorité.

Notre intention n'est pas de vous faire ici toute l'histoire de la guerre de Corinthe , parce qu'elle est bien moins la cause de celle qui ravage actuellement tout le Péloponèse , qu'elle n'en est le prétexte. S'il est vrai qu'il fut libre à Lacédémone de se déclarer pour les Corinthiens , l'on ne doit pas nous faire un crime d'avoir pris le parti de Corcyre ; comme elle eut ses motifs , nous eûmes les nôtres ; elle ne crut pas nous devoir rendre compte des siens ; nous pûmes avec autant de raison , nous croire dispensés d'avoir pour elle plus d'égards qu'elle n'en montrait pour nous. Il a plu depuis aux Lacédémoniens de répandre que nous ne nous sommes déterminés en faveur de Corcyre , que dans l'intention de rompre la trêve que nous avions faite ensemble. Nous pourrions , & même avec beaucoup plus d'apparence de raison , en dire autant d'eux , puisqu'en envoyant dix galères au secours de Corcyre , nous défendîmes au général qui les commandoit , de combattre les Corinthiens , à moins que ceux-ci n'attaquassent ou l'isle de Corcyre , ou quelque autre ville qui nous fût alliée : & nous fûmes si fideles à ce que nous nous étions prescrit , que nous ne prîmes au combat que , peu de temps après , les deux peuples se livrerent à la vue des isles de *Sibote* , une part réelle , que lorsque nous vîmes les Corcyréens près



près d'être entièrement défaits. Athenès crut alors sa gloire engagée à ne pas laisser anéantir un peuple à qui elle avoit accordé sa protection ; & nos galeres prenant en cet instant le parti que les insultes des Lacédémoniens auroient dû , peut-être , leur faire prendre dès le commencement de l'action , nous changeâmes assez la face des choses pour que ni Corinthe , ni Corcyre ne pussent raisonnablement s'attribuer la victoire.

Ce fut par le même motif que le lendemain de la bataille , nous envoyâmes encore vingt galeres au secours des Corcyréens ; mais beaucoup plus pour contenir leurs ennemis , que pour tenter encore le hasard d'un combat : & c'est ce que Lacédémone , quelque desir qu'elle ait de rejeter sur nous tous les torts , a pu d'autant moins défavouer , que ceux de Corinthe effrayés de l'arrivée des vingt nouvelles galeres , ayant député à nos généraux pour savoir quelle étoit à leur égard , l'intention de la république , & se plaindre en même temps , & de ce que nous rompions la trêve , & de ce que nous les empêchions de punir leurs sujets révoltés , nous répondîmes " que nous ne croyions , par  
 » notre conduite , donner au traité aucune  
 » atteinte ; qu'il nous étoit aussi permis de  
 » secourir nos alliés , qu'aux Lacédémoniens  
 » de prendre le parti des leurs ; & que nous  
 » ne prétendions pas empêcher les Corinthiens  
 » de se porter par-tout où ils le jugeroient  
 » à propos , pourvu que ce ne fût ni contre.



» nous , ni contre aucune place qui , de quel-  
» que façon que ce fût , en dépendit. » Sur  
cette réponse , les Corinthiens , sans s'être  
expliqués sur leurs vues , se déterminèrent  
à partir ; & quoiqu'avant que de leur en laisser  
la liberté , nous fussions en droit de leur de-  
mander quelles étoient leur résolutions , ni  
nous , ni même les Corcyréens ne cherchâ-  
mes à troubler leur retraite.

Prévoyant , toutefois , que Corinthe ,  
moins encore par une suite de son propre  
ressentiment , que par un effet des sollicita-  
tions de Sparte , ne tarderoit pas à vouloir se  
venger de l'injure qu'elle croyoit avoir reçue  
de nous , nous ordonnâmes à ceux de Poti-  
dée qui , quoique Colonie de Corinthe ,  
nous étoit alliée , ou , pour mieux dire , étoit  
une de nos tributaires , de démolir leurs murs  
du côté de *Pallène* , de nous donner des  
ôtages , de renvoyer à Corinthe les magistrats  
qui , de cette ville , venoient tous les ans les  
gouverner , & de n'en plus recevoir à l'ave-  
nir. Toutes ces précautions que l'on a qua-  
lifiées injustement d'actes de tyrannie , puis-  
que c'étoit vis-à-vis de nos sujets que nous  
agissions , nous étoient , quelque dénomi-  
nation qu'on leur donne , absolument néces-  
saires , puisque nous avions tout sujet de crain-  
dre qu'à la suggestion de ces mêmes magis-  
trats que nous voulions bannir , les Potidéens  
ne se révoltassent contre nous , & n'entraî-  
nassent dans leur révolte , tous les alliés qu'ils  
avoient dans la Thrace.

La défobéiffance de Potidée à nos ordres , fa rébellion déclarée contre nous , foutenue ouvertement par le roi de Macédoine , fomentée en fecret par Sparte , les différens événemens de cette guerre , tout cela vous eft trop connu pour que nous croyions devoir entrer dans de fi inutiles détails. Les Lacédémoniens las de la peu féante politique avec laquelle ils nous avoient jufques-là combattu , parurent enfin vouloir mettre en délibération , ce qu'ils avoient depuis long-temps décidé ; & au milieu d'une afsemblée de leurs alliés qu'ils convoquerent , nous firent déclarer la guerre , comme ayant enfreint ce même traité qu'ils avoient respecté beaucoup moins religieufement que nous , puifqu'il eft de toute notoriété que quand nous nous déterminâmes à fecourir Corcyre , ils s'étoient déjà rangés du côté des Corinthiens.

Mais , en fupposant que dans cette circonftance , nous euflions tous les torts qu'ils nous attribuent , & qu'ils en euflent même de plus grands à nous reprocher , il ne feroit pas encore vrai que ce fut pour cela feul que l'on nous a déclaré la guerre. Les Lacédémoniens , moins bleffés de leur propre foibleffe , que jaloux de la puiffance des autres , n'ont jamais vu , fans la plus vive douleur , s'agrandir les peuples mêmes dont ils avoient le moins à craindre ; & , de toute la Grèce , nous fommes ceux qui leur avons de tout temps donné le plus d'ombrage. Ils nous le prouverent d'une façon tout à la fois bien

marquée & bien cruelle, lorsqu'après la défaite & la fuite des Perses, nous voulûmes relever nos murs que ces barbares avoient renversés. N'osant nous le défendre, bien moins à cause de l'indécence dont auroit été cette tyrannie, que parce qu'ils en sentoient toute l'inutilité, ou qu'ils en auroient craint les suites, à cela près de s'opposer à force ouverte au rétablissement de notre ville, il n'y eut rien qu'ils ne tentassent pour l'empêcher; & peut-être, en effet, y feroient-ils parvenus, si Thémistocle en opposant la ruse à la ruse, ne l'eût fortifiée dans le même temps qu'il savoit les flatter de l'espérance que conformément à leurs desirs, elle resteroit demantelée.

Si l'on demande pourquoi ils desiroient si vivement qu'elle restât dans l'état de foiblesse où les barbares l'avoient mise, nous répondrons que leur conduite actuelle avec nous l'explique suffisamment.

Si nous étions sans force & sans réputation, nous serions bien sûrs d'avoir avec Sparte, une paix éternelle: mais, quelque cas que cette république fasse de ses armes, & quelque terreur qu'elle voulût nous inspirer, nous croirions payer trop cher l'avantage d'être comptés au nombre de ses alliés, même ne nous en coûtât-il que la moindre de nos conquêtes.

Des Lacédémoniens nous reprochent encore d'avoir usurpé le commandement sur eux, quand nous pourrions, avec beaucoup



plus de justice , prouver que c'étoit eux qui l'avoient usurpé sur nous , en rendant permanente une concession qui ne devoit être que passagere. Dans le temps de l'invasion des Perses ; chacune des républiques alliées devoit commander à son tour ; soit que les peuples avec qui nous combattions se défiasent de leurs généraux , ou qu'ils crussent nous devoir cette marque de respect ; lorsque leur jour vint , ils le cédèrent unanimement à nous & aux Spartiates. Mais ces derniers , qui nous avoient déjà donné mille preuves de leur ambition & de leur jalousie , furent si blessés de ce partage , qu'ils menacerent de quitter l'armée s'ils ne commandoient pas seuls ; & pour éviter qu'ils ne le fissent dans un temps où leur retraite exposoit la Grece entière à recevoir la loi des barbares , nous leur cédâmes l'honneur du commandement. Si depuis , nous les en avons laissés jouir longtemps , ç'a été bien moins , comme ils voudroient qu'on l'inférât de notre modération , parce que nous les en croyions nous-mêmes plus dignes que nous , que pour le bien de la Grece , dont , sans cette déférence de notre part , ils auroient troublé le repos par leurs intrigues , & par la guerre qu'elles y auroient infailliblement allumée.

Ce fut donc par cette seule considération que nous voulûmes bien servir sous les ordres de Pausanias ; mais il y avoit peu de temps qu'il avoit pris le commandement général , que les Grecs , & sur-tout ceux d'entr'eux :



que nous venions d'affranchir de l'esclavage des Perses , rebutés de ses façons dures & impérieuses , vinrent nous supplier , comme leurs fondateurs , de les sauver de la violence , & de commander nous-mêmes. Si nous eussions été possédés de toute l'ambition dont Sparte nous accuse , nous aurions , sans doute , saisi une occasion si naturelle de la satisfaire : mais , moins sensibles à l'honneur de commander les troupes de toute la Grece , qu'au plaisir de pouvoir lui donner des preuves réelles de notre modération , quelque sujet que nous eussions nous-mêmes de nous plaindre de la fierté de Pausanias , non-seulement nous restâmes sous ses ordres , mais nous ne permîmes pas aux autres Grecs de s'y soustraire.

Lacédémone , cependant , fut forcée , sur les plaintes réitérées de tous les alliés , de rappeler ce général ; & ceux qu'elle envoya depuis à sa place , n'ayant pas mieux réussi , elle parut , en les révoquant encore , sans en nommer de nouveaux , se démettre tacitement de ce même honneur auquel elle avoit été si fortement attachée. Les alliés , donc , desirant alors plus que jamais que nous prissions le commandement , nous crûmes enfin devoir céder à leurs instances , & nous en charger. Voilà ce qu'aujourd'hui Sparte qualifie d'usurpation , & un des prétextes qu'elle allègue contre nous. Ils n'ont , disent-ils , jamais consenti que ce commandement leur fût ôté : pourquoi , si elle ne vouloit pas en être

privée, ne réclamoit-elle pas alors contre le vœu général qui nous le déféroit, & pourquoi ses propres troupes restèrent-elles sous nos ordres ?

Tout ce que nous avons fait pendant que nous avons commandé à toute la Grece, a été trop public & trop éclatant, pour qu'il n'y eût pas à nous une sorte d'absurdité à croire que nous ayons à vous en instruire. Si nous sommes entrés dans le détail du reste, ce n'est pas que nous l'ayons cru plus nécessaire que ce que nous supprimons : mais, quoique nous n'ayons pu un seul instant vous supposer dans l'ignorance que vous affectiez, nous n'avons pas dédaigné de l'admettre comme réelle. Faisent pour vous les dieux que votre conduite justifie notre condescendance !

Nous croyons au reste, pouvoir inférer de la réponse que vous nous avez faite, ou que vous êtes portés d'inclination pour Sparte, ou que vous desireriez que l'une & l'autre des deux républiques vous laissât la liberté d'être neutres. Si comme nous ne vous cachons point que nous le pensons, c'est le premier, pourquoi Sparte vous permet-elle une politique si déshonorante pour elle & pour vous, & en même temps, si peu faite pour nous abuser ? Si, ce que nous croyons le moins, c'est le second, comment pouvez-vous vous en flatter ? Etes-vous encore à savoir qu'Athènes & Lacédémone ne connoissent que des ennemis, ou des alliés ? ou, en supposant

que l'état des choses forçât chacune d'elles de vous permettre actuellement la neutralité, que celle des deux que le sort feroit triompher, ne vous punît point bientôt de n'avoir pas embrassé le parti du vainqueur ? Mais la majesté d'Athenes se croiroit blessée de vous proposer ses réflexions ; & , comme il vous importe beaucoup plus qu'à elle-même que vous ne vous trompiez pas sur ce que vous croirez devoir résoudre, elle laisse à vos délibérations toute leur liberté. A quoi que ce soit que vous vous déterminiez, la campagne qui va s'ouvrir, ne lui permet pas d'en attendre plus de quinze jours le résultat. Nous envoyons, environ vers ce temps-là, quatre-vingt galeres de votre côté, soit pour punir des sujets rebelles, soit pour secourir quelques-uns de nos alliés ; & les chefs de cette armée auront ordre de s'arrêter dans un de vos ports, d'y recevoir votre réponse, & d'agir en conséquence de ce que vous aurez décidé.

Athenes qui veut bien encore ne vous pas traiter en ennemis, vous recommande aux dieux.



## L E T T R E L X V I.

*Thrazylle à Alcibiade.*

LE hasard vient, mon cher Alcibiade, de me faire avoir avec Socrate, un entretien que, tout peu fait pour vous plaire qu'il me paroît, je n'en ai pas moins jugé digne de vous être transmis, & qui, en conséquence, n'a pas plutôt été terminé, que dans la crainte d'en perdre la plus légère chose, ou d'y rien dénaturer, je suis retourné chez moi l'écrire.

Je l'ai rencontré sur le chemin qui conduit au Pirée, mais pourtant, encore dans la ville, & seul contre son ordinaire. Nos torts avec lui, ou si vous l'aimez mieux, les siens avec nous, me faisant une peine de sa présence, mon premier mouvement a été de chercher à l'éviter. il s'en est apperçu, & ne m'en a semblé avoir que plus d'empressement à me joindre. Après quelques reproches aussi doux qu'obligeants qu'il m'a faits sur ma négligence à le voir, & des excuses de ma part, auxquelles, sans me le dire, son air seul m'a fait sentir qu'il ne croyoit pas: eh bien! m'a-t-il dit en marchant toujours, ( & dans l'intention, sans doute, de m'entraîner dans quelque endroit où je ne pusse pas trouver de secours contre lui, ) quelles



nouvelles d'Alcibiade? Je n'ignore pas, a-t-il tout de suite ajouté, qu'il se plaint amèrement de l'injustice que je lui fais de le regarder comme l'homme de son siècle le plus frivole: mais, je ne crains pas d'en convenir, en le croyant, j'étois bien éloigné d'imaginer que je lui en fisse une. — Jamais, cependant, vous ne l'aviez plus mal jugé. — J'en suis fâché, a-t-il repris; mais je n'en rougis pas: quelque temps que l'on ait vécu avec les hommes; avec quelque soin qu'on les ait observés, on est quelquefois forcé, comme je le fais ici, d'avouer que l'on a témérairement prononcé sur ceux que l'on se flattoit de connoître le mieux; mais souvent aussi, c'est bien moins au peu de sagacité de leurs observateurs, qu'au soin perpétuel qu'ils apportent à se déguiser, qu'il faut s'en prendre. Comment, par exemple, en voyant Alcibiade mettre en apparence toute sa gloire à nourrir des cailles, à séduire & à tromper des femmes, à être le cocher d'Athènes le plus adroit, enfin, à mille autres choses de cette nature, toutes (vous en conviendrez sûrement vous-même, mon cher Trazylle,) aussi peu faites les unes que les autres pour déceler un grand homme, aurois-je pu me douter qu'en effet il en cachoit un? — Vous êtes donc revenu de la mauvaise opinion que vous en aviez prise? — Le moyen que cela ne soit pas, m'a-t-il répondu, de l'air le plus sérieux? tout le monde m'assure qu'il a formé le projet de remplacer Périclès. Vous voyez

donc bien qu'il ne peut plus m'être permis d'accuser de frivolité un homme, qui, dans un âge si tendre (car, ce me semble, il n'a pas vingt ans encore), peut se proposer d'être le chef de sa république? Une ambition pareille annonce nécessairement ou la plus excusable présomption, ou des talents surnaturels; & si vous connoissez toute l'étendue de mon amitié pour Alcibiade, vous n'aurez pas de peine à deviner laquelle de ces deux choses il m'est le plus doux de lui croire: mais son intention n'est pas, je m'en flatte du moins, de supplanter Périclès? — Ah! ses plus mortels ennemis n'auroient pas l'audace de lui supposer une idée si peu faite pour sa façon de penser. — En ce cas, il veut donc bien attendre, ou que Périclès se lasse d'être à la tête des Athéniens, ou que les Athéniens se lassent d'être conduits par Périclès? — On ne peut guere douter que cela ne soit. — L'un, ou l'autre de ces deux événements peut ne pas arriver, ou se faire long-temps attendre. Périclès, quelque dégoût qu'il ait pour sa place, tient à la nécessité dont il sent qu'il est à sa patrie; & les Athéniens à leur tour, malgré la véhémence, & même la continuité de leurs déclamations contre lui, ne paroissent pas disposés à se priver d'un chef sous la conduite de qui ils ont fait de si grandes choses. — Je suis de votre sentiment; mais dans des projets de ce genre, est-il si déraisonnable de compter le hasard pour quelque chose? — Aussi peu

qu'il le feroit de le compter pour tout : mais, puisqu'Alcibiade a formé le dessein d'être le successeur de Périclès, il est à présumer qu'il a cherché à acquérir toutes les connoissances qu'une pareille place rend nécessaires ? — J'ai répondu que je ne croyois pas que vous y eussiez encore pensé. — Ainsi donc, il n'en fait pas plus sur cela, que quand il a cessé de me voir ? Je me rappelle, cependant, que quand il a voulu savoir jouer de la lyre, il a pris un maître de lyre ; il falloit donc pour cela, qu'il crût que cet art est fondé sur des principes ; & que, s'il vouloit sans les connoître, jouer de cet instrument, il s'en acquitteroit fort mal ; ou que, si, de lui même il les cherchoit, quelque aptitude que la nature eût pu lui donner à la lyre, il y emploieroit un temps trop considérable ? — Nouvel aveu de ma part. — Il faut donc encore qu'il croie qu'il est, & plus difficile, & plus important de savoir jouer de la lyre, que de savoir gouverner un état, puisqu'il a cru devoir apprendre le premier ; & que, n'ayant point la plus légère notion de tout ce que l'autre demande, il ne s'en croit pas moins en état de s'en bien acquitter — Bon ! ne diroit-on point, à vous entendre, que cela exige tant de connoissances ? — Tant ! peut-être me les exagéré-je ? Mais vous conviendrez que, s'il n'en faut pas tant, du moins, il en faut quelques-unes ! — C'est ce qui me semble. — Vous avouez que, soit qu'elles soient aussi bornées que vous l'ima-

ginez,

DE CRÉBILLON, FILS.

ginez, ou qu'elles soient aussi étendues que je le crois, Alcibiade n'a acquis aucune de celles que son projet paroît demander : vous convenez donc en même temps qu'il ne pourroit que s'acquitter très-mal de la place qui fait l'objet de son ambition ? — Assurément, non : car qu'importe qu'il ignore ce que vous appelez la science du gouvernement, quand ceux qu'il a à conduire, en savent sur cette article encore moins que lui ? — C'est que j'aurois cru que, moins le peuple à la tête de qui l'on est, a de lumières, plus celui qu'il charge de ses intérêts, est obligé d'en avoir : mais votre réponse me prouve que je me trompois. Si, cependant, les peuples avec qui le voisinage, la différence d'intérêts, les haines nationales nous mettent si souvent aux prises, n'ont pas pour nous, comme je le crains, la complaisance de se choisir des chefs qui n'en sachent pas plus qu'Alcibiade, nous serons tout à la fois victimes de l'expérience des leurs, & de l'impéritie du nôtre ? N'avez-vous point autant de peur que moi, que les Lacédémoniens, par exemple, ne cherchent pas plutôt à tirer parti du mauvais choix que nous aurons pu faire, qu'à l'imiter ? Mais, revenons à ce manque de connoissances dont Alcibiade convient lui-même, ou dont vous convenez ici pour lui : il nous dira donc : " Athéniens, si je desirer  
" d'être à la tête de votre république, ce  
" n'est pas que je ne sois très-convaincu que  
" je ne connois aucune des parties de l'ad-



» ministration , mais parce que je le suis  
» que quelque profonde que puisse être mon  
» ignorance à cet égard , elle ne sauroit en-  
» core égaler la vôtre. — » Vous supposez  
apparemment , Socrate , quand vous prêtez  
à Alcibiade un semblable discours , que la  
tête lui a tourné ? — Pourquoi ? Dès qu'il  
suppose , lui , les concitoyens assez peu éclairés  
pour déferer le gouvernement à un homme de son âge , il doit , en même temps ,  
être sûr qu'en leur faisant l'aveu de son ignorance ,  
il ne leur apprendra rien qui ait droit de les  
surprendre , & qu'en y ajoutant qu'il les  
croit encore plus ignorants que lui , il ne leur  
dira non plus rien dont ils doivent s'offenser.  
Je ne voudrois même pas répondre que ,  
tournés à la plaisanterie comme ils le sont ,  
cette bonne foi de sa part ne lui tînt pas  
auprès d'eux lieu de tout ce qu'il conviendrait  
qui lui manque , & dont , en le choisissant  
pour chef , eux-mêmes prouveroient qu'ils ne  
feroient point grand cas : mais laissons une  
discussion qui , si elle ne vous embarrasse  
point , me paroît vous déplaire. L'homme à  
qui Alcibiade a l'ambition de succéder , a fait  
pour sa patrie de si grandes choses , en a tant  
augmenté la puissance , qu'il a rendu sa place  
bien difficile à remplir : ne se proposer que de  
l'égaler , seroit peu de chose pour le fils de  
Clinias : sans doute il voudra l'effacer : quels  
sont , pour cela , ses projets ? — Jusques à  
présent , je ne lui en connois qu'un : c'est de  
conquérir la Perse...

DE CRÉBILLON, FILS. 27

Effectivement ! cette idée est grande : & , pour la remplir , quels sont ses moyens ? — Des troupes , & de l'argent. — Vous avez raison : ces deux agents lui sont également nécessaires. Il fait , apparemment , ce que l'Attique peut en ce cas , lui fournir d'hommes ? — Non pas encore ; mais vous comprenez bien que c'est ce dont , quand il le voudra , il lui sera bien facile de s'instruire. — Je l'avoue ; & je crains même qu'il ne lui soit beaucoup plus aisé de savoir combien elle en renferme , que d'en trouver autant que son projet en exige : & l'argent ? sait-il ce qu'il y en a dans le trésor ? Connoît-il les sources par lesquelles il y coule ? A-t-il quelque idée des ressources extraordinaires ? Sait-il ce qu'en temps de paix nous tirons , tant de nos revenus propres , que de nos alliés , de nos tributaires , & de nos sujets , & jusques où , dans des temps de nécessité , ces revenus peuvent être portés ? — Nouvel aveu de ma part que vous ne saviez encore rien de tout cela. De sorte donc , a-t-il repris , que c'est dans l'ignorance la plus profonde de tout ce qu'il faudroit qu'il fût , qu'il forme seul un dessein dont , même en réunissant toutes ses forces , la Grece entiere n'oseroit pas se promettre le succès ? Si la grandeur est dans la chimere , certes ! les projets d'Alcibiade sont fort grands. Il fait , du moins , de combien d'ennemis nous sommes environnés ; & , sans doute , il songe à s'assurer qu'aucun d'eux ne voudra profiter du temps où , ayant porté

toutes nos forces à une expédition éloignée, & pour laquelle, fussent-elles triplées, & au delà, il est physiquement sûr qu'elles ne suffiroient pas, nous aurons l'Attique absolument à leur merci? Les Lacédémoniens, les plus dangereux, comme les plus acharnés de tous, ne lui inspirent-ils, par exemple, aucune inquiétude? — Quoi pouvez-vous imaginer que Sparte, qui n'a pas un moindre intérêt que nous-mêmes, à voir renverser une puissance qu'elle a vue si près de s'assujettir la Grece entiere, & à laquelle il est impossible qu'elle ne suppose pas toujours le même desir, pût chercher à traverser un projet dont le succès assureroit à jamais sa liberté, & que, même elle se refusât à la gloire d'y contribuer? — Je suis convaincu que Sparte ne desire pas moins vivement que nous-mêmes, de voir détruire l'empire des Perses; mais je le suis pour le moins autant qu'ils aimeroient encore mieux en être écrasés, que de le voir renversé par nos mains; & qu'ils regarderoient comme le plus grand de leurs malheurs, un événement qui ne pouvant qu'ajouter infiniment à notre puissance, leur feroit avec raison, craindre de s'en voir bientôt la victime. Pour moi, à l'égard, tant des Lacédémoniens que des autres peuples libres de la Grece qui craignent moins encore la puissance des Perses, qu'ils ne sont jaloux de la nôtre, je vois pour Alcibiade autant d'inconveniens à leur faire confidence de son projet, qu'à leur en dé-

rober la connoissance. Sans eux il ne parviendra jamais à l'exécuter ; & il ne doit pas plus s'attendre que , s'ils en étoient instruits , ils ne le traversassent point de tout leur pouvoir. Je desirerois , cependant , toutes réflexions faites , qu'il prît de préférence , le parti de ne pas l'ébruiter , moins encore par rapport à eux qu'à cause du roi de Perse qu'il est , je crois , de la dernière importance pour lui , de laisser dans toute sa sécurité. Car quelles ne seroient pas les alarmes de ce prince , & combien , en conséquence , ne prendroit-il point de mesures pour faire échouer les desseins d'Alcibiade , s'il apprenoit qu'un simple citoyen d'Athenes qui , à la vérité , possède dans sa patrie , trois cents arpents de terre , qui n'a pas encore vingt ans & qui , par dessus tous ces avantages , est le plus beau des Grecs , menace ses états ? Je le vois d'ici armer jusques au dernier de ses sujets , & craindre encore de n'en avoir pas assez pour s'opposer à une si formidable invasion. Je suis donc si sûr de tout ce que , si le projet d'Alcibiade se répandoit , il y rencontreroit d'obstacles que , non-seulement , je lui en promets le plus profond secret , mais que je vous exhorte lui , vous , & tous ceux de ses amis qu'il a pu en instruire , à m'imiter. En achevant ces paroles , nous sommes tous deux rentrés dans la ville , & je l'ai quitté pour vous rendre , comme je vous l'ai dit au commencement de ma lettre , notre entretien dans toute son intégrité.



“ Que concluez-vous de ce long récit ?  
me demanderez-vous sans doute , “ que  
” Socrate est le plus railleur de tous les hom-  
” mes ? Pensez-vous qu’avec toutes les preu-  
” ves qu’il m’en a données , il me fût possi-  
” ble de l’ignorer ? Qu’il se moque égale-  
” ment de mes prétentions & de mes projets ?  
” Les premières fussent-elles mieux fondées  
” encore , & les secondes , d’une exécution  
” moins difficile , croyez-vous que je me  
” flattasse qu’il ne cherchât pas à jeter du ri-  
” dicule sur les unes & sur les autres ? En me  
” rapportant cette fastidieuse suite d’iro-  
” nies , quel a donc été votre but ? ” Pas  
d’autre que de vous apprendre , non-seule-  
ment comme il pense de vous , mais comme  
il en parle , & de vous dire que vous agiriez ,  
selon moi , fort sensément , si , oubliant tous  
les traits que , dans l’occasion des jeux olym-  
piques , il a lancés contre vous , & dont vous  
êtes , ce me semble , plus long-temps piqué  
que vous ne le devriez , vous consentiez à  
une réconciliation entre vous , & lui , qu’il  
m’a paru qu’au milieu de tous ses sarcasmes ,  
il desiroit vivement. C’est pour y parvenir  
que je l’ai prié à souper pour demain. Je vous  
demande en grace d’être du nombre des con-  
vives. Je sais bien que quelque chose que  
nous fassions , nous n’obtiendrons jamais de  
lui , ou de ne nous pas donner de ridicules ,  
ou de se taire sur ceux que nous pourrions  
nous-mêmes nous donner ; mais , du moins ,  
nous épargnera-t-il devant les autres ; & à

DE CRÉBILLON, FILS. 25  
vous parler naturellement, à moins que vous  
& moi ne changions de sentiments & de  
conduite, je ne vois pas, qu'à ce que je  
vous propose, il y ait si peu à gagner pour  
nous.

---

L E T T R E L X V I I .

*Némée à Alcibiade.*

**C**ALLICRATE vient de s'acquitter de la  
commission dont vous l'aviez chargé auprès  
de moi, & j'ai peine encore à concevoir, je  
l'avoue, que vous ayez pu lui en donner une  
si peu nécessaire. Je n'en vais pas moins par-  
tir d'après cela pour avoir avec vous l'expli-  
cation que, par cette démarche, vous pa-  
roissez desirer, & répondre à l'honneur que  
vous voulez bien me faire, en paroissant  
avoir sur mes sentiments, quelque forte d'in-  
quiétude.

Il est vrai, ainsi que vous l'avez remarqué,  
que j'ai de l'humeur depuis quelque temps :  
mais, comme vous le croyez, il ne l'est pas  
que vous en soyez la cause. C'est un vice de  
caractère auquel vous n'ignorez pas que je  
suis sujette, & qui doit nécessairement s'ac-  
croître tous les jours par l'habitude où je suis  
de m'y livrer, par la trop grande complai-  
sance que l'on a pour tous mes caprices, &  
la bassesse dont je vois s'y asservir ceux mêmes

qui devroient y céder le moins. Ce ne sont donc point vos nouveaux projets qui me donnent cette humeur que vous me reprochez. Je ne connoissois pas cette beauté : sur le bruit des soins que vous lui rendez , j'ai voulu la voir ; elle m'a paru charmante. On m'a dit qu'elle joint aux graces de sa figure , de l'esprit , des principes & des mœurs. Plus elle rassemble de quoi plaire , & se faire estimer , plus elle me paroît à plaindre. Ses vertus & sa réputation qui rendent tout à la fois sa conquête plus difficile & plus brillante , ne feroient que donner plus d'ardeur à vos poursuites , & ne lui en attacheront pas davantage un homme qui semble n'avoir jamais plus de plaisir à quitter une femme , que quand elle auroit plus de quoi le fixer. Je plains donc trop *Diotime* pour vouloir envier son sort , & suis aujourd'hui trop accoutumée à vous voir changer , pour que votre légèreté fasse sur moi toute l'impression dont vous me paroissez vous flatter. Si j'en crois Callicrate , vous craignez que je ne m'en venge en l'imitant. Cette crainte seroit si délicate pour vous , que j'ai peine à concevoir que vous en soyez susceptible ; mais , si je la suppose réelle , elle doit me paroître bien ridicule. Que vous importe , en effet , l'usage que je pourrois vouloir faire de mon cœur ? Il ne demandoit pas mieux que de vous adorer : il a , vous le savez , volé au devant du vôtre ; & je crois vous l'avoir prouvé , lorsque , pour être à vous , j'ai privé *Pharna-*

base d'un bonheur, dont tout barbare qu'il est, son extrême tendresse pour moi le rendoit digne. Reine, pour ainsi dire, & par cette même tendresse, d'une partie de l'Asie, adorée, respectée, tant de lui, que des peuples qu'il gouverne, j'ai tout sacrifié au desir de vous plaire. Fait à l'amour, ce sacrifice eût-il été plus grand encore, étoit bien peu de chose; mais, fait au simple caprice, il devenoit exorbitant; & je puis vous répondre que si vous n'aviez fait sur moi qu'une impression aussi légère que, sans le croire pourtant, vous voulez paroître le penser, je n'aurois pas acheté si cher le plaisir passager de satisfaire une fantaisie. Comment, toutefois, en ai-je été payée? Des desirs & de la galanterie ont été tout ce que vous avez cru me devoir, & même, tout ce que vous m'avez demandé, pendant que ce même cœur à qui, pour être ingrat, avec un peu moins de scrupule, vous ne vouliez attribuer aucun sentiment, gémissoit de l'injustice cruelle qu'en exigeant si peu de lui, vous vous obstinieiez à lui faire. Vous ignorez, & combien, pour n'être à vous que comme vous vouliez que j'y fusse, il m'en a coûté, & toutes les larmes que m'a fait répandre ce ton léger & moqueur que vous avez toujours cru devoir prendre avec moi. Que m'importoit que devant les autres, vous vous fassiez honneur de ma conquête, lorsque vis-à-vis de moi, vous agissiez comme si elle vous eût dégradé. Vous parliez à tout le monde de l'excès de ma passion



pour vous ; mais vous ne m'avez jamais donné la consolation d'en paroître persuadé ; & , peut-être en effet , ne m'avez-vous jamais assez estimée pour croire que je vous aimasse. Je fus d'abord , je ne vous le cache pas , horriblement peignée du peu de justice que vous rendiez à ma façon de penser ; peut-être même , accoutumée , comme je l'étois , à tout ce qui peut le plus flatter la vanité , ne mortifiâtes-vous pas moins la mienne , que vous ne blessiez mon amour ; mais , plus tendre que je n'étois vaine , je préférerais sans balancer , le supplice de vous voir si peu digne de mes sentiments , au malheur de ne vous plus être attachée. Ce sacrifice me parut l'emporter considérablement sur le sacrifice que je vous avois fait ; mais comme vous n'aviez pas senti le premier , il étoit tout simple que vous n'apperçussiez seulement pas le second ; & qu'en me faisant la plus sanglante des injures , vous crussiez que je la méritois , par la raison seule que je ne m'en plaignois pas. Il me seroit impossible de vous dire avec quelle vivacité j'ai désiré d'être aimée de vous , comme je vous aimois moi-même. Je ne crains même pas , tout extravagant que va sans doute vous paroître mon orgueil , de vous avouer que lorsque je vous vis quitter Aspasia , & en apparence pour moi , je crus vous avoir véritablement touché ; & que je pris pour la plus forte preuve que vous pussiez m'en donner , ce qui , dans le fond , n'en étoit qu'une de votre légèreté naturelle ,

& un effet du dessein que vous avez formé de séduire toutes les femmes & de n'en aimer aucune. Comme l'on ne doit pas à la vanité les mêmes égards qu'à l'amour ; & que , par la confidence que je vais vous faire , je suis sûre de ne blesser que la vôtre , je ne crains pas d'ajouter que si la violence de la passion que vous m'aviez inspirée , a d'abord été la cause de l'indulgence que j'ai eue pour vous , il y a long-temps que vous ne la devez plus qu'à son affoiblissement. Je vous aimois trop pour qu'il me fût possible de vous quitter ; je ne vous aime plus assez pour qu'une rupture avec vous me soit nécessaire. Vous n'avez jamais voulu jouir avec moi que de la gloire de disposer à votre gré d'une femme qui , soit qu'elle le mérite , ou non , passe pour une des plus aimables de la Grece ; & moi , revenue du fol espoir de vous rendre véritablement amoureux , je fais , à mon tour , me borner au plaisir d'être assez souvent l'objet des desirs de l'homme du monde le plus célèbre par ses agréments , & le plus digne de l'être. Ce sentiment de ma part devoit vous suffire , puisque , de tous ceux que vous pourriez inspirer , il est le seul dont vous puissiez faire usage ; & je suis bien sûre aussi que si vous m'en desirez un autre , ce n'est qu'à cette insatiable vanité qui détermine & règle seule toutes vos actions , que j'en suis redevable. Je n'ignore pas , au reste , qu'en mourant de douleur de toutes les injustices que vous me faites , & m'en plaignant à tout

le monde , je ferois pour cette même vanité , beaucoup plus , sans comparaison , que je n'ai fait en ne voulant vivre que pour vous ; mais , soit que l'état de mon cœur ne me rende point nécessaires tous ces éclats , ou que mon amour-propre ne me permette point d'avoir pour le vôtre , tant de complaisance , je ne trouve pas à propos de me donner un si grand ridicule. En cas que vous puissiez me pardonner de prendre les choses avec une légèreté si insultante pour vous , & que l'aimable & infortunée Diotime ne vous occupe pas ce soir , vous viendrez souper avec moi ; mais si ma philosophie vous donne de l'humeur , & que , soit avec Diotime , soit avec quelqu'autre , vous ayez des arrangements qui ne vous permettent point d'accepter ce que je vous propose , vous m'obligerez de me le faire savoir. Mégacles m'a priée à souper : je lui ai promis de lui faire dire à quoi , sur cela , je me déterminerois , & j'attends votre réponse pour décider la mienne. Je ne vous presse pas , au reste , de considérer que c'est Mégacles qui veut me donner une fête ; qu'il est passionnément amoureux de moi , ou , ce qui pourroit lui être encore plus utile , que je ne doute pas plus qu'il ne le soit ; que je ne doute pas de votre indifférence ; que je suis vaine ; que , peut-être , je suis piquée ; & qu'il pourroit me trouver plus reconnoissante qu'à la rigueur vous ne le voudriez. Vous proposer toutes ces réflexions , auroit l'air d'une menace , ou d'une nécessité de

vous voir ; & je ne suis pas assez contente de vous pour vous laisser penser un instant que je puisse vous donner la préférence sur Mégacles.

## LETTRE LXVIII.

*Alcibiade à Thrazylle.*

**V**ous avez raison : garder Hégéside , au moins quelques jours de plus , étoit un égard que je devois à Axiochus ; & je sens bien aujourd'hui , qu'en quittant avec tant de promptitude , une femme de qui il étoit si passionnément amoureux , je jette sur la tendresse qu'il avoit pour elle , une sorte de ridicule. Je ne suis donc pas surpris qu'il soit presque aussi piqué de ce qu'elle m'a intéressé si peu de temps , qu'il l'a été de la peine que j'ai prise de la lui rendre infidelle ; mais je me flatte que quand il saura dans quelles circonstances je me suis trouvé , il voudra bien me pardonner d'avoir sacrifié les intérêts de sa vanité , aux besoins de ma fantaisie. De trois femmes que j'avois , Hégéside , malheureusement , étoit la première : je me suis , je ne sais comment , mis dans la cruelle nécessité d'en prendre une quatrième ; soit que je n'aie pas dans l'esprit assez de ressources pour pouvoir tromper plus de trois femmes à la fois , où qu'il soit moralement impossible



d'aller plus loin , il a donc fallu que je quittasse malgré moi , une des beautés que j'adorois : & sans compter son ancienneté , Hégéside étoit , des trois , celle que j'adorois le moins. Vous voyez , sans que je sois obligé de vous le dire , ce que j'ai dû faire. Quant à l'air de légèreté , & même d'insulte qu'elle m'accuse d'avoir mis pour elle dans toute cette affaire , je puis vous protester que c'est de sa part une pure calomnie ; & qu'on ne sauroit , au contraire , annoncer avec plus de décence à quelqu'un que l'on ne l'aime plus : mais , qu'un aveu de cette sorte ne mortifie que l'amour-propre , ou qu'il blesse le cœur , quelques ménagements que l'on s'impose en le faisant , celui des deux qui le le reçoit , sent toujours moins les égards dont il est accompagné , que l'inconstance qu'il éprouve. Je l'ai quittée , il est vrai ; mais à quel titre auroit-elle exigé que je l'eusse traitée mieux que je n'ai fait toutes celles qui l'ont précédée , & que je ne traiterai vraisemblablement toutes celles qui la suivront ? Elle est aimable , j'en conviens : le fût-elle , toutefois , autant qu'elle croit l'être ( & en ce cas elle le seroit sûrement plus qu'elle ne l'est , ) seroit-ce pour moi une raison de ne pas changer ? Je lui ai payé le tribut que je crois devoir à toute femme de qui la conquête peut me faire quelque honneur ; & peut-être me doit-elle encore plus de reconnoissance de l'avoir mise dans cette classe , que de reproches de ne lui avoir été attaché que si peu de

temps. Pourquoi aussi m'a-t-elle pris ?  
 L'exemple seul. D'Aspasie ne devoit-il pas suf-  
 fire pour la préserver du malheur qu'elle essuie  
 aujourd'hui ; & devoit-elle se flatter d'être plus  
 heureuse que ne l'a été une femme si digne  
 d'être éternellement aimée ? *L'excès de son*  
*amour l'a aveuglée*, dit-elle : si elle disoit  
 que c'est l'excès de son amour-propre, ne  
 parleroit-elle pas beaucoup plus juste ? Mais  
 comme elle ne pourroit convenir de l'un sans  
 se donner un ridicule, & que l'autre lui pa-  
 roît me charger d'un tort de plus, je trouve  
 tout simple que ce soit sur la violence de sa  
 passion pour moi qu'elle rejette sa faiblesse,  
 pourvu qu'elle me permette aussi de ne pas  
 me méprendre comme elle sur sa cause. Le  
 sang-froid que je conserve toujours auprès  
 des femmes, même auprès de celles qui pren-  
 nent le plus sur moi, ne me permet pas, au-  
 tant qu'elles le voudroient, de me tromper  
 sur ce qui les détermine. Comme j'ai même  
 autant d'intérêt à les connoître, qu'elles peu-  
 vent en avoir que je les ignore, il n'y en a  
 point que je ne puisse définir beaucoup mieux  
 qu'elles-mêmes ne se définiroient, voulus-  
 sent-elles y mettre une bonne foi que, sans  
 leur faire une bien grande injustice, on pour-  
 roit ne leur pas toujours supposer. C'est donc,  
 autant d'après ces lumières générales que  
 d'après l'examen que j'ai fait en particulier, du  
 cœur d'Hégéside, que je puis vous protester  
 que, quoi qu'elle en dise, elle n'avoit pas,  
 quand elle consentit à me rendre heureux,

plus d'amour pour moi, que moi-même je n'en sentoie pour elle. Encore avois-je, pour la presser de se rendre, un motif de plus qu'elle n'en avoit pour succomber, le desir dont, pour être moins honnêtes à subir que les loix du sentiment, les loix n'en sont pas moins impérieuses. Elle prétendra, sans doute, que j'en devrois davantage croire à ce qu'il lui plaît de dire sur cela; mais elle mit dans cette même défaite, pour laquelle elle exige de ma part tant de reconnoissance, un arrangement, une méthode, un art que je ne saurois croire compatibles avec la passion, toujours moins compassée dans sa marche. A l'égard des serments de l'aimer éternellement, qu'elle dit que je lui ai faits, & qu'elle me reproche si amèrement d'avoir violés; il se peut que, plus par habitude que par besoin, il m'en soit échappé quelques-uns; mais elle devroit savoir que des serments de ce genre, eussions-nous même pris à témoin tous les dieux, ne sont jamais pour nous qu'un jargon d'usage & de convention auquel une femme sensée ne croit point pendant que nous le lui parlons, & dont elle ne se souvient pas plus que nous-mêmes, lorsque le mouvement qui nous le dictoit, n'existe plus. J'ose dire encore sur cela, qu'elle ne devoit pas ignorer que, dans la bouche d'Alcibiade, ces serments ont nécessairement moins de valeur que dans la bouche de qui que ce puisse être, & qu'ils n'y peuvent être regardés que comme de simples formules de politesse. Si elle vouloit bien,

au reste, se rappeler que le jour même qu'elle avoit juré à Axiochus de l'aimer *jusques au tombeau*, j'eus le bonheur de triompher d'elle, il se pourroit qu'ayant elle-même si prodigieusement abrégé le terme qu'elle mettoit à son ardeur, elle me pardonnât d'avoir éteint une flamme que je ne promettois pas à beaucoup près si longue. Qu'elle ne comprenne plus avec la même facilité qu'il y a quelques jours, & qu'on ne puisse me voir sans un mouvement très-préjudiciable aux engagements qu'on peut avoir pris, & qu'on se fasse tant d'honneur de l'avantage de me plaire, je suis trop accoutumé à voir les femmes me juger, moins d'après ce que je suis, que d'après les différentes situations où je mets leur ame, pour être bien surpris qu'Hégéside me prise actuellement un peu moins qu'elle ne faisoit, & que je ne veux peut-être. D'ailleurs, par les facilités que j'y apporte, l'honneur de m'acquiescer étant assez peu de chose, & par la raison contraire, la gloire de me fixer, très-grande, je trouve tout simple que la dernière lui manquant, elle fasse de l'autre fort peu de cas. A vous parler avec toute la franchise que vous êtes en droit d'attendre de moi, je ne lui vois d'autres ressources que de me haïr; & je la félicite en conséquence de s'y trouver si bien disposée. Elle se plaint de ce que je n'ai pas répondu à ses dernières lettres; le procédé est léger, je l'avoue; mais je ne saurois convenir qu'il soit aussi mauvais qu'il le lui semble. Je comptois.



n'avoir qu'une fois à lui écrire que je ne l'aime plus: en me priant de vouloir bien changer d'avis sur cela, elle m'a forcé de le lui répéter: m'écrivit-elle cent fois, je n'aurois jamais que cela à lui répondre: me taire est donc un égard de plus que j'ai pour elle. Qu'elle attendit un autre récompense de m'avoir sacrifié un amant aimable, & de qui elle étoit adorée, cela est assez probable; mais si elle eût calculé plus juste, ce n'auroit pas été sur le prix qu'elle exige de son manque de foi, mais sur le prix qu'elle en reçoit, qu'elle auroit compté. Tout ce qui me fâche dans cette aventure, c'est d'avoir causé à Axiochus un si grand chagrin pour qu'il m'en soit revenu si peu de plaisir. A l'amour très-tendre & très-sincere qu'elle lui avoit inspiré, je n'avois pas douté qu'elle ne fût digne de m'occuper plus long-temps; mais voilà, je vous le jure, la dernière fois qu'il m'arrivera de juger du mérite d'une femme, par les sentiments qu'il aura pris pour elle. L'état d'Hégésilde me paroît, au reste, exciter en vous tant de pitié, qu'à une bonté de cœur qui vous est si peu ordinaire, j'aurois quelque envie de croire, non que vous en êtes amoureux, mais que vous ne seriez pas fâché d'avoir à votre tour à la quitter. Elle a l'esprit sec, le cœur froid, peu de cette sensibilité qui en remplace si bien les mouvements; mais ce n'est pas, d'ailleurs, une conquête à dédaigner. Je vous exhorte à la tenter; & je suis fort trompé si la tenter

& la faire ne sont point pour vous une même chose, sur-tout si vous savez distinguer la douleur de vanité, de la douleur du cœur. Comme l'on ne sauroit trop ménager la première, on ne peut, quoiqu'en paroissant la respecter beaucoup, trop brusquer l'autre. Celle-ci est toujours accompagnée du dépit; le dépit conduit infailliblement au desir de la vengeance; & la seule, ou la plus douce pour elle, qu'une femme puisse imaginer contre un ingrat qui la quitte, lorsque ce n'est que son amour-propre qui le pleure, est d'en prendre un autre. Vous avez de l'usage du monde; vous y joignez le bonheur de n'être pas amoureux; & pour réussir à ce que je vous propose, il ne vous faudroit que la moitié de ces avantages. N'oubliez pas, sur-tout, pour servir à la fois le ressentiment & la vanité d'Hégéside, de lui dire beaucoup de mal de moi, & encore plus de bien d'elle. Je desire d'autant plus vivement, je l'avoue, de la voir promptement s'engager, que j'ai tout sujet de craindre qu'Axiochus ne soit tenté de la reprendre, & que je voudrois, s'il se pouvoit, lui en sauver le ridicule. J'ai retrouvé quelques lettres d'elle, que je vous renvoie: vous voudrez bien les lui remettre, ainsi que les premières. A l'égard de son portrait, je ne pourrois à présent le lui rendre, sans déparer ma collection; & c'est ce que je ne veux pas faire. Quand Aglaophon l'aura copié, je pourrai lui renvoyer l'original; mais

jusques-là , elle ne feroit pas pour le tirer de mes mains , de moins inutiles efforts , que pour me rapprocher d'elle.

---

L E T T R E L X I X .

*Diotime . à Alcibiade .*

**A** PEINE , mon cher Alcibiade , ai-je , dans tout la nuit , fermé les yeux une seule minute ; mais , quelque mal que me fasse d'ailleurs une insomnie si continue , la réflexion que , tout ce que j'ôte au sommeil , est autant de retrouvé pour l'amour , ne peut me permettre de m'en plaindre. Je n'en fais , pourtant , pas moins que je vous aime trop : ce n'est même pas sans autant de crainte que de douleur , que je me vois dans l'état où vous m'avez mise ; & quand je songe à tout ce que ma tendresse pour vous , peut un jour me procurer de tourment..... Mais pourquoi , est-ce , pour ainsi dire , l'instant même où je viens de vous entendre me jurer que vous m'aimerez toujours , que je choisis pour craindre qu'un jour vous ne cessiez de m'aimer ? Que je suis malheureuse ! en proie pour le présent , à toutes les alarmes imaginables , j'y suis encore à tout ce qu'il est possible d'en puiser dans l'avenir. Je ne sais quel sentiment intérieur dont tout ce que je lui puis opposer , ne sauroit triompher , me crie sans cesse

que je vous perdrai ; & cette idée , toute affreuse qu'elle est , a tant d'empire sur mon ame , que tous vos serments , & même le desir que j'ai de les croire , quelque ardent qu'il soit , ne peuvent un moment l'affoiblir. Je ne fais si vous trouverez aussi juste qu'il me le paroît , que j'emploie à vous écrire que je vous aime , tous les moments où je suis privée de la douceur de vous le dire. Si je ne me trompe , la violence de mon amour vous étonne ; mais , à quelque point que la justice que je vous force à lui rendre , ait de quoi me plaire , il me semble que ce sentiment n'est pas le sentiment que je vous désirerois. J'ai tort , sans doute ; mais en pareil cas , l'étonnement , je l'avoue , ne me paroît qu'un aveu tacite de l'impossibilité où l'on est de partager ce qu'on inspire..... Ah ! plaise à l'amour , que vous ne me soyez pas plus cher que vous ne le voudriez ! Vous allez , peut-être , vous fâcher du souhait que je forme ; mais comment puis-je sur ce point vous contenter , si , lorsque je renferme mes craintes , vous paroissez vous-même craindre que je ne vous aime qu'avec tiédeur ; & si , quand je vous en entretiens , vous m'accusez d'être injuste ? Moi ! vous aimer foiblement ! vous ne le croyez pas ! Mais s'il étoit , en effet , possible que cette crainte vous occupât , combien , si à la seule idée de votre inconstance , vous me voyiez noyée dans mes larmes , ne vous le reprocheriez-vous pas ? ... Lorsque j'ai commencé cette lettre , j'en espérois une de



vous ; mais l'heure en est passée ; & je vais le reste du jour , languir dans l'inquiétude la plus horrible..... Hélas ! vous souviendrez-vous , du moins , que j'existe ? Mon idée se présentera-t-elle à vous quelquefois ? Trouverez-vous , enfin , quelque douceur à vous en occuper ? Que je vous aime ! Combien , depuis que je ne vous ai vu , vous ai-je juré de fois que je vous adorerois toujours ! Mais le soin que je prends de vous dire à quel point vous m'êtes cher , s'il ne vous est pas à charge , ne vous est-il pas bien indifférent ? Puis-je me flatter que vous lisiez sans ennui tout ce que mon cœur me dicte pour vous ? Hélas ! ce n'est jamais que lui qui vous parle ; mais , ne regrettez-vous pas quelquefois que ce ne soit jamais que lui que je charge de vous entretenir ! .... Non , c'étoit en vain que j'attendois une lettre de vous. Concevez-vous , du moins , avec quelle vivacité j'en desirois ; & tout ce qu'un seul mot de votre main auroit fait pour mon bonheur ! Que vous seriez cruel , si , ayant eu la possibilité de m'écrire , vous ne l'aviez pas fait ! Si vous pouviez savoir ce qu'est pour moi , une lettre de vous ! Avec quel transport je la lis ! combien tout m'en est précieux ! — Sera-ce demain que je serai dédommagée de tout ce que je perds aujourd'hui ? Que d'heures , jusques au moment qui m'apportera le bonheur dont aujourd'hui je me suis vainement flattée , ou me rendra votre présence , ne reste-t-il pas encore à s'écouler ! Ah ! ne les comptez point

DE CRÉBILLON, FILS. III  
comme moi , ces heures cruelles ! vous seriez  
trop à plaindre : mais pourtant , rappelez-  
vous quelquefois , & que je vous adore , &  
que l'excès de ma tendresse pour vous , me  
rend bien digne de n'en être pas tout-à-fait  
oubliée.

---

LETTRE LXX.

*Alcibiade à Antipe.*

**J**E crois devoir , mon cher Antipe , com-  
mencer par vous remercier de ce que vous  
avez montré à Théodote , la lettre qu'elle  
avoit exigé de moi , que je vous écrivisse.  
Il m'étoit important qu'elle vît par elle-même  
que , si je n'aime point , je fais , du moins ,  
comment l'on doit aimer ; & que quand on  
me prie de donner des conseils à mes amis ,  
ce n'est pas toujours mon exemple que je leur  
propose. A l'égard de l'impression que vous  
prétendez que vous ont fait les miens , & du  
changement qu'ils ont opéré dans votre con-  
duite , vous voudrez bien me permettre de  
craindre encore que l'un & l'autre ne soient  
plus momentanés que vous ne voulez le croire.  
Ce qui pourroit me faire penser que je m'abuse  
moins que vous sur ce point , est votre ob-  
stination à ne regarder en vous que comme  
délicatesse , ce qui ne m'y paroît pas moins  
qu'à celle qui en a été si long-temps la vic-

time , la jalousie la plus effrénée dont jamais on puisse être atteint. Avec tant d'envie de se faire une vertu d'un vice , on est , ce me semble , bien loin de s'en corriger. Peut-être , ce que vous voyez qu'est devenue Théodote pendant le répit que vous lui accordez , la douceur que vous éprouvez à la rendre & à la voir heureuse , la reconnoissance qu'elle vous en marque , la tranquillité dont vous-même vous jouissez , & que , de votre aveu , vous n'aviez jamais connue , peut-être , dis-je , tout cela prolongera-t-il l'illusion que vous vous faites. C'est tout ce que j'espère , tant de vos conseils que de vos propres réflexions : car , pour une conversion totale , je vous le répète , je ne m'en flatte point.

Vous n'avez pas moins de raisons de croire que , malgré tout ce que Diotime m'offre de charmes & de vertus , elle ne changera rien à ma façon de penser , que j'en ai moi-même de ne point douter que , malgré tous les motifs de confiance que Théodote vous donne , vous n'en soyez toujours jaloux. La fureur des conquêtes est en moi , comme est en vous la jalousie , un vice de caractère ; & vous n'ignorez pas que , si quelquefois ces vices se suspendent , on n'en triomphe jamais. Toute la différence que j'imagine entre vous & moi , c'est que la nature vous a fait ce que vous êtes ; & que , si je ne me roidissois pas contre ses impulsions , c'est-à-dire , qu'en moi l'esprit ne corrompît point le cœur , je ne serois point ce que je suis. Je sens , par exemple .

exemple , à ne pouvoir m'y méprendre que , si cela n'étoit pas , Diotime me fixeroit. Je rends à la sincérité & à la violence de son sentiment , toute la justice qu'elle puisse désirer. Je soupire même quelquefois des malheurs où ce même sentiment auquel elle livre toute son ame , va bientôt , peut-être , la plonger : je me méprise d'avance , d'immoler à une vanité si mal entendue , le bonheur d'une femme charmante à tous égards , & le mien même ; mais quelques remords que j'en aie , quelques regrets même que j'en attende , si je n'ai pas encore entamé une nouvelle affaire , j'en suis si près que les cris du désespoir de Diotime retentissent déjà dans mon cœur.

Après vous en avoir peint l'état , je passe à la question que vous me faites. *Qu'est-ce , me demandez vous , que le mot que l'on attribue à Aspasia , & qui fait tant de bruit dans Athenes ? S'il est vraisemblable qu'après les reproches que vous l'avez mise en droit de vous faire , elle ait conçu le desir de se venger de vous , il me le paroît si peu qu'elle ait osé s'y livrer , que je suis tenté de croire qu'on ne m'a raconté qu'une fable. Rien n'est cependant plus vrai que ce que l'on vous a dit : Aspasia m'a honoré d'une épigramme : puisque vous ne la savez pas , la voici dans toute sa pureté.*

*La nature avoit voulu faire d'Alcibiade un grand homme : Alcibiade a voulu n'être qu'un sot : & la nature en a eu le démenti.*

Vous me priez , dans la supposition que



je puis être piqué de ce mot, de ne m'en pas venger sur son auteur, & de laisser à une femme que j'ai rendue infiniment malheureuse, la seule consolation, qui, dans l'état où je l'ai réduite, puisse lui rester. Sans avoir, peut-être, sur cela, les mêmes idées que vous, je n'en ai pas moins agi comme vous desireriez que je fisse. Je suis cependant de trop bonne foi pour vouloir un instant vous faire penser que, dans cette occasion, la grandeur d'ame ait été le principe de ma conduite. A ce mot qui, par bien des raisons, peut-être, n'auroit jamais dû lui échapper, j'ai aisément senti combien, malgré le dédain qu'elle affectoit avec moi, il falloit, pour qu'elle se le fût permis, que je prisse encore sur son cœur. Par une progression d'idées, toute naturelle, j'en ai conclu que, de tout ce que je pourrois faire pour l'en punir, ce qui l'en puniroit le mieux, seroit de feindre de l'ignorer; &, malgré le ressentiment que j'en conservois, j'ai eu la force de rester fidèle au parti que j'avois cru devoir prendre. A la surprise où elle en a été, autant qu'au redoublement de sa colere contre moi, j'ai compris que, me craignant d'ailleurs comme elle le fait, elle m'auroit ménagé davantage, si elle ne s'étoit pas flattée que je me plaindrois à elle-même; & que dans cet éclaircissement où tout me fait présumer qu'elle n'auroit pas moins d'emportement que de tendresse, elle pourroit me ramener dans ses chaînes. C.

bien peu je me trompe quand je lui prête  
 cette intention, est le chagrin avec lequel  
 elle a vu, par mon silence & ma tranquillité,  
 cette espérance s'évanouir. Ses beaux yeux  
 qui sembloient, en effet, depuis quelque  
 temps, rechercher les miens & s'y arrêter  
 avec douceur, ou ne me regardent plus, ou  
 ne se portent sur moi, que pour m'exprimer  
 l'indignation la plus vive. Ses propos ont re-  
 pris toute leur aigreur; & je ne saurois, en-  
 fin, pas plus me dissimuler que je ne sois re-  
 devenu un *monstre* pour elle, que vous ex-  
 primer tout le plaisir que j'en ressens. Quand,  
 au reste, je ne trouverois pas dans la situation  
 cruelle où je ne puis douter que mon indiffé-  
 rence ne la mette, des motifs de me consoler  
 de son épigramme, le succès qu'elle a, &  
 que je dois moins, ce me semble, attribuer  
 à ce qu'elle vaut, qu'à l'étendue de ma célé-  
 brité, suffiroit pour que je crusse n'avoir pas  
 à m'en plaindre. J'aime beaucoup mieux  
 aussi, tout ce qui peut me prouver combien  
 j'ai encore d'empire sur le cœur d'Alpasie,  
 que cette hauteur sombre dont elle s'étoit  
 armée après notre rupture; & qui, ne  
 lui permettant de me dire que d'elle à moi  
 des choses désobligeantes, ne pouvoit que  
 médiocrement satisfaire mon amour-propre.  
 Je me plais encore à penser qu'après avoir ri  
 de son bon mot, on se demandera pourquoi  
 elle se l'est permis contre un homme avec qui  
 elle a paru vivre, & avec qui extérieurement,  
 du moins, elle vit encore dans la plus

grande intimité ; & je ne désespere pas absolument qu'avec les secours que je donnerai sous main à ceux que cette curiosité pourra tourmenter , on ne finisse par en trouver la raison.

Voilà , mon cher Antipe , à quoi se borne jusques à présent ma vengeance. Si , cependant , les choses se tournoient entr'elle & moi de façon qu'en laissant seulement agir ou son cœur ou sa vanité , je pusse lui faire une seconde fois pleurer mon inconstance ; & que , sur-tout , elle ne pût s'en prendre qu'à elle-même , de sa nouvelle erreur , je ne répondrois pas que , tout occupé que je suis , & quelque loin que mon imagination soit d'elle , le plaisir de la voir donner dans un si grand travers , & de faire à son épigramme une si cruelle réponse , ne me tint point auprès d'elle lieu des desirs qu'elle ne m'inspire plus.



## L E T T R E   L X X I.

*Périclès à Alcibiade.*

**S**I c'étoit par le plus, ou le moins de vertus que l'on dût juger du plus ou du moins de mérite des hommes d'état, je souscrirois sans peine, mon cher Alcibiade, à la préférence éclatante que vous donnez à Cimon sur Thémistocle, & qui, entre nous, a de votre part, quelque sujet de m'étonner. Ce dernier, en effet, de ce côté, le cede autant à Cimon, qu'à beaucoup d'autres égards, celui-ci me paroît lui avoir été inférieur. Vous me demandez pourquoi j'attribue à Thémistocle, cette supériorité. *Si à Salamine, dites-vous, Thémistocle eut l'honneur de sauver la Grece, l'autre ne la vengea-t-il pas par les victoires que, chez les Perses mêmes, il remporta sur ces barbares?* Il est vrai, comme vous le dites, que Cimon y porta, & y fit triompher nos armes. Il ne nous reste qu'à examiner, non-seulement s'il auroit dû le faire, mais quelle fut, d'ailleurs, sa conduite pendant son administration. Si elle nous offre toujours un grand capitaine, & un excellent citoyen, je doute que nous y trouvions toujours un politique bien éclairé. De quoi, en effet, Athenes avoit-elle alors le plus de besoin, ou d'un homme qui en-



tendît bien ses intérêts, ou d'un général qui ne sût qu'ajouter à sa gloire? c'est ce que la discussion des faits peut seule décider. Je vais donc l'entreprendre; & si le résultat en est en faveur de mon opinion, je présume trop de votre équité pour craindre que vous refusiez plus long-temps à Thémistocle, la place que, depuis long-temps, chacun de nous lui a assignée.

C'étoit, j'en conviens sans peine avec vous, de la part de Cimon, un grand coup d'état, de nous exciter à soustraire au joug des Perses, celles des colonies Grecques qu'au moyen des garnisons qu'ils y avoient, ils y retenoient encore, même malgré leurs défaites multipliées; mais, en même temps, je crois qu'il auroit fallu que se défendant de l'idée aussi générale alors qu'elle étoit fausse, qu'Athenes n'avoit point d'ennemis plus redoutables que ces mêmes Perses, il n'eût pas été plus loin: car, qu'étoit donc devenue Lacédémone? Pourquoi, au lieu de s'acharner sur les premiers, ne s'attachoit-il pas à humilier l'autre? Pouvoit-il raisonnablement se flatter que, tant qu'ils seroient en état de nous le disputer, les Lacédémoniens nous laissassent partager avec eux l'empire que pendant si long-temps ils avoient seuls exercé sur la Grece? Il étoit déjà, peut-être, très-imprudent à nous, de nous obstiner à braver une puissance terrible par elle-même, dont un instant d'épouvante, facile à se dissiper, & un Roi imbécille enchaînoient en ce mo-

ment les forces , mais qui pouvoit à son ré-  
 reil, si aisément nous écraser. Peut-être en-  
 core n'y avoit-il pas à nous plus de sagesse à  
 chercher à hâter ce même réveil en les allant  
 poursuivre jusques dans l'Egypte ; mais, il  
 faut que vous-même l'avouiez , le comble  
 de l'imprudence étoit de ne pas voir que ces  
 mêmes Perses , objets éternels de notre ani-  
 mosité , n'étoient que fortuitement nos en-  
 nemis ; & que , jamais les Lacédémoniens  
 ne cesseroient d'être les nôtres. Voilà précie-  
 sement, ce dont Cimon parut toujours vou-  
 loir douter , & ce dont Thémistocle fut tou-  
 jours parfaitement convaincu.

Ce grand homme , en effet , avoit senti  
 qu'il ne se pouvoit point que jamais Lacé-  
 démone nous pardonnât notre puissance &  
 notre gloire : mais à qui , si ce ne fût à lui ,  
 dûmes-nous l'une & l'autre ? Je veux, comme  
 vousle prétendez, que ce qui d'abord tourna  
 ses idées du côté de la mer , fut moins en  
 lui une réflexion qu'une nécessité ; qu'en  
 nous engageant à créer une marine, il ne vit,  
 au premier coup d'œil , qu'un moyen de plus  
 pour Athenes de se défendre contre la Perse ,  
 & même la facilité que nous n'avions pas eue  
 jusques-là , de nous porter dans celles des  
 colonies de l'Asie mineure qui étoient nos  
 alliées, ou dont nous étions les fondateurs ;  
 de nous y unir malgré la distance , & les obs-  
 tacles qui nous en séparoient ; & enfin , de  
 nous en faire une barrière. Les vues de Thé-  
 mistocle se fussent-elles bornées à ce seul ob-

jet, croiriez-vous pouvoir avec justice, refuser d'y reconnoître un esprit très-étendu ; Mais je veux vous prouver que ce ne fut pas encore le terme des siennes. Ce que nous aurions de la peine à décider, & ce qui en même temps nous importe le moins, c'est que ç'ait été plus à sa haine constante pour Lacédémone, qu'à son amour pour sa patrie, qu'il ait dû ces mêmes projets qui ont posé les fondemens de notre puissance. Ce dont je suis surpris, c'est que vous ne lui en fassiez pas un crime, puisqu'on ne sauroit nier que si nous étions moins puissants, nous ne serions pas si considérés ; & que, par conséquent, la haine que Sparte nous porte, n'auroit point tant de violence. Mais pourqu'il lui-même haïssoit-il les Lacédémoniens ? Combien, s'il n'eût pas été si bon citoyen, ne lui auroient-ils point été indifférents ! Mais, comme les faits ont toujours moins trompé que les conjectures, laissons là les dernières, & examinons seulement la conduite. Je le vois donc, pendant qu'enivré de notre gloire, nous ne doutions pas que nous n'eussions assez humilié les Perses, pour leur ôter à jamais le desir de nous attaquer, ne tirer de ces mêmes victoires dont nous étions si vains, que la certitude la plus complète des efforts qu'ils tenteroient encore contre nous. *Vous la lui prêtez gratuitement, me direz-vous. Quelle est la preuve qu'il l'eût ?* Les faits. Je le vois donc encore, respectant avec prudence une ivresse à laquelle un peu-

ple, de lui-même avantageux & inconsideré, ne lui auroit point dans cet instant pardonné de substituer ses craintes, se servir de l'ascendant que ses exploits lui avoient acquis sur notre esprit, & de la haute idée que nos succès venoient de nous donner de nous-mêmes; pour nous faire tourner nos armes contre Egine; moins par l'importance dont pouvoit nous être cette conquête, que parce que, de toutes les républiques de la Grece, c'étoit alors celle qui comptoit le plus de vaisseaux; & nous mettre par-là, malgré nous-mêmes, dans l'obligation de créer une marine à laquelle, si, contre son attente, la Grece, un jour, ne doit point son salut, du moins, nous devons, nous, notre puissance.

Circonscrits, comme naturellement nous le sommes, dans un territoire aussi ingrat que borné, quel autre moyen, en effet, s'offroit-il à nous; d'en acquérir; de rendre la Grece, Athenes sur-tout, respectables aux barbares; & même, de leur résister avec succès, quelque formidables, qu'à juger intrinséquement leurs forces & les nôtres; ils dussent être pour nous? Mais ce ne fut pas encore là que s'arrêta Thémistocle. Si, avoir une marine telle qu'elle pût contenir ou l'ambition, ou la vengeance des Perses, étoit pour la Grece en général, un très-grand avantage, c'en étoit un qui nous étoit commun avec tous; & il voulut que, de l'établissement de cette même marine, il en résultât pour les Athéniens, un qu'il ne leur crut pas moins néces-



faire que la crainte qu'il pouvoient inspirer aux Perses, & qui leur fût particulier. Ce fut, s'il ne pouvoient enlever à Lacédémone, la prééminence dont, depuis long-temps, elle étoit en possession, de nous mettre, du moins, en état de la balancer. *Mais*, disent, même après la mort de ce grand homme, ses détracteurs, *ce fut, dans le temps de l'invasion de Xercès, la Pythie qui, en conseillant aux Athéniens de chercher leur salut dans des murs de bois, lui donna cette même idée dont vous lui faites un si grand mérite.* En supposant qu'il y ait aujourd'hui quelqu'un qui puisse croire de bonne foi que jamais Apollon ait inspiré la Pythie, & que, de plus, il ait dicté cet oracle, on conviendra qu'il étoit conçu en termes si obscurs que, pour y découvrir que ce que le dieu nous y conseilloit, étoit de construire des vaisseaux, & de nous y enfermer, il falloit beaucoup de sagacité. Mais, pourquoi n'auroit-ce pas été Thémistocle lui-même qui, connoissant la violence de notre attachement pour notre ville, & l'excès de notre vénération pour les tombeaux de nos peres, persuadé que, si une force majeure, telle, par exemple, que la force que, par notre superstition & notre peu de lumieres, un oracle avoit alors parmi nous, ne s'y opposoit, nous nous obstinerions à défendre notre ville & ces mêmes tombeaux; & que cette résolution entraîneroit infailliblement notre ruine, auroit dicté cet oracle à la Pythie? Qui est-ce,

d'ailleurs, qui osera affirmer que, même avant cette invasion, il n'eût pas conçu l'idée de nous faire acquérir sur la mer, cette supériorité à laquelle, du côté du continent, n'eussions-nous même eu contre nous que les Spartiates, il étoit impossible que nous parvinssions jamais ? Pourquoi, de tant d'hommes intéressés à comprendre cet oracle, fut-il le seul qui en pénétra le sens ? Par quelle raison, enfin, s'il n'eût eu en vue que les Perses se seroit-il obstiné à nous faire tourner toutes nos idées du côté de la mer.

Quand, ce que pour moi je ne crois point du tout, il seroit vrai qu'il n'eût formé son système que d'après les événements, pensez-vous qu'il en fût moins estimable ? Il y a tant d'hommes pour qui ils sont perdus ! Triompher des Perses, les chasser honteusement de la Grece, les couvrir d'un opprobre inéffaçable, n'étoit pour nous qu'une gloire passagère qui, toute grande qu'elle étoit pour Thémistocle, à qui seul nous la devons, fut bien loin de le satisfaire. Par ce dont nous avons été capables à la fameuse journée de Salamine, il sentit ce dont nous pouvions l'être. D'ailleurs, loin de croire, comme fit Cimon, que la haine qui régnoit entre Athènes & Lacédémone, pût n'être pas irréconciliable, il prévît que le temps ne feroit que l'augmenter, & ne s'occupa que de tout ce qui pouvoit empêcher sa patrie d'en être la victime.

Cimon, au contraire, ne profita d'aucune des occasions favorables que pendant le cours de son administration il eut d'abaisser, & peut-être anéantir notre rivale. Les Hilotes, & les Mésséniens se révoltent contre elle; & Cimon à qui, assurément, pour se joindre à eux, les prétextes ne manquoient pas, & qui même auroit été avoué de toute la Grece indignée de la barbarie dont Lacédémone traitoit ses esclaves, non-seulement n'en conçoit pas l'idée, mais refuse opiniâtrément de profiter de cette conjoncture, aux citoyens éclairés qui l'en pressoient.

Il fait, s'il se peut, plus encore, en ne voulant pas que nous parussions sentir l'injure qu'il nous font de renvoyer honteusement, & comme ayant, en secret, été destinées par nous à favoriser la révolte de leurs esclaves, ces mêmes troupes qui n'étoient entrées dans la Laconie, que pour les aider à les réduire.

Un tremblement de terre qui la bouleverse, y fait périr plus d'habitans qu'elle n'en eût pu perdre en dix batailles; & Cimon, loin de saisir pour les écraser, une circonstance si favorable, s'y déclare encore leur protecteur, & leur appui.

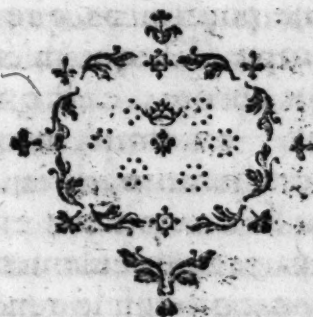
Prétendrait-on justifier dans ce général une conduite, tout à la fois si contraire à l'honneur, & aux intérêts de sa patrie, en la rejetant sur le respect si connu que lui inspiroient les vertus de Sparte? Eussent-elles même eu autant de modestie & de réalité,

qu'on auroit pu leur reprocher de fausseté & d'orgueil, que nous importoient, à nous, les vertus des Lacédémoniens ? Est-ce par ses affections personnelles, de quelque nature qu'elles soient, que le chef d'un peuple doit se conduire ? Vertueuse, ou non, Lacédémone étoit l'ennemi déclaré d'Athènes ; entre ces deux états, la rivalité en étoit venue au point que, de la ruine de l'une, dépendoit le salut de l'autre ; & c'étoit tout ce que Cimon devoit voir. *Il se flattoit, me direz-vous peut-être, que notre générosité envers Lacédémoniens nous les reconcilierait : Non, Alcibiade, quelque fausses, ou quelque bornées qu'à cet égard fussent ses vues, il ne s'en flatta pas : non encore une fois, il ne crut point que des services très-grands, mais passagers, & qui, de plus, n'étoient pour ceux à qui nous les rendions, qu'une nouvelle preuve de notre puissance, l'emporteroient dans l'esprit des Lacédémoniens, sur une haine ancienne, & fondée sur l'ambition. Car, de quoi s'agissoit-il entr'eux & nous ? N'étoit-ce qu'un simple territoire à la bienveillance des uns & des autres, que nous nous disputions ? Non, c'étoit l'empire : pensoit-il que ce même empire pût se partager à l'amiable entre deux peuples également intéressés à ne le pas diviser ? Cette idée, sans doute, eût été peu raisonnable. Je veux bien, toutefois, & contre toute apparence, assurément, qu'il l'ait eue. Je suppose encore qu'il ait cru que, contents de dominer sur*



la terre , les Lacédémoniens nous laisseroient l'empire de la mer ; & qu'à notre tour , nous pourrions souscrire à cet arrangement ; pourquoi ne le proposa-t-il jamais ? Cette vue , je ne crains pas de le répéter , auroit été bien fausse , puisqu'il n'étoit point à présumer que l'on pût jamais persuader Athenes qu'un jour son ennemi n'abuseroit pas contre elle de sa modération , ni empêcher que , de son côté , Lacédémone ne fût en proie aux mêmes terreurs : mais enfin , c'en auroit été une ; & tout nous oblige de penser , quelque illusoire que fût celle-là , que Cimon ne l'eut même pas. A la vérité , il remporta des victoires : il gagna même deux batailles en un jour ( avantage dont il est jusques à présent le seul général qui ait pu se vanter ) ; il enrichit des dépouilles des Perses , cette odieuse ville contre laquelle ils avoient armé toutes leurs forces , & dont le nom les empêche encore d'être tranquilles dans Suze : sa générosité envers ses concitoyens fut sans bornes : il aima sa patrie au point de lui sacrifier ses plus légitimes ressentiments : rejeté de son sein par la plus cruelle des injustices , & lui étant défendu de combattre pour elle , il fut encore lui être utile par le zèle de ses amis qui périrent presque tous pour justifier ses intentions , & les leurs. Athenes , tant qu'il la gouverna , ne fut pas moins célèbre par son équité , que par la gloire de ses armes ; mais , au lieu d'écraser Lacédémone , comme il ne le pouvoit pas moins qu'il ne

l'auroit dû, il l'aima & la secourut; & veuillent les dieux que la ruine d'Athènes dont (toute éloignée que, si vous la pressentez comme moi, elle peut vous paroître) il n'est que trop possible que vous soyez témoin, en justifiant la conduite de Thémistocle, ne vous prouve, & combien sont fondés les reproches que je fais ici à Cimon sur la sienne, & à quel point ce dernier est loin; je ne dis pas, d'obscurcir la gloire de l'autre, mais d'y atteindre seulement.



## L E T T R E L X X I I .

*Alcibiade à Thrazylle.*

**P**EU d'hommes, il faut en convenir, mon cher Thrazylle, ont étudié les femmes avec plus de soin que vous : aucun ne peut se vanter de l'avoir fait avec plus de succès. J'ai souvent moi-même été surpris de la sagacité dont vous pénétrez, soit ceux de leurs mouvements qu'elles desireroient le plus de nous dérober, soit ceux dont elles-mêmes quelquefois ne pourroient que difficilement se rendre compte. Ce qui m'étonne cependant bien plus encore, c'est que, dès qu'il est amoureux, ou simplement, dès qu'il croit l'être, cet homme, devant qui la fausseté même ne se croiroit pas enveloppée de voiles assez épais, non-seulement perde cette sorte de divination qui le rend avec justice si redoutable aux femmes, mais devienne auprès d'elles d'un aveuglement qu'on n'auroit point à reprocher, peut-être, à celui de tous qui les connoîtroit le moins.

On pourroit, ce me semble, vous comparer avec justesse, à ces gens qui, ayant passé toute leur vie dans l'exercice de celui des arts de la Gymnastique, qui a les armes pour objet, & pouvant en donner aux autres les plus utiles leçons, s'y trouvent sou-

vent aussi neufs que ceux qui les ont maniées le moins, lorsqu'ils auroient pour eux-mêmes, plus de besoin de leur science.

J'ai long-temps attribué, ou le faux, ou le peu d'étendue de vos vues auprès des femmes que, par vos projets sur elles, il vous seroit le plus important de connoître, à un excès d'amour-propre de votre part. J'avois imaginé que, convaincu qu'il étoit impossible que vous ne pussiez pas, lorsque vous vouliez bien prendre la peine de chercher à plaire, vous regardiez comme très-inutile de chercher à approfondir des mouvements, de la vérité desquels, dès qu'ils vous avoient pour objet, vous ne vous croyiez point permis de douter. Je m'étois trompé : ce n'est pas à l'amour-propre qu'on doit imputer, ou votre aveuglement, ou votre sécurité. Il n'y auroit pas plus d'injustice à accuser de l'une, ou de l'autre, la violence des desirs que l'on peut vous inspirer : car, si ces mêmes desirs, d'abord, n'ont pas de bornes, je ne connois point d'homme qui soit moins, & aussi peu de temps que vous, aveuglé, ou entraîné par les siens. D'ailleurs, & dans quelque position que l'on vous surprenne, vous pensez des femmes on ne peut pas plus mal : trop mal, sans doute, puisque vous n'en croyez aucune capable d'un sentiment vrai & désintéressé, & qu'il ne seroit absolument pas impossible de vous citer des exemples qui infirmeroiént l'universalité de



votre these. Dites moi donc ( si pourtant vous le pouvez , ) comment , avec une expérience qui ne le cede point à la mienne , & des idées d'elles qui doivent d'autant moins prendre sur votre sagacité qu'elles leur sont plus défavorables , on peut , à tant de lumières dans l'esprit , allier une si grande imbécillité dans la conduite ?

Si , d'après toutes ces réflexions que , selon toute apparence , vous n'avez pas faites comme moi , je suis infiniment moins surpris que vous , de votre peu de progrès sur le cœur d'Hégéside , en revanche , je le serois beaucoup de vous en voir triompher. Comment , en effet , voulez-vous qu'elle se détermine en faveur d'un homme qui , avec le besoin qu'il a qu'elle fasse un nouveau choix , ne cesse de louer en elle , les stupides *oui dire* qui peuvent l'en empêcher ? Etoit-ce , en bonne foi , ce qu'en vous choisissant , & à votre priere , entre tous mes amis , pour lui rendre ses lettres , & en lui prouvant par-là , de la façon la plus invincible , que je ne vous avois rien caché de ce qui s'étoit passé entre elle & moi , je vous avois mis à portée de lui dire ? La plaindre de m'avoir aimé ; après lui avoir cent fois répété combien peu j'étois digne d'elle , lui vanter votre délicatesse & votre constance , sans lui rappeler désagréablement sa foiblesse ; en agir avec elle comme avec une femme que l'on fait qui vient d'en avoir une , & que , par conséquent , l'on croit non-seulement très-disposée , mais nécessaire à y en faire succéder

une nouvelle , au lieu d'adorer les principes qu'elle a ou qu'elle se croit , & de la forcer par-là à ne s'en point écarter , quelque envie qu'elle pût en avoir , lui en faire honte comme des plus absurdes préjugés ; accompagner de la témérité la plus grande , les protestations redoublées d'un respect qui ne se démentira jamais , voilà quelle devoit être votre marche auprès d'elle ; & , si je ne me trompe , c'étoit aussi le plan qu'avant que de l'attaquer , vous vous étiez fait. Mais , *sa façon de penser ! ....* Assurément ! il faut avoir bien envie de se créer des monstres , pour en croire une à une femme ! *L'amour ! ....* quelle misère ! ... *l'estime ! ....* quelle absurdité ! J'avoue , cependant , qu'il est rare qu'une femme ne commence pas toujours par se blesser qu'on lui prouve qu'on pense mal d'elle ; mais , sans compter que ce qu'il faut considérer , ce n'est point comment elle commence , mais par où elle finira , il est bien plus rare encore que , soit qu'elle se dise que quoi qu'elle pût faire , vous n'en penseriez pas mieux , ou qu'elle soit intérieurement atterrée par la justice qu'elle sent que vous lui rendez , vous ayez à vous repentir d'avoir plus espéré de sa clémence , que d'avoir été épouvanté de sa vertu. Je conviendrai , toutefois encore , que , tout vrai qu'est en général , ce que je viens de dire , cela exige quelques modifications : aussi en admetts-je ; mais j'ajoute en même temps qu'elles ne sont jamais qu'en faveur des femmes qui ne m'inspirent pas le desir de les atta-

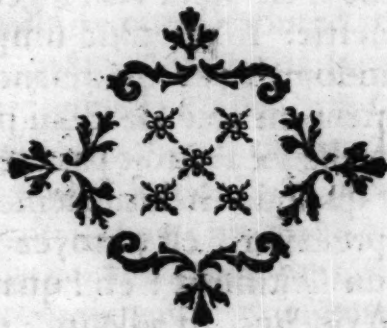


quer. Avec les autres, je fais constamment marcher d'un pas égal la mauvaise opinion & la témérité, par la raison que n'en ayant pas encore trouvé à qui la dernière laissât jamais appercevoir l'autre, je n'ai pas cru devoir changer de maximes. Il est, au reste, très-possible qu'en attaquant Hégéside avec autant de légèreté que je m'en permets toujours, & vous en conseillez, vous ne l'eussiez pas touchée; mais vous l'auriez réduite; & si le premier des deux est plus flatteur, je crois l'autre beaucoup plus sûr. J'ai, je l'avoue, d'autant plus de peine à concevoir la sorte de terreur qu'elle vous imprime, que, dans l'entreprise dont elle est l'objet, tout est plus en votre faveur. Chaque femme, vous ne l'ignorez point, à son attrait particulier. Il n'y en a point, quoi qu'elle en dise, qui ne porte en elle-même de quoi succomber. La plus vertueuse de toutes ne s'en sauveroit même pas plus que celle qui l'est le moins, si cet attrait qui la dispose à la foiblesse, & qui est en même temps ce qu'elle cherche toujours avec le plus de soin à nous voiler, nous étoit connu, & que ce fût de ce côté-là que nous dirigeassions nos attaques. En partant de ce principe, dont vainement on voudroit me prouver la fausseté, vous pouvez juger à quel point je dois être surpris qu'après les confidences que je vous ai faites sur Hégéside, & qui, tout au moins, vous épargnoient la peine, peut-être infructueuse, de chercher par où vous pouviez la vaincre; qu'enfin avec un avan-

que j'ose dire unique, vous ayez encore à vous plaindre de ses rigueurs. S'il est vrai, comme je crois que personne n'en doute, que *femme devinée, soit femme vaincue*, combien, à plus forte raison, ne doit-on pas compter sur la défaite de celle de qui l'on connoît les mouvements aussi-bien qu'elle-même ? *Mais*, me dites-vous, *depuis que votre inconstance l'a ramenée à ses premières idées, son cœur & son imagination ne se présentent plus qu'Axiochus*. A l'égard du cœur, vous voudrez bien que, comme vous, je ne le compte pas pour quelque chose dans cette occasion; quant à l'imagination, je ne m'éloignerois pas tant de croire qu'elle n'est point en Hégéside, dans la même inertie. Il est tout simple qu'une femme abandonnée par un amant, se replie machinalement du côté de celui par qui elle présume qu'elle ne l'auroit pas été; mais ce souvenir, quelque habituellement qu'elle puisse se le présenter, est, croyez-moi, bien loin d'être un sentiment ! eh ! quand c'en feroit un ? Axiochus, d'ailleurs, n'a pas, à beaucoup près, le même goût que vous, pour reprendre les femmes qui l'ont quitté ; mais, mît-il à cela moins de vanité, il ne devroit pas vous en causer plus de crainte. Une passion très-tendre dont par nécessité, il m'a fait le dépositaire, le remplissant aujourd'hui tout entier, le laisseroit plus inflexible que dans tout autre temps, à tout ce qu'Hégéside pourroit tenter pour le faire revenir à elle. Ainsi ce qui vous importe le



moins, est qu'elle le rappelle, ou non, dans ses bras. Encore une fois, moins de respect pour elle, & plus de cette témérité, que, sans qu'elles s'en doutent, peut-être, les femmes nous pardonnent, toujours avec moins de peine que ce qu'elles appellent *des ménagements*; & je crois pouvoir vous répondre que, si vous avez quelque chose à vous reprocher, ce ne sera pas d'avoir suivi mes conseils.



## L E T T R E LXXIII.

*Le même à Calicrate.*

J'IGNORE de quelle façon, lors de son établissement, les femmes prirent la loi qui les oblige à la vertu ; mais, s'il est permis d'en juger par les progrès qu'a faits parmi elles, la nouvelle philosophie qui les en dispense, il est tout au moins à présumer que ce fut à peu près comme on reçoit une condamnation. Je suis, cependant, persuadé qu'on doit plus s'en prendre à notre propre corruption, qu'à tout autre cause, de cet adoucissement dans leur façon de penser, qu'on leur reproche aujourd'hui ; qu'enfin elles seroient restées ce que, du moins, quant à l'apparence, on les a, dit-on, vues long-temps, si la décence eût toujours été pour elles, un moyen de nous plaire. Mais, comment se pouvoit-il que notre goût totalement tourné vers les courtisanes ; l'empire singulier qu'elles ont sur nous ; la publicité avec laquelle nous portons des fers si honteux ; le ridicule constant que nous jetons sur les femmes qui se piquent encore d'un peu de retenue, & l'abandon cruel où nous laissons la beauté dès qu'elle n'a pas l'affiche du vice, ne finissent point par les conduire à cette facilité de mœurs que nous leur rendons si nécessaire. Repre-

nous cette délicatesse qui , sans compter les plaisirs que nous lui devions , sans doute , nous convenoit si bien , & nous ne tarderons pas à leur voir reprendre aussi cette dignité qui leur seyoit mieux encore. Du moins , quelque ennemi que je m'en montre en public , ne l'ai-je jamais rencontrée dans une femme , que mon ame n'en fût élevée autant que toutes les fois que je n'ai trouvé sous un grand nom , que le ton & l'avilissement d'une courtisane , je l'ai , malgré moi-même , sentie se degrader. Je ne puis , enfin , voir qu'avec un repoussément intérieur que , distinguées autrefois de ces dernières , autant par leurs ajustements que par leurs principes , mais croyant à présent perdre plus encore à cette distinction , qu'alors elles ne croyoient y gagner , ce ne soit plus celles-là qui cherchent à imiter la façon noble & décente de se mettre des femmes de qualité , mais celles-ci qui , avec leurs idées , aient adopté les modes les plus extravagantes & les plus chargées des courtisanes. C'étoit déjà , de leur part , un pas assez grand vers la philosophie actuelle ; mais ce n'étoit rien de nous attirer par les mêmes apparences , si l'on ne nous retenoit point par les mêmes mœurs , c'est , à ce qui me semble , ce que celles qui ont cru devoir tout sacrifier au bonheur de nous plaire , ont tenté avec assez de succès pour que , tout au moins , nous puissions quelquefois nous y méprendre. Si , par hasard , vous doutez encore de cette vérité , l'histoire que

je vais vous raconter , presque incroyable dans le siècle dernier , mais à laquelle on peut , dans celui-ci , très-aisément ajouter foi , va vous la prouver.

Vous savez , je crois , d'après mille inutiles tentatives pour me ramener à elle sur le ton qu'elle auroit le mieux aimé , Callipide s'est enfin restreinte à ne former avec moi , qu'une de ces liaisons commodes que la morale du moment rend si communes aujourd'hui ; que le sentiment , ou pour mieux dire , l'amour-propre réprouve ; mais dans lesquelles , sans aucun des embarras de l'amour , on en trouve toutes les douceurs. C'est-à-dire , pour que vous conveniez quel est notre arrangement , que je suis convenu avec elle , de lui donner quelques-uns des moments que je voudrois consacrer à l'infidélité , comme , de son côté , elle m'a juré que le sentiment le plus tendre qu'elle pourroit se croire , n'empêcheroit pas que je n'eusse toujours sur elle les mêmes droits ; en prenant toutefois les précautions convenables pour ne la pas brouiller avec l'homme qui jouiroit chez elle , des honneurs de la représentation. Voyez , pourtant , par ce qu'il a déjà pris sur la sévérité de mes principes , à quel point , & en combien peu de temps le monde nous corrompt ! Reconnoissez-vous , en effet , à ce honteux relâchement , cet Alcibiade qui , dans le commencement de sa carrière , ne jugeoit , quelque belle qu'elle pût être , une femme digne de ses soins , qu'autant qu'il auroit la plus entière



certitude qu'elle ne se feroit jamais rendue aux vœux d'un autre ? En vertu donc de notre convention respective, Callipide, avant-hier, m'avoit écrit qu'Antigènes, qui est celui qu'elle adore actuellement, ne souperoit pas avec elle le lendemain ; & je lui avois promis que j'irois prendre la place d'Antigène. Malgré cette convention, nous savions mieux tous deux, ce que nous aurions envie de faire de notre soirée, que nous n'étions sûrs de ce que nous en ferions. Antigènes est jaloux : ne recevoir que moi chez elle ou se rendre dans quelque une de mes maisons, étoit pour elle, si par hasard il étoit instruit de l'un, ou de l'autre, une chose également scabreuse. Elle en étoit donc forcément réduite à desirer que notre rendez-vous pût être exempt de ces coups fortuits qui en gâtent tant lorsqu'il faut les laisser dépendre des circonstances. Vers la fin du jour, j'arrive chez elle ; & sans m'informer si elle est ou non sortie, je passe dans ses jardins. Au fond du bosquet épais qui les termine, à la clarté équivoque du peu de jour qui nous restoit, & que l'ombre qui regne toujours dans ce lieu, y affoiblissoit encore, j'entrevois une femme, mollement couchée sur un lit de gazon, où Callipide va assez communément se reposer. Dans les idées qui me conduisoient chez elle, & avec les projets que je lui connoissois, il étoit trop simple (fut-tout ignorant comme je faisois, quelle avoit, ce jour-là, été sa marche.) que je crussé que c'étoit elle qui s'y étoit mise le plus

qu'elle l'avoit pu , à l'abri des importuns , pour que mon imagination pût & dût même se porter sur d'autres. Je vole donc de ce côté , avec toute l'impétuosité d'un homme à qui les moments sont précieux , & qui fait , de plus , pourquoi on est là , & me précipite dans les bras de cette femme qui , de son côté , ne se dérobe à aucune des familiarités quelles qu'elles soient , dont j'accompagne cette démarche. Je m'apperçois , cependant , bientôt , que si , comme à la douceur que je lui trouvois avec moi je devois le penser , cette femme attendoit quelqu'un , & que je ne la dusse qu'à son erreur , je ne m'étois pas moins trompé qu'elle s'abusoit elle-même ; mais , comme je ne trouvois qu'à me louer de ma méprise ; & que , supposé qu'elle eût reconnu la sienne , elle ne paroïssoit pas avoir plus que moi-même envie de s'en plaindre ; pour éviter , peut-être , de montrer une inquiétude qui pouvoit nuire à la situation , moi , des éclaircissements qui ne seroient pas venus pour moi-même , moins mal à propos que pour elle ; chacun de nous , comme de concert , garda le plus profond silence. Enfin , il fallut bien malgré nous , que nous vissions arriver l'instant de nous appercevoir que nous nous étions également inconnus , & de convenir respectivement que la façon dont nous venions de faire connoissance l'un avec l'autre , étoit une des plus extraordinaires dont on eût jamais entendu parler. J'allois , cependant , prendre la liberté de lui faire quelques

questions sur ce singulier événement, lorsque des voix qui, tout d'un coup, se firent entendre peu loin de nous, & entre lesquelles je distinguai la voix de Callipide, me firent de les remettre à un temps plus opportun. Je ne pus donc que lui rendre grâces de toutes les bontés dont, avec une générosité qui a, je crois, assez peu d'exemples, elle venoit de me combler, & de lui dire quelques-unes des raisons que j'avois trouvées pour y être sensible. Ce qui ne me parut guère moins surprenant que la chose même, c'est qu'un *vous voyez* ! fut toute sa réponse : si on lui en eût laissé le loisir, combien d'absurdités auroient suivi celle-là ; on nous joignit. J'appris de Callipide, à qui, malgré toute ma confiance en elle, je crus pour le moment, devoir taire cette aventure, que cette femme, que je ne connoissois point du tout, étoit cette même *Ampelis*, qui n'a été que si peu de temps dans les chaînes de l'hymen ; n'en est délivrée que depuis peu de jours ; & que, faute de ne l'avoir pu plutôt, j'allois me disposer à attaquer. Je ne sais si vous vous rappelez ce qu'on raconte de ses charmes ; mais, quelque chose que la renommée en publie, assurément ! elle ne les exagère pas. Vous pouvez juger, par notre rencontre, & ses suites, de toute l'affabilité qu'elle y joint : car comme je lui étois si parfaitement inconnu qu'elle a été obligée de demander à Callipide qui j'étois ; & que, dans l'obscurité qui nous enveloppoit tous deux, à peine elle

avoit pu distinguer mes traits , il m'est impossible de supposer que ce soit ou les agréments qu'on m'attribue , ou ma réputation qu'il aient subjuguée. Ce qu'il y a de plaisant , c'est que quand elle a appris que c'étoit Alcibiade qu'elle avoit rendu heureux , tout ce qu'elle en a paru penser , c'est qu'elle aimoit autant que ce fût lui qu'un autre. Quoi ! pas même la plus légère préférence ! Voilà , en vérité ! la première fois que cela m'arrive. Dans un court entretien que j'ai trouvé le moyen d'avoir avec elle , je l'ai , sans aucune peine , engagée à se rendre ce soir au Céramique ; & , ce qui , peut-être , vous étonnera , c'est que , toute belle qu'elle est , ce sera sans beaucoup d'impatience que je l'y attendrai. Elle est si stupide ! & a si peu de quoi masquer les vices de son cœur , qu'il s'en faut peu que , tout modérés même que sont les desirs qu'elle m'inspire , je ne m'en fasse honte ! D'ailleurs , vous concevriez difficilement combien , malgré le soin que je prends de les varier , du moins quant aux objets , mes amusements laissent de vuide dans mon ame. Je commence , pourtant , à comprendre que je ne dois pas être pour les femmes , moins embarrassant que pour moi-même : m'aiment-elles véritablement , elles me gênent ; n'ont-elles pour moi que ce qu'elles m'inspirent , ma vanité en est blessée. Socrate a raison : ce n'est pas la peine de se donner tant de ridicules pour n'en rapporter



que de l'ennui. J'en éprouve tant que si cela continue, je crois, les dieux me le pardonneront ! que je prendrai le parti d'avoir des mœurs,



## LETTRE LXXIV.

*Le même à Diodote.*

**L**ES Athéniens sont, en vérité, bien ridicules ! Ils se conduisent perpétuellement comme s'ils ne croyoient pas aux dieux ; & ils ne sauroient permettre que l'on paroisse seulement douter des leurs, ou, quel'on discute leur nature philosophiquement considérée. Certes ! à la crainte qu'il ont qu'on ne raisonne, tant sur ceux qu'ils se sont faits depuis long-temps, que sur ceux qu'ils jugent à propos de se faire tous les jours, on ne peut que les accuser de craindre intérieurement que ces respectables divinités dont ils sont si jaloux, ne soutinssent difficilement l'examen que la raison pourroit en faire. Je fais cette réflexion à propos d'Aspasie qui, sur la seule réputation qu'elle a d'être philosophe, vient d'être publiquement accusée d'impiété, & citée en justice. *Hermippus*, ce mauvais poëte comique, soutenu par *Pironide*, poëte plus mauvais encore, & aussi malhonnête homme, étoient ses délateurs ; & *Aristophane*, beaucoup meilleur poëte que

les deux premiers, mais plus méchant encore, les faisoit agir sous main, & les appuyoit de son esprit, de son crédit, & de sa perversité. Non qu'il ait personnellement à se plaindre d'Aspasie qui, quoiqu'elle eût elle-même beaucoup de sujets de se plaindre de la façon cruelle dont il l'a tant de fois déchirée, ne s'en est vengée que par le silence le plus profond; mais vous n'ignorez pas qu'il abhorre Socrate qu'il veut perdre; & que, peut-être, (car, que ne peut à la fin, une constante méchanceté!) en effet, un jour il perdra. Ce n'étoit donc que pour arriver jusques à cet homme divin, qu'il avoit formé l'odieux complot qui a pensé coûter la vie à la femme la plus illustre de toute la Grece. Ce qui ne peut me permettre de douter que ce ne fût son objet, c'est que, sans accuser Socrate aussi formellement que la femme de Périclès, ses émissaires répandoient que c'étoit à lui qu'elle devoit ses erreurs; & que l'on a mis en question, si, sur cette rumeur, on n'obligerait point ce philosophe à rendre compte de sa doctrine; & si, même, on n'interrogerait pas sur cela juridiquement ses disciples. Comme ce que l'on objectoit de plus fort contre elle, étoit cette même liaison qui met le comble à sa gloire; & que toute l'accusation se réduisoit à quelques propos vagues dont encore on ne pouvoit pas inférer qu'elle doutât de l'existence des dieux. Périclès, quelque tendrement qu'il l'aime, a si peu craint pour elle, que le jour même qu'elle

devoit être jugée, il ignoroit encore s'il prendroit ou non la peine de la défendre : mais, dès qu'elle parut, le peuple, par ses clameurs, les juges, par l'air de sévérité dont ils avoient cru devoir s'armer, annoncèrent si bien leurs funestes dispositions, qu'il ne put se méprendre plus long-temps au danger qui la menaçoit. Il étoit réellement impossible qu'il fût plus grand. Sur de simples délations, & sur les plus frivoles apparences, ces juges iniques étoient déterminés à la condamner à la ciguë. Les sacrificateurs que Socrate méprise trop, & trop ouvertement pour qu'ils ne le haïssent pas ; accoutumés, d'ailleurs, à traiter d'impies, ceux qui ne pouffent pas la crédulité aussi loin que leur intérêt l'exige, les sacrificateurs, dis-je, unis avec les ennemis que le mérite de Périclès lui a faits, demandoient hautement au nom des dieux, la mort de la malheureuse Aspasia. Périclès, quelque troublé qu'il fût à l'aspect d'un péril qu'il avoit voulu si peu prévoir, s'est alors levé. Sa douleur, qu'il ne dissimuloit pas, loin de rien ôter à sa majesté naturelle, sembloit y ajouter encore. La trompeuse sécurité où il avoit été jusques-là, ne lui avoit pas permis de se préparer ; mais, soit qu'involontairement, peut-être même sans qu'il le crût, son esprit se fût exercé sur une matière si intéressante pour son cœur ; ou que l'instant fournisse à ce grand homme, les traits les plus lumineux, jamais il ne parla avec tant de force ; & jamais aussi il n'y eut

de spectacle plus attendrissant que le spectacle qui s'offroit alors à nos yeux. D'un côté, Aspasia dans une contenance noble & modeste qui, sans insulter à ses juges par une fierté qu'ils auroient, sans doute, plus punie encore qu'admiration, laissoit voir le mépris profond que lui inspiroient ses vils accusateurs, & paroissoit sentir plus vivement la douleur de celui qui la défendoit, que le danger imminent où étoient ses jours : de l'autre, Périclès, la voix presque éteinte, se soutenant à peine, & d'autant plus fait en cet instant pour attendrir sur son état, les juges & les spectateurs, que sa fermeté est plus connue. Dieux ! quel homme ! & de quels hommes alors, le bonheur de sa vie dépendoit-il ! Avec quelle joie basse & cruelle le voyoient-ils, tremblant pour ce qu'il adore, employer pour les toucher, tout ce que la plus sublime éloquence, animée encore par l'amour le plus tendre, peut inspirer ; & combien ces âmes perfides ne s'applaudissoient-elles point de voir réduit à cette humiliation, ce même Périclès qui, par sa valeur, sa prudence, & son activité, a porté leur gloire à un point dont ils devroient être encore plus étonnés qu'ils n'en sont énorgueillis ! Il a d'abord commencé par tenter de justifier Aspasia ; ( & , assurément, devant des juges plus équitables, ou moins prévenus, il n'eût pas été difficile d'y réussir ; ) mais s'étant bientôt aperçu que, plus il prouvoit qu'elle n'étoit pas coupable, plus il en exposoit les jours, il s'est



borné à demander à titre de grace , ce qu'à titre de justice on s'obstinoit à lui refuser ; & malgré son trouble , & la vive douleur dont on le sentoit pénétré , l'a fait avec tant d'adresse que , sans toucher au fond de la question , il n'a pas moins évité de convenir du crime dont elle étoit accusée , que de la présenter comme innocente. Imaginez-vous , si vous le pouvez , quelles étoient nos alarmes pendant ce temps-là ! dans quel état j'étois , moi qui , indépendamment de ce que je dois à Périclès , & de l'intérêt que je prends à tout ce qui le touche , voyois dans le plus horrible danger , une femme qui auroit dû m'inspirer tant d'amour , & à qui , du moins , j'ai conservé la plus sincère estime , & la plus tendre amitié ! Mais , pensez-vous que je l'eusse laissée périr ? Ah ! plutôt périr moi-même mille fois ! Axiochus , Thérámene , Thrasyllé , tous mes amis , tous ceux de Socrate , de Périclès & d'Aspasie , moi , nous étions tous déterminés à l'enlever du milieu du tribunal , si son arrêt lui eût été prononcé ; & à nous exposer nous-mêmes aux plus cruels supplices , plutôt que de voir le sien. Vous sentez quelles auroient été les suites d'une pareille violence , & ce qu'elle auroit paru aux yeux du peuple , du monde , peut-être , le plus jaloux de son autorité. Mais il nous étoit en ce moment , plus aisé de les braver , que de les craindre ; & comme nous n'aurions pas voulu en être les victimes , nous aurions indubitablement allumé dans le sein même

d'Athènes, la guerre la plus sanglante. Dieux ! avec quelle joie, s'il avoit fallu que mes yeux eussent été témoins du supplice d'Aspasie, je me serois enseveli sous les ruines de la ville ingrate qui l'y auroit condamnée ! Les dieux, heureusement, ont bien voulu que, pour la sauver, nous n'ayons pas eu besoin de recourir à de si terribles moyens. Ce n'est point, cependant, que l'éloquence de Périclès ait, dans cette occasion, été suivie de son ordinaire succès. Aspasie auroit infailliblement subi le sort qui lui étoit préparé, si la douleur dont il étoit pénétré, l'emportant enfin sur la dignité de sa place, & sur la fermeté de son ame, n'eût éclaté en pleurs & en gémissements. Alors, soit que ses ennemis fussent satisfaits de l'humiliation à laquelle ils l'avoient fait descendre, ou qu'ils aient craint les murmures du peuple qui commençoit à s'émouvoir en sa faveur, ils ont, enfin, absous Aspasie, & m'ont, ainsi que Périclès, délivré du tourment le plus affreux que l'ame puisse éprouver. On ne doutoit pas que cette aventure, qui a mis Socrate dans un péril presque aussi grand qu'Aspasie même, ne le dégoûtât d'enseigner ; & Trazylle, quelque impétueux qu'il soit, a fait tout ce qu'il a pu pour le déterminer au silence. *Les dieux me préservent de me taire*, a répondu ce grand homme, *quand mes concitoyens me prouvent si clairement, combien ils ont encore besoin que je parle*. En effet, le jour même il a continué ses leçons ; & , pour montrer à quel point

son ame est inaccessible aux terreurs qu'il semble que l'on ait voulu lui inspirer, il a parlé, non sur les dieux, mais sur la divinité; & vous savez assez à quel point il est loin de confondre l'être qu'il croit, avec les ridicules objets de la vénération publique. Pour moi qui, de tous ses disciples, suis à la fois le moins docile & le plus suspect, je ne passe pas actuellement devant le plus petit mercure, sans lui faire la plus profonde révérence; mais ce qui me sera, je crois, beaucoup plus utile que toutes les mines que je fais aux dieux, c'est le silence que je suis résolu de garder sur leurs ministres.



## L E T T R E L X X V.

*Aleibiade à Thrazylle.*

DANS le temps même que Praxidice vous plaisoit le plus, c'étoit si foiblement qu'elle vous intéressoit, que je n'ai pas dû présumer qu'avec une passion qui encore, graces à vos soins, n'est point heureuse, vous ne fussiez point sur son compte, de la plus profonde indifférence. Que, vous croyant passionnément amoureux d'Hégéfide, & même l'étant en effet, vous eussiez eu des vues sur quelqu'autre, cela eût été trop dans nos maximes, pour que je pusse en être surpris, mais, que ce soit une ancienne affaire où, de votre aveu, vous ne trouviez depuis long-temps que le plus mortel ennui qui vous partage, c'est, je le confesse, & ce que je ne comprends point, & ce que, même, je n'aurois jamais imaginé. Il étoit donc moralement impossible que, comme vous m'en accusez, en reprenant Praxidice pour quelques instants, je ne me fusse proposé que le plaisir de vous l'enlever. Si je savois que vous ne l'aviez point encore quittée, je n'ignorois pas, du moins, combien vous en aviez envie; & dans l'idée que je devois nécessairement me faire de votre position, c'eût été bien plutôt pour vous faciliter les moyens



de vous en tirer, que par tout autre motif que j'aurois cherché à vous la rendre infidelle : mais le fait est que je ne l'ai pas cherché. Il vous plaît encore, pour me donner un tort que je n'ai ni eu, ni voulu avoir, de supposer que j'ai été piqué de ce qu'elle vous avoit dit que jamais je ne lui avois rien inspiré de pareil à ce qu'elle sentoit pour vous ; & de ce que vous n'aviez pas, vous, balancé à le croire. Je me doutois bien, & qu'elle vous l'avoit dit, & que vous l'aviez cru ; mais, quand j'en aurois eu la plus entière certitude, quelle raison aurois-je eue de m'en bleffer ? Je fais trop, en laissant même à part l'intérêt qu'a une femme à décorer sa foiblesse, soit à ses yeux, soit aux nôtres, que le dernier qu'elle prend lui paroît toujours le seul qu'elle ait aimé, ou, du moins, celui qui l'a touchée le plus vivement, pour m'être offensé de l'idée que Praxidice auroit voulu vous donner de la violence de sa passion pour vous. Je n'ignore pas davantage que, de tout ce qu'en pareil cas peut nous dire une femme, c'est ce que, par l'excès de notre amour-propre, elle nous persuade toujours le plus aisément. Je ne vous aurois, en conséquence, pas moins pardonné d'avoir été jusques à croire que je n'avois été pour elle, qu'un objet d'horreur, que je ne lui aurois pardonné à elle-même de vous l'avoir dit. Ce n'est pas, cependant, que je veuille nier que si vous vous étiez targué d'une façon mortifiante pour mon orgueil,

de l'avantage prétendu que vous auriez eu sur moi, je n'eusse cru devoir vous prouver, en parvenant encore à lui plaire, que les impressions que je fais, ne s'effacent jamais au point qu'elles ne renaissent dès que je le veux; & que, même l'amour qu'une femme auroit pu concevoir pour un autre, ne lui seroit pas alors contre moi d'une plus grande ressource que l'amour qu'elle ne feroit que se croire; mais, soit que vous ayez ou non, compté sur ce que vous disoit Praxidice, plus votre vanité a ménagé la mienne, moins vous devez imaginer que le désir de la vengeance ait été ce qui m'a conduit. Elle vous a, dites-vous, écrit *que nous nous adorions de nouveau*: il est, assurément bien singulier qu'avec toutes les preuves qu'ont journellement les femmes, qu'elles se pressent trop de déclarer ce qu'elles supposent se passer, tant dans leur cœur que dans le nôtre, on ne puisse pas les en corriger! J'ai, du moins, quelque sujet de croire que si, sur le prétexte spécieux de vous montrer combien elle est vraie, Praxidice se fût moins hâtée de vous annoncer le second triomphe qu'elle croyoit remporter sur moi, elle auroit aujourd'hui toute autre chose à vous apprendre. Je crois, au reste, voir dans vos reproches, que, soit par égard pour les sentiments qu'elle se flatte encore de vous inspirer; soit (ce qui pourroit être encore plus probable,) pour vous cacher avec quelle promptitude, aussi honteuse pour elle, que désobligeante pour vous,

elle vous a oublié ; elle m'a prêté , pour l'y déterminer , des transports , des serments , des larmes , enfin , tout l'appareil d'une séduction en forme ; & que , d'ailleurs , on auroit lieu de supposer difficile. Je suis trop accoutumé à voir les femmes employer la fausseté , lors même qu'elle leur est le moins nécessaire , pour être étonné que Praxidice en ait mis un peu dans une occasion où il lui étoit de toute impossibilité de s'en passer : aussi , ne songerois-je point à infirmer par une relation que , selon toute apparence , vous trouverez peu conforme à la sienne , ce qu'elle a jugé à propos de vous dire , si , au sérieux dont je vous vois prendre cette misère , je ne craignois pas de ne pouvoir , sans que notre amitié en souffrît , vous en laisser l'impression.

Praxidice étoit chez Dercyle , où comme de coutume , la plus brillante , & la plus imbécille jeunesse d'Athenes , se trouvoit rassemblée : le même hasard qui l'y avoit menée , y avoit aussi conduit mes pas. Il est , au surplus , si peu vrai , que , comme elle me paroît vous l'avoir dit , je l'y cherchasse , que si j'eusse su que je l'y trouverois , je n'y serois point entré. Quoique ce ne fût pas la première fois depuis notre rupture , que je la rencontrais , & qu'elle eût dû par conséquent s'être accoutumée à ma vue ; à mon aspect , au milieu d'un décontenancement difficile à peindre , elle fronce le sourcil , s'arme de l'air du monde le plus méprisant , affecte en

même temps, de ne me pas regarder : enfin, tout ce que nous appellons *les grandes manières*. Moi, vous savez comment je suis dans ces sortes d'occasions, & l'air froid & désintéressé que j'y conserve. Je laisse donc avec d'autant plus de tranquillité, les beaux yeux de Praxidice, m'annoncer tout le courroux que ma présence excitoit dans son ame, qu'en feignant de ne m'en pas appercevoir, j'étois sûr de la mortifier davantage. Pour ajouter même à sa fureur, en lui prouvant combien, en supposant que je la remarquasse, elle m'étoit indifférente, je l'aborde ; & après lui avoir demandé de ses nouvelles, du ton le plus familier, mais le plus galant, je m'assis intrépidement à côté d'elle, en la regardant avec le souris scélérat que vous me connoissez, & qui me réussit toujours si bien. C'étoit, toutefois, par pure habitude qu'en cet instant je l'employois, car j'étois, je vous le jure, bien éloigné d'avoir sur elle la plus légère intention ; mais, contre toute apparence, ce souris prend : elle perd de vue dans l'instant mes torts & sa colere : ses yeux qui ne m'en annonçoient qu'une implacable, s'adoucissent par degrés, & bientôt ne peuvent plus me peindre que l'amour le plus tendre ; j'entends des soupirs ; enfin, je ne vis de mes jours, de révolution plus prompte, moins désirée, & plus inattendue que le fut celle-là. Je conviens qu'elle ne m'échappa point : cependant, autant par des ménagements que je crus vous devoir, que par indifférence sur tout ce qui



pourroit en résulter, je ne voulus y contribuer en rien; & me bornai simplement à ne pas en arrêter le progrès. Elle s'étoit, selon toute vraisemblance, flattée que ce ne seroit pas sans les seconder, que je faisirois ses dispositions; mais, malheureusement pour elle, dès l'instant que je les avois apperçues, je m'étois dit que je lui laisserois l'embarras de m'en instruire; & toute la douceur de ses regards, toute la profondeur de ses soupirs n'eurent pas le pouvoir de me faire rien changer à mon plan. Voyant, enfin, que je m'obstinois au silence, malgré toutes les raisons qu'elle auroit eues de ne s'avancer avec moi qu'imperceptiblement, elle s'approche de mon oreille; &, d'une voix que le trouble extrême où elle étoit, rendoit tremblante & entrecoupée: " Je ne fais, me dit-elle, ce » que vous allez penser de moi. »

Il m'auroit, assurément, été bien aisé de la tirer de son doute; mais vous conviendrez, je crois, que ce n'en étoit pas le temps.

" Est-il croyable, continua-t-elle, qu'après » des procédés que je n'aurois jamais dû vous » pardonner, vous conserviez encore tant » d'empire sur mon cœur. »

A cela qui, peut-être, eût exigé une réponse, je me contentai de m'incliner, & de plier les épaules: mouvement qui, dans le fond, ne vouloit rien dire, mais qu'elle pouvoit ne pas moins regarder comme un aveu tacite des torts qu'elle me reprochoit, que comme une marque de l'étonnement que

me causoient ses bontés : ce fut de cette dernière façon qu'elle l'interpréta. " C'est beau-  
 " coup encore , que vous ayez l'air de con-  
 " venir de ce que je vous impute ; & je ne  
 " me flattois pas de vous trouver tant d'équi-  
 " té . " Au lieu de lui répondre , je lui  
 montrai des yeux l'assemblée , comme pour  
 lui faire sentir qu'elle nous permettoit d'au-  
 tant moins de nous livrer à un entretien du  
 genre de celui qui s'annonçoit entr'elle &  
 moi , que son attention paroissoit déjà plus  
 se fixer sur nous. Lui faire faire cette remar-  
 que , n'étoit , ce me semble , rien moins que  
 lui proposer un rendez-vous : c'étoit même  
 plus dans le dessein de me délivrer d'une  
 conversation aux suites de laquelle rien ne  
 m'intéressoit , qu'avec le projet de la mener  
 si loin , que j'avois paru l'exhorter à ménager  
 les spectateurs ; mais vous connoissez les fem-  
 mes. Praxidice , pour la situation où nous  
 étions ensemble , s'étoit avancée avec une  
 étourderie presque incroyable ; elle ne vouloit  
 pas ( & rien n'étoit plus juste , ) qu'il ne lui  
 en restât que le ridicule : si , d'ailleurs , elle  
 me voyoit me tenir sur une si grande réserve ,  
 elle pouvoit aussi-bien l'attribuer à la multi-  
 tude de témoins qui nous environnoit , qu'au  
 peu d'envie que j'avois de profiter des dispo-  
 sitions favorables où je la retrouvois. Ce fut  
 encore le parti qu'elle prit. " Vous avez raison ,  
 " me dit-elle , on nous regarde : je voudrois ,  
 " toutefois , vous parler : par malheur , en-  
 " core , je me suis laissée engager par Der-

» cyle , à passer la soirée chez elle : quel pré-  
» texte prendre pour m'en dispenser ? &c ,  
» quand j'en trouverois , peut-être vous êtes-  
» vous arrangé de façon que cela me seroit  
» fort inutile ? » Je l'interrompis pour lui  
dire qu'en effet , j'avois pour ce jour-là dis-  
posé de moi. « Eh bien ! reprit-elle vivement ,  
» demain , chez vous , chez moi , par-tout  
» où vous voudrez , à l'heure que vous pren-  
» drez ; réponds-moi , de grace , sera-ce  
» pour demain ? ... » Elle mettoit trop de cha-  
leur dans ses prières pour qu'enfin elle ne  
fit point passer dans mon ame , un peu du  
feu qui l'animoit. Je lui dis que je la laissois  
absolument la maîtresse de l'heure , & du lieu  
du rendez-vous : le Céramique fut l'endroit  
qu'elle choisit , la fin du jour , l'heure qu'elle  
m'indiqua : elle fut ponctuelle , je ne me fis  
pas attendre.... Il me semble qu'elle vous  
a dit le reste.



## L E T T R E L X X V I.

*Le même au même.*

**J**E me flatte trop d'être connu de vous pour imaginer que j'eusse à craindre de votre part, le soupçon d'avoir, dans le récit que vous m'avez forcé de vous faire de mon aventure avec Praxidice, moins consulté la vérité que mon amour-propre. Quelques graces que vous consentiez que j'aie, il vous paroît incroyable qu'il ne me faille que des souris pour renverser la tête d'une femme, sur-tout quand elle a autant de raisons de s'armer contre leur charme, que j'en avois données à celle-là. Dire que cela est incroyable, est me dire assez que vous ne le croyez pas. Il m'auroit été facile, comme vous l'allez voir, de fortifier ce même récit qui, pour ne rien dire de plus, vous paroît si douteux, par des preuves telles qu'il ne vous auroit pas été possible de supposer un moment qu'il ne fût pas fidele; & je leur aurois fait accompagner ma dernière lettre, si je n'eusse pas crain qu'elles ne blessassent votre vanité. Une autre raison encore qui, lors même que je me les serois crues nécessaires, m'auroit porté à les supprimer, est la répugnance extrême que je me sens pour sacrifier les lettres des femmes. C'est une chose qui n'est que trop ordinaire



dans un siècle où la crapule, qui semble seule le signaler, a détruit tout sentiment d'honneur. Mais, si je veux bien partager quelques-uns des travers qui y sont à la mode, je ne prétends me souiller d'aucune des bassesses qu'il accrédite. Aussi, n'est-ce que pour le temps seulement que vous pouvez employer à lire la lettre de Praxidice, que je vous la confie. Je fais assez quels sont sur cela vos principes, pour que, si vous étiez dans un état plus tranquille, je ne craignisse pas que vous en abusassiez; mais je n'ignore point tout ce qu'obtient de nous l'amour-propre; & combien, quand il est piqué, nous lui sacrifions de choses que nous devrions toujours respecter. Il est encore vrai que, rendus à nous-mêmes, nous nous méprisons de lui avoir tant immolé; mais le remords ne répare rien; & s'il nous éclaire sur l'avilissement où nous sommes tombés, il ne le prévient pas. Pour ne vous exposer donc point à avoir à rougir de vous-même, & vous prémunir à cet égard contre toute tentation, l'esclave qui vous remettra la lettre de Praxidice, est expressément chargé par moi de l'attendre, & de me la rapporter. Je me plais à croire que vous faites encore assez de cas de mon amitié pour ne rien opposer à l'exécution des ordres que je lui ai donnés, & qui ne sont qu'une nouvelle preuve de mes sentiments pour vous.

## L E T T R E L X X V I I .

*Praxidice à Alcibiade.*

J' A I passé la plus grande partie de la nuit à faire des réflexions qui m'ont d'autant plus tourmentée qu'elles m'ont été plus inutiles. Vous pouvez , par ma lettre seule , juger du peu de fruit que j'en ai tiré : ce n'est que pour vous dire que je vous aime , que je vous écris : mais , quelle ne doit pas être la force de l'illusion que je me fais , puisque je puis imaginer que vous y serez sensible ! Vous seriez , sans doute , aisément blessé ( si , pourtant , cela étoit possible , ) que l'on ne vous aimât pas : mais , en revanche , qu'il est difficile de vous trouver reconnoissant des sentiments que vous faites naître ! Eh ! qui le fait mieux que moi ! Combien peu de temps , si toutefois il est vrai que je vous aie jamais plu , m'avez-vous laissé jouir du bonheur de vous plaire ! de combien de façons , dans ce peu de temps même , n'avez-vous pas tourmenté mon cœur ! Avec quelle barbarie ne l'avez-vous pas condamné au malheur de ne vous aimer plus , ou bien plutôt , au supplice de conserver toute sa tendresse , & de n'oser même plus se l'avouer ! Mais , soyez sincère ; est-il bien vrai , comme malheureusement tout voudroit que je le crusse ,

que vous ne vous fussiez proposé auprès de moi, que de triompher d'Axiochus, & du sentiment qu'il commençoit à m'inspirer? Se peut-il que vous ayez pu former un projet si cruel, & que mon extrême tendresse pour vous, ait pu vous permettre de l'exécuter? Ah! combien, pour douter de ce dont vous m'avez donné tant, & de si cruelles preuves, ne faut-il pas que je vous aime encore; & à quel excès ne doit pas aller mon aveuglement pour supposer que je puisse vous retrouver sensible, vous qui, lors même que j'étois le plus digne de vous, n'avez pas cru que je le fusse de votre tendresse. Mais, se pourroit-il que vous poussassiez la cruauté jusques à me mépriser d'une inconstance que vous m'avez rendue nécessaire. Inconstante! moi! non, Alcibiade, au milieu même de mon erreur, je ne l'ai pas été un seul instant. S'il vous étoit possible de comprendre jusqu'ou alla ma douleur, quand, le cœur encore tout plein de vous, je me trouvai dans les bras d'un autre! combien votre image m'y a persécutée! à quel point même, je m'y trouvois avilie! ... Que les illusions que nous fait le dépit s'effacent promptement! que la honte qui y succede a d'amertume & de durée! ... Mais que pouvois-je contre un homme à qui, par les confidences que vous lui aviez faites, vous sembliez m'avoir abandonnée! Avec quel art, en même temps, quelle audace il fut abuser de ces secrets, dont vous étiez seul dépositaire, & qui, peut-être

être, n'auroit jamais dû vous échapper ! quel moment il fut choisir ! Mais, non, c'est en vain que je me cherche des excuses : non, Alcibiade, non, je ne le sens que trop aujourd'hui, votre inconstance ne justifioit pas la mienne. .... Que savoit-il ? que je vous avois adoré, qu'il n'y avoit rien que je ne vous eusse sacrifié ! Que craignois-je donc ? qu'il ne divulguât ma foiblesse ? mais, moi-même, ne m'en faisois-je pas honneur ? Loin de chercher à la cacher à personne, n'aurois-je pas voulu pouvoir l'apprendre à tout l'univers ? D'ailleurs, que lui aviez-vous dit que moi-même je ne lui eusse confié ? quelles furent donc les craintes qui vinrent s'emparer de moi ? Comment, abymée dans la douleur que peut causer l'inconstance de l'amant .... que dis-je ! du dieu qu'on adore, peut-on consentir à se livrer à un autre ? ... M'y livrer ! est-il donc vrai que je m'y sois livrée ! Que lut-il dans mes yeux après ce fatal moment, que le sentiment de la honte dont je venois de me couvrir ? de combien de larmes ne fut-il pas suivi. Avec quelle contrainte ? quelle secrète indignation contre moi-même ! .... mais quel tableau vous offré-je ! & dans quel moment ! O ! Alcibiade, serois-je assez heureuse pour que vous en détournassiez les yeux avec horreur ! pour que vous eussiez même, pour me pardonner d'avoir été à un autre que vous, besoin de tout l'amour que vous m'inspirez ! Oui, mon cher Alcibiade, punissez m'en : que mon repentir, mes lar-



mes, la certitude d'être adoré plus que jamais, vous trouvent également inflexible ! Infortunée ! que desiré-je ! .... mourir de douleur, mais, vous en avoir pour témoin. Vous verriez-je aujourd'hui ? vous rappelez-vous que vous avez daigné m'en flatter ! .... Quoi ! je revivrois pour vous ! .... Ah ! toute mon ame suffit à peine à ma joie ! .... je me revertois, je me sentirois pressée dans vos bras ! .... Venez, que j'y expire de mon bonheur ; que je puisse prévenir par ma mort, le supplice horrible de vous perdre une seconde fois ! .... Qu'au milieu de toutes mes craintes, il m'est doux d'imaginer que je pourrai encore vous jurer un amour éternel ! A quelles inquiétudes ne suis-je pas en proie, pendant que... ah ! écartons cette affreuse idée. D'ailleurs ai-je le droit d'être jalouse ? Rendez-le moi, cruel ! ce droit dont, avec tant d'autres, vous m'avez privée. .... Mais vous-même ! ( ah ! je le desiré trop ardemment pour ne m'y pas être trompée ! ) vous avez paru me reprocher Thrasyllé : par la place que je vous ait dit qu'il occupoit dans mon cœur, c'est à vous que je laisse à juger quelle est celle qu'il y remplit aujourd'hui... Vous, Alcibiade ! vous seriez jaloux ! Je me flatte en cet instant qu'on ne sauroit l'être sans amour ; & qu'il n'est pas vrai, comme je l'ai mille fois entendu dire, que la vanité produise les mêmes mouvements. Vous ne m'avez pas, je l'avoue, ordonné de vous le sacrifier ; mais consentir à me revoir, n'a-ce pas été assez

me le commander ? Si le premier devoir de mon amour a été de vous dire combien je vous aime , le second doit être de lui apprendre que je ne l'ai jamais aimé ; & sans attendre votre réponse ; encore dans l'ignorance , ou du moins dans le doute de ce que vous déciderez sur mon sort , je vais lui apprendre le sien. Hélas ! que de choses je me dis que peut-être , vous ne me direz point ! Vous m'avez , il est vrai , fait espérer que ce ne seroit pas vainement que je me flatterois du bonheur de vous voir aujourd'hui : mais , quand vous m'en auriez donné la plus entière certitude , Diotime ! .... elle est si belle ! .... tant d'autres ! .... vous êtes si volage ! il y a si loin pour vous , du desir à l'amour ! .... Thrazille ! .... un successeur ! croirez-vous que je ne l'aie pas aimé ? ne rejetterez-vous point sur mon cœur , ce qui n'a été qu'une erreur de mon imagination ? Votre vanité , si pourtant , j'ose vous le dire , est si délicate ! Je vous ai vu si blessé de n'avoir pas été ma première idée , que je n'ose croire que vous me pardonniez , non , de vous avoir banni de mon cœur , ( vous n'avez pas ce crime à me reprocher , ) mais d'avoir pu imaginer que vous l'étiez. — Ah ! vous aurez raison ! même sans espoir de vous retrouver , je n'en devois pas moins me conserver tout à mon amour : jamais , non , jamais je n'aurois dû laisser profaner par les hommages d'un autre , ce qu'Alcibiade avoit bien voulu croire digne des siens. Dieux ! que je haïrois Thrazille ,

si l'excès de ma tendresse pour vous ne remplissoit pas toute mon ame ! .... Vous voyez mon trouble : je ne fais ce que je vous écris : ah ! si , pour excuser mon désordre , vous aviez les mêmes raisons que moi ! Grands dieux ! se peut-il que j'aie cru ne vous plus aimer ! .... mais pourquoi , puisque j'étois condamné à rester chez Dercyle , n'y êtes-vous pas resté vous même ? si je vous eusse été chère , m'auriez-vous quittée ! eh ! dans quel instant encore ! mais des spectateurs ! les voyois-je , moi ! Craignez-vous , si je vous eusse eu plus long-temps devant les yeux , que je n'eusse pu leur cacher l'état où vous mettiez mon ame , ou , plutôt , n'est-ce pas que vous auriez rougi qu'ils saisissent dans la vôtre , ce que vous recommenciez à sentir pour moi ? Ah ! je suis perdue si vous m'en jugez si peu digne ! .... Mais il est temps que je me livre au sommeil , si , toutefois , il se peut que dans l'agitation où vous m'avez mis le sang , je puisse en espérer. Que de siècles il y a quelquefois pour une ame sensible , à s'écouler entre le commencement & la fin de la carrière du soleil , & que vous me le faites cruellement éprouver !



## L E T T R E LXXVIII.

*Axiochus à Alcibiade.*

**I**L y a déjà plus d'un mois que , sur la perfide parole que vous m'aviez donné de me céder Diotime , je l'ai attaquée. Loin , cependant , que je voie encore à une entreprise que vous me peigniez si facile , aucune apparence du succès , chaque jour ne m'offre que de quoi me faire repentir de l'avoir tentée. Si Diotime n'avoit pour vous qu'un goût aussi léger que vous me l'avez dit ; & que , vous-même ne tinssiez pas plus à elle , que vous paroissez croire qu'elle ne tient à vous , seroit-il naturel , ou que vous ne me l'eussiez pas déjà sacrifiée , ou qu'elle s'obstinât à conserver un sentiment , trop léger de sa part , pour lutter long-temps contre la certitude d'être si mal récompensé ? Mais , est-il bien vrai que votre intention soit de la traiter aussi légèrement que vous me l'avez promis ; & quand , en effet , ç'auroit été votre dessein , auriez-vous pu y rester fidele avec une femme qui vous offre à la fois tant de charmes & de passion ? Ce n'est pas que je croie , ni que vous l'aimiez véritablement , ni même que , le voulussiez-vous , cela vous fût possible : mais elle est belle , vous êtes ardent , impétueux ; & quelquefois les mouvements



de votre cœur ressembloit si bien à l'amour, qu'il ne seroit pas bien étonnant que, même avec moins d'intérêt de s'y tromper, Diotime s'y méprît encore. Quoiqu'il en soit (car, comment percer un mystère, peut-être, fort obscur pour vous-même?) vous auriez bien dû me sauver l'humiliation de soupirer pour elle si infructueusement. Quelque vive que fût l'impression qu'elle faisoit sur moi; c'étoit sans un chagrin que je ne pouvois pas supporter, que je la voyois dans vos bras; mais mon amour pour elle, accru par l'espoir dont vous l'aviez flatté, m'en fait, & depuis assez long-temps, le plus cruel des supplices. Persuadé, d'ailleurs, de toute la supériorité que vous avez sur moi, je me serois bien gardé d'en aller, de moi-même, chercher une preuve de plus, en tentant de vous enlever une conquête. Mes sentiments pour Diotime n'étoient encore, quand je vous les confiai, qu'une fantaisie qui, selon toute apparence, avec le soin que je prenois de la décourager, n'auroit pas existé long-temps, si vous ne l'eussiez pas nourrie de tout ce qui pouvoit la fortifier dans mon âme, & l'en rendre, enfin, le tyran. Si vous ne m'avez embarqué dans cette affaire que pour vous donner le plaisir de m'y voir échouer, & fournir à votre vanité un triomphe de plus, je vous jure que je ne vous le pardonnerai jamais. Croyiez-vous, en effet, que je pusse ignorer à quel point vous savez séduire; que vous parvenez à vous attacher les femmes,

par ceux-mêmes de vos défauts qui devroient les révolter le plus ; que votre légèreté qu'aucune n'arrête , & que toutes , pourtant , se flattent d'arrêter , n'est pour elles qu'une raison de plus de chercher à vous inspirer de l'amour , ou de tenir avec plus d'acharnement aux sentimens que vous leur faites naître ; que nul homme n'a aussi bien connu que vous l'art d'échauffer leur imagination , ou de troubler leur cœur ; que celles qui , avant vous , ont aimé , croient , quand vous daignez les enchaîner , aimer pour la première fois ; & que celles que vous avez touchées le premier , cherchent en vain dans un engagement nouveau , à perdre le souvenir de votre inconstance ; qu'enfin ce volage Alcibiade qui , pour ainsi dire n'a fait que passer devant leurs yeux , laisse dans leur cœur des traces que rien ne peut effacer : Y a-t-il dans Athenes quelqu'un qui doive être plus convaincu que moi de ces grandes vérités ? Deux fois , pour mon malheur , il vous a plu de devenir mon rival : la première , votre seule présence , quelques propos qui , même , sembloient n'avoir pas d'intention directe , suffirent pour me priver d'un bonheur auquel je touchois , & qui me coûtoit trois mois de peines & de soins : vous triomphâtes enfin , avant même que vous parussiez le desirer , & que l'on pût se dire que vous en seriez flatté. La seconde , vous sûtes avec la même facilité , m'enlever le cœur d'Hégéside. Il étoit contre vos maximes d'at-

taquer les femmes dont vous ne fussiez pas le premier vainqueur ; & j'eus encore des grâces à vous rendre de ce que vous vouliez bien me faire en quelque façon l'honneur de me succéder. Quand cesserez-vous donc de me poursuivre ? Encore une fois , vous devez vous rappeler que , quelqu'aimable que me parût Diotime , je n'avois sur elle aucune prétention. Vous m'avez flatté que je lui plairois : délivrez-moi donc , du moins , du plus grand obstacle que je puisse trouver auprès d'elle. Ne retardez plus mon bonheur par cette alternative d'indifférence & de tendresse qui , en tourmentant son cœur , vous l'attache de plus en plus. Vous m'avez rendu sa possession aussi nécessaire que vous m'assurez qu'elle vous l'est peu : déterminez-vous donc , je vous en conjure. Rendez-la heureuse , si vous le pouvez ; ou , en lui portant les derniers coups , ne lui laissez pour route ressource , que les vœux , les soins , & la tendresse d'Axiochus.



## L E T T R E L X X I X.

*Alcibiade à Axiochus.*

**A** Mon entrée dans le monde , je croyois ( & vous devriez , vous , l'ignorer moins que personne ) qu'il n'y alloit pas moins de mon honneur à quitter toutes les femmes , qu'à les foumettre ; & que c'étoit même peu que le premier , si je ne leur rendois pas mon inconstance aussi mortifiante qu'elle leur étoit le plus communément douloureuse. Depuis quelque temps , plus éclairé sur mes véritables intérêts , je ménage leur amour-propre , autant qu'autrefois je me plaisois à le blesser. Quoique , peut-être , je ne fasse pas intérieurement autant de cas de leur suffrage que je le leur dis , je n'en ignore pas davantage jusques à quel point elles peuvent aujourd'hui influencer sur notre réputation ; tout le crédit que leur donnent la molesse , & la corruptions de nos mœurs , la futilité de nos idées , le faux de nos airs ; & combien , tant que , pour se faire un nom , le manège sera plus nécessaire que le mérite , il sera important de ne les pas avoir contre soi. On ne leur doit jamais , il est vrai , cette renommée qui nous survit , & dont la postérité est seule dispensatrice : mais elles ont l'art d'exagérer nos succès , d'affoiblir nos désavantages ,



d'éblouir & d'entraîner nos contemporains. Comme, pendant qu'il existe, elles peuvent, ou dégrader le héros, ou lui susciter des traverses qui souvent obscurcissent sa gloire, ou la rendent douteuse : elles peuvent aussi, pendant sa vie, faire un grand homme de celui qui, sans elles, seroit resté dans l'obscurité la plus profonde ; ou qui, du moins, n'auroit joui que d'une célébrité aussi médiocre & aussi resserrée que ses talents mêmes. Je ne voudrois donc pas leur devoir toute ma gloire ; mais, peut-être, voudrois-je moins encore les voir s'élever contre moi ; & c'est, assurément, ce que je n'aurois pas évité, si j'eusse continué de les ménager aussi peu que je le faisois autrefois. Persuadé avec raison que l'on afflige le cœur beaucoup plus impunément qu'on ne mortifie la vanité, loin aujourd'hui de quitter celles qui ne me touchent plus, je me borne à tourmenter leur ame de tant de façons, & fais leur faire du mouvement qui les porte vers moi, quel qu'il puisse être, un supplice si cruel & si continu, que quelque patience que puisse leur inspirer, ou l'amour, ou l'orgueil de m'avoir conquis, & plus encore, le desir de me fixer, je les force enfin à l'inconstance. Par là, tout coupable que je suis de la leur, je les mets avec moi dans un tort apparent qui ne leur permet plus les plaintes, & en leur laissant la consolation de me quitter les premières, leur sauve le seul affront qu'elles ne nous pardonnent jamais. Il ne se peut point,

à la vérité, qu'elles ne se disent pas qu'elles avoient cessé de me plaire; mais, enfin, elles n'ont pas eu l'humiliation de me l'entendre prononcer, & la satisfaction de m'avoir prévenu; la certitude que d'autres ne seront pas plus heureuses; le besoin de perdre de vue une aventure désagréable; un engagement nouveau les remettant bientôt à mon égard dans cet état de tranquillité qui n'admet plus aucune sorte de sentiment. Convaincu aussi, que nous ne pouvons être amenés à la simple amitié pour un objet qui nous a inspiré quelque chose de plus, tant que, soit par le regret de l'avoir perdu, ou par quelque autre mouvement que ce puisse être, nous nous souvenons de ce qu'il nous a été, j'attends, pour les y conduire, qu'elles m'aient aussi parfaitement oublié que je les ai oubliées moi-mêmes; & je cherche à les y disposer, avec tant de finesse, qu'elles ne peuvent me soupçonner d'en avoir l'intention. Je garde le plus profond silence sur celles qui [ car il s'en trouve encore, ] aiment mieux qu'on ignore leurs faiblesses, que d'entendre vanter leurs charmes; je n'avoue que celles à qui la réputation est moins chère que la célébrité; & sur-tout, je laisse, par mon silence sur ce qui les intéresse le plus, à celles qui ne possèdent pas les beautés dont elles nous offrent l'apparence, les moyens d'exciter encore la curiosité. Enfin, je sers si bien la vanité des unes, & ménage tant l'amour-propre des autres que, non-seulement je parviens auprès d'elles à

but ou j'aspire ; mais qu'il m'arrive toujours d'en tirer le même patti que dans le temps qu'elles m'aimoient le plus , lorsque le caprice , le désœuvrement , ou l'envie de triompher du nouveau sentiment qu'elles se croient , me font desirer de les trouver encore indulgentes.

Dans l'exposition que , comme à un ami que j'ai toujours laissé lire dans mon ame , je vous fais de ma façon de penser actuelle , vous trouverez la cause de la continuité de ma liaison avec Diotime , & de l'obstacle que j'oppose encore à votre bonheur. Je ne rougis pas , de plus , de vous avouer que je me suis trompé lorsque je ne lui ai cru pour moi qu'une fantaisie que je pourrois aisément décourager. Plus tendre , plus vraie , plus estimable encore , s'il se peut , qu'elle n'est belle , je l'alarme sur mon cœur ; mais c'est sans lui faire naître le desir de m'ôter le sien ; & , soit que ses charmes prennent plus sur moi que je ne le croyois moi-même ; ou que la force & la vérité de son sentiment m'imposent , je n'ai pu jusqu'à présent me déterminer à la traiter avec l'offensante légèreté qui en rendant son amour pour moi inexcusable à ses propres yeux , lui feroit bientôt une loi de l'éteindre. Cependant , en lui jurant que je l'aime toujours , je lui fais des infidélités si publiques , & la fais instruire avec tant de soin , de tout ce qui peut me nuire auprès d'elle , qu'il ne se peut point qu'enfin je ne la force de me quitter. Daignez donc ,

mon cher Axiochus, vous prêter, tant aux ménagements que je lui dois, qu'à ce que ma politique me prescrit, & ne pas douter que je ne me prête moi-même autant que je le puis, à l'impatience que vous avez d'être heureux. D'ailleurs, je ne vous renverrois actuellement qu'un cœur encore trop plein de son objet, & sur qui la vanité n'auroit, par conséquent, pas assez d'empire pour que vos soins ne le révoltassent pas plus qu'ils ne le toucheroient. Laissez-moi donc, & pour vous-même, le temps de l'indigner contre sa foiblesse, d'intéresser son orgueil à en triompher, & de me conduire avec elle de façon qu'en lui faisant détester l'amant qui lui aura rendu si peu de justice, elle ne puisse assez haïr l'amour pour refuser les ressources qu'il pourra lui présenter.





## L E T T R E L X X X.

*Le même au même.*

**J**E vous envoie une lettre que je viens de recevoir de Diotime. Si en la lisant, vous aurez sujet de croire que c'est l'amour qui l'a dictée, du moins, ne pourrez-vous pas supposer qu'elle soit l'ouvrage de l'amour content; & n'y trouverez-vous point de quoi m'accuser d'avoir pour ses sentiments, plus d'égards que je ne vous le dis. Je lui ai fait une réponse qu'il me paroît inutile de vous détailler, parce qu'elle ressemble à ce qu'en pareille circonstance, & sans en sentir plus que moi, vous avez, vous-même, écrit mille fois. Je ne lui en donne pas moins un rendez-vous: je n'ai pas besoin de vous dire qu'on en donne, & qu'on en reçoit sans être plus amoureux, & même sans trop savoir quelquefois comment on s'en tirera. Sur cela, comme sur bien d'autres choses, nous donnons beaucoup au hasard; & ce n'est, peut-être, pas ce que nous faisons de plus mal. Comme vous êtes naturellement fort jaloux, j'ai balancé long-temps si je vous instruirois d'une chose assez peu faite pour vous plaire, mais si je vous l'eusse cachée, & que le hasard vous l'eût fait découvrir, ce même mystère que vous n'auriez dû qu'à mon amitié,

auroit pu vous paroître partir d'une autre  
 cause. La crainte, enfin, que ce qui n'étoit  
 qu'un égard, ne vous parût une dissimula-  
 tion, m'a déterminé à vous dire que Dio-  
 time consent à se rendre vers la fin du jour  
 au Céramique. Pour détourner, s'il se peut,  
 vos idées d'un objet qui, eussiez-vous moins  
 de délicatesse, ne pourroit que désagréable-  
 ment vous affecter, je vous prie d'aller sou-  
 per avec Némée, que je livre pour ce  
 soir à toute la fureur de vos desirs. Vous me  
 répondrez sans doute, qu'elle ne vous en  
 inspire pas; mais dans la position où vous  
 êtes, il vous est si nécessaire qu'elle vous en  
 inspire, qu'il ne se peut point que vous ayez  
 assez peu de philosophie pour vous faire un  
 crime d'une distraction que, par ses ri-  
 gueurs, Diotime semble elle-même vous  
 prescrire. Si l'amour heureux ne se fait point  
 quelquefois scrupule d'en admettre, une  
 passion malheureuse doit encore moins les  
 rejeter. Ne vous souvenez donc de nous deux,  
 quand vous serez près de Némée, que pour  
 avoir plus d'ardeur à vous en venger. Elle  
 vous attendra. Je sens bien que je ne puis lui  
 commander cette infidélité, sans lui ôter  
 beaucoup, d'abord, du plaisir qu'elle trou-  
 vera à me la faire; mais, je me flatte, &  
 moins encore pour elle que pour vous,  
 que vous saurez lui faire oublier que je la lui  
 ordonne. Gardez-vous bien, sur-tout, de  
 vous piquer pour Diotime, d'une fidélité  
 que vous ne lui devez pas plus qu'elle-même

ne l'exige de vous, & qui ne feroit que vous coûter des plaisirs de la perte desquels elle est si peu disposée à vous dédommager. Némée possède, d'ailleurs, (& vous pouvez m'en croire.) tous les charmes qu'il faut pour vous plaire, & même vous occuper. Je n'ignore pas, de plus, qu'elle vous trouve aimable; & qu'en vous la donnant, je ne fais que la prévenir. Si, ce que je ne crois pourtant pas, vous ne lui trouviez point toute l'ardeur que je vous annonce ici; & que votre vanité lui désirera plus que vous ne pensez, rappelez lui qu'en cet instant même je lui en préfère une autre. Quoiqu'elle soit d'une profession à ne se pas piquer d'une bien grande délicatesse, elle est femme. C'est-à-dire, que si son cœur ne sauroit être blessé de la préférence que je donne sur elle à Diotime, il est impossible que son amour-propre n'en souffre pas. Ce motif de plus, sans rien ajouter dans le fond au goût que je lui connois pour vous, doit le lui exagérer. S'il ne vous importe point d'en être aimé, il ne doit pas vous être indifférent qu'elle se persuade, ou non, qu'elle vous aime, puisqu'elle ne peut, sans vous en plaire davantage, se faire cette illusion. Vain comme vous me croyez, vous ne douterez sûrement pas que mon intention, en vous envoyant la lettre de Diotime, ne soit de vous donner une preuve de plus de l'empire singulier que j'ai sur les femmes, & de la passion que celle-là conserve pour moi, malgré la conviction où elle paroît être d'avoir

assez mal placé son cœur. Ce n'est, cependant, que pour votre consolation que je desiré que vous la lisiez. Ah! si vous connoissiez les femmes comme moi, mon cher Axiochus, que cette lettre qui, selon toute apparence, vous paroîtra si cruelle, y répandroit d'espérance & de joie! Elle s'y plaint, il est vrai, des soins que vous lui rendez, & semble même, s'en plaindre avec amertume; mais, pourquoi ne se plaint-elle que de vous, quand Callicrate, Antigènes, Adymante ne doivent pas lui paroître moins épris d'elle, que vous-même, & ne la tourmentent point de leur amour, avec moins de vivacité? Peut-elle plus se dissimuler leurs desirs que les vôtres? Si c'est qu'en vous voyant chercher à la rendre sensible, vous lui donnez sujet de vous accuser de respecter peu l'amitié, ceux que je viens de nommer, vivent-ils avec moi moins intimement que vous-même, & peut-elle plus l'ignorer? Pourquoi donc êtes-vous d'eux tous le seul à qui elle fasse l'honneur de le nommer? c'est que vous êtes le seul qu'elle trouve dangereux pour son cœur. Si elle vous voyoit avec autant d'indifférence qu'elle en a pour eux, elle vous laisseroit infailliblement dans le même oubli. Peut-elle vous prouver mieux que, malgré elle-même, elle vous distingue de vos rivaux, qu'en se plaignant, comme elle fait, des soins que vous prenez pour lui plaire? J'ai, vous le savez, quelque expérience dans ces sortes de choses; & je n'ai pas encore vu de femmes qui, pour se



consoler de l'abandon de son amant, ne prit celui de tous les hommes de qui, dans le temps qu'elle s'en croyoit le plus aimée, les prétentions paroïssoient la blesser le plus. Que la passion qui regne dans la lettre de Diotime, ne soit donc point pour vous une raison de craindre qu'elle ne se rende jamais à vos desirs : l'amour malheureux s'exprime toujours avec plus de véhémence que l'amour content, & quelquefois n'en est pas plus tendre. Comme le bonheur nous affoiblit nos sentimens, l'infortune nous les exagere. Souvent, pour cesser de croire qu'on aime encore, on n'a besoin que d'apprendre qu'on est encore aimé : Cela, par exemple, ne s'éprouve jamais mieux que, quand après avoir craint l'inconstance d'une femme, on la retrouve fidelle. Au reste, ne redoutez rien pour votre amour, du rendez-vous que je donne à Diotime. Il est vrai que mon intention n'est pas qu'il me soit totalement inutile ; mais je saurois mêler tant d'amertume à mes transports, que, tout délicat que vous êtes, vous même ne voudriez-vous point que je ne le lui eusse pas donné. J'ai peine à croire qu'elle oublie de me parler de vous, & des persécutions de votre amour : en cas, cependant, qu'elle ne s'en souvint pas, je promets non-seulement de vous rappeler à sa mémoire, mais d'exiger qu'elle vous sacrifie aux craintes que je feindrai. Ce sera, à la vérité, avec si peu de tendresse, & une hauteur si choquante que j'exigerai

d'elle ce sacrifice, que, quelque disposée qu'elle pût être par elle-même à me l'accorder, la dignité qu'elle a dans l'ame, ne le lui permettra pas. Je vous exhorte donc plus sérieusement que jamais à la tourmenter de votre amour, & à ne vous pas plus effrayer de la violence de sa première douleur, que des projets d'indifférence éternelle que vous l'entendrez former. Quand, en pareille circonstance, on n'auroit pas à se fier à l'amour-propre, du soin de consoler le cœur, il n'en seroit pas moins sage de compter sur l'habitude d'aimer, la plus constante, & en même temps, la plus dangereuse de toutes. Ce ne sera, sans doute, qu'au dépit que d'abord vous la devrez; mais j'ai toujours vu le goût achever ce que le dépit avoit commencé. Vous n'êtes pas, d'ailleurs, fait pour voir Diotime ne donner toujours tout qu'à la vengeance. Que le desir que vous avez de lui plaire, ne vous fasse pas, cependant, brusquer son cœur. Vous aurez, non-seulement à lui faire oublier un ingrat qu'elle y retrouvera, peut-être, plus, & plus long-temps qu'elle ne le voudroit sans doute, mais à lui ôter les idées défavorables que je lui aurois données & de vous, & de l'amour. Vous vous abuseriez si vous croyiez qu'avec une femme de ce caractère, ce fût un ouvrage si facile; mais il se peut que vous ne vous trompassiez pas moins si vous le jugiez impossible. Gardez-vous sur-tout d'oublier que vous ne pouvez la gagner que par l'excès de votre pa-

tience, de votre respect, & de votre soumission; qu'en général, il faut pour triompher d'une femme, plus d'art que d'amour; que le sentiment qu'on a, vaut rarement auprès d'elle le sentiment qu'on fait feindre; que c'est enfin beaucoup moins aux avantages que j'ai pu recevoir de la nature, que je dois mes succès, qu'au bonheur que j'ai eu jusqu'ici, de n'en aimer aucune, & de paroître les adorer toutes. Adieu, songez que Némée vous attend ce soir; & ne vous rappelez qu'aux conditions que je vous ai prescrites, que je vais attendre Diotime, & que ce ne sera pas vainement.



## L E T T R E L X X X I.

*Diotime à Alcibiade.*

O ! mon cher Alcibiade, que cette infortunée Diotime qui vous adore, vous occupe peu ! Voilà trois jours entiers que vous me privez de votre présence, & que vous m'en privez volontairement ! Callicrate, tout accoutumé, tout ardent qu'il est à vous défendre, ne peut plus trouver d'excuses à votre froideur, ni justifier votre négligence. Mais, n'auriez-vous point poussé la barbarie jusqu'à lui prescrire de me laisser toutes mes craintes ? De quoi en ce genre votre cœur, en effet, n'est-il pas capable ? J'ai su, comme tout Athenes, les bruyantes, & trop peu décentes fêtes que vous venez de donner à vos amis dans vos jardins, & ne pouvois pas ignorer davantage que Callicrate en avoit été. Je ne lui demandois seulement que de me tromper là-dessus, & l'interrogeois bien moins pour tirer de lui l'aveu de vos crimes, que pour trouver dans le refus qu'il me feroit de me les apprendre, des raisons de vous croire moins coupable. Mon cœur qui cherche encore plus à vous excuser, que vous ne le chercheriez vous-même si vous m'aimiez ; & que, cependant, l'amour pût vous permettre d'être si criminel, auroit préféré les





infidèles récits de Callicrate, à la certitude la plus avérée. Il voyoit avec quelle ardeur je desirois un prétexte pour couvrir une indulgence qui m'est si honteuse; mais le barbare, digne de vous jusqu'au bout, loin d'avoir pour moi la pitié de m'abuser, sembloit se faire une joie maligne de me faire le récit de vos plaisirs. Eh! qui sait même s'il ne me les a pas exagérés? Ah! laissez-moi, cruel! le pouvoir de vous haïr, ou répondez m'en à la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Vous m'aimez, dites-vous; & c'est dans d'autres yeux que les miens, que vous allez chercher l'expression de l'amour! C'est dans d'autres bras que vous croyez en trouver les plaisirs, & que vous les trouvez, peut-être! ingrat! eh! quelles rivales encore me donnez-vous! Je sais, ou, pour parler plus juste, je me plais, & beaucoup plus encore pour votre gloire, que pour les intérêts de ma vanité, à croire que vous ne les aimez pas; mais enfin, elles vous occupent, vous partagent, prennent sur votre imagination, séduisent vos sens. En supposant même que, dans ces instants cruels, vous puissiez vous rappeler mon image, quel doit être mon empire sur votre cœur! Vous me direz, peut-être, (car combien n'êtes-vous pas ingénieux à tromper!) que de plus estimables rivales seroient bien plus dangereuses pour moi; mais ne pouvez-vous donc vous dispenser de m'en donner? Quand vous réglez seul sur mon ame; quand je vous préfère à



ce qu'Athènes renferme de plus à craindre après vous, ne puis-je en obtenir que vous me laissiez du moins ignorer vos égarements? Je suis aimée, vous le savez: Axiochus, tout votre ami qu'il est, m'adresse les vœux les plus ardents: Eh! l'oseroit-il, si, en m'aimant, il croyoit vous déplaire? Quoi! vous ne pouvez douter qu'il ne m'aime; & vous ne le haïssez pas! O! mon cher Alcibiade, cachez-moi une tranquillité d'autant plus faite pour m'outrager, que je puis moins me dissimuler que je ne la dois qu'à votre indifférence. Les dieux me sont témoins que, rous cruels que vous me rendez mes sentiments, je n'ai point cherché, par un art que rien n'excuseroit à mes yeux, à réveiller les vôtres; à vous forcer par les tourments de la jalousie, à vous les exagérer peut-être; qu'Axiachus, enfin, ne peut, malgré sa tendresse pour moi, m'obliger à tourner mes regards vers lui, que lorsqu'il me prononce votre nom. Vous le voyez; je ne veux pas que vous puissiez un seul instant penser que, dans mon désespoir, il pourroit être, quelque momentané que ce fût, l'objet de mon attention! Mais, lui-même, comment ose-t-il se flatter qu'un cœur tout rempli d'Alcibiade, puisse se rendre à ses desirs? Hélas! que je prends d'inutiles soins! Eh! comment se peut-il que je croie vous plaire encore en vous parlant de ma tendresse, lorsque tout me prouve si-bien que ce ne seroit qu'en vous assurant de mon indifférence, que je pourrois commencer à vous être chère?

## L E T T R E L X X X I I .

*Alcibiade à Némée.*

**I**L m'est impossible, ma chere Némée, de souper aujourd'hui avec vous, comme je vous le promis hier. Diotime qui croyoit qu'elle ne pourroit pas mē voir, vient de me mander qu'elle se rendroit ce soir au Céramique. Il y a trop peu de temps qu'elle me fait la grace d'y venir, pour que je puisse un peu décemment refuser le rendez-vous qu'elle me propose. Vous voudrez donc bien, & me permettre de lui accorder ce qu'elle desire, & agréer qu'un de mes plus intimes amis aille vous dédommager de mon absence. Axiochus, vous souriez déjà, perfide! ....oui, cet Axiochus si beau! si bien fait! si galant! que je vous ai vu quelquefois regarder avec tant de tendresse, brûle du desir de souper avec vous sans témoins, & me prie de vous l'apprendre. Ce n'est pas, cependant, qu'il ne veuille tenir que de ma seule amitié, le bonheur auquel il aspire; mais il fait combien vous m'êtes chere; & il auroit craint en ne le demandant qu'à vous, de manquer au sentiment qui nous unit. J'ai deviné ce dont il se faisoit scrupule de vous instruire; & je vous conjurerois de ne pas lui refuser la grace qu'il implore de vous, si j'étois moins convaincu qu'il

DE CRÉBILLON, FILS. 185

qu'il n'a pas besoin que je vous en presse. Il est, d'ailleurs, atteint d'une douleur qu'il cherche à dissimuler ; & que, malgré le goût que vous lui inspirez, je ne doute point qu'il ne doive à l'amour. L'en guérir, est un triomphe de plus pour vos charmes ; & je crois pouvoir être sûr que vous ne le négligerez pas. Armez-les donc de tout ce que la parure peut vous offrir de plus séduisant : moins vous avez à craindre qu'il respecte la vôtre, moins, ce me semble, vous devez l'épargner. Que les expressions les plus tendres, les souris les plus enchâteurs, enfin, que tout ce qu'on peut donner à l'amour, le fassent rougir dans vos bras, d'en aimer une autre, ou ne le laissent pas se le rappeler. Vous me verrez aussi reconnoissant de ce que vous ferez pour vous-même, que s'il m'étoit de l'impossibilité la plus absolue de ne pas l'attribuer à votre seule complaisance pour moi.





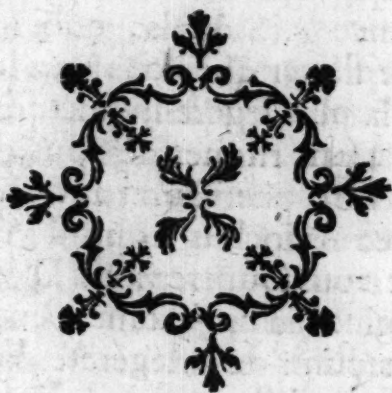
## L E T T R E L X X X I I I .

*Némée à Alcibiade.*

**E**XIGER de la reconnoissance de vous, lorsque l'obligation est toute de mon côté, seroit une inconséquence, ou une perfidie dont je ne suis pas capable. Qu'il vienne donc, cet Axiôchus, à qui jusques ici j'avois si vainement souhaité de plaire. Ne craignez rien pour lui de mes rigueurs. Si je lui fais quelques reproches d'avoir si long-temps conservé son indifférence auprès de moi, ils seront adoucis par de si tendres transports qu'ils n'alarmeront pas ses desirs. Jamais il n'aura eu plus de sujet de se croire aimé; & jamais, peut-être, n'aurai-je cru moi-même aimer davantage. Ne vous inquiétez point de ma parure: vous pouvez, à cet égard, vous en rapporter à l'envie que j'ai de lui plaire. Je crois lui avoir entendu dire que les ajustemens qui voilent le moins la nature, lui paroissent fort au dessus de toute ce que l'on a imaginé pour l'embellir, & je dois avoir en mes charmes assez de confiance pour ne point douter que ce qui le séduit le plus, ne soit aussi ce qui me sied le mieux. Il est, dites-vous, atteint d'une douleur secrète; & vous craignez qu'il ne la doive à l'amour! Ah! m'est-il permis de penser que l'amour puisse le rendre mal-

heureux ? Que du moins, il me sera doux de le lui faire oublier ! C'est un triomphe de plus pour moi ; & jamais je n'en aurai remporté de si flatteur. Je ne sais , cependant , si je ne devrois pas vous cacher , ou vous affoiblir tout ce que m'inspire Axiochus : mais , pour-quoi , dans le fond , me ferois-je une violence si pénible ? vous ne me la prescrivez pas ! Qu'importe , en effet , puisque vous me voulez coupable , que je le sois ou moins ou plus ? Quand j'éprouverois le malheur de n'être que complaisante dans une occasion où il est si intéressant pour moi d'être sensible , croiriez-vous , quelques serments que je vous en fisse , que je m'en fusse tenue à la simple complaisance ? .... Mais , quoi qu'il en soit , puis-je me flatter que vous ayez sur mes sentiments , la plus légère inquiétude ? Je crois donc que , sans risquer de vous déplaire , je puis vous dire que j'aurai autant de plaisir à souper avec Axiochus , que si j'étois fâchée de ce que vous souperez avec Diotime. Vous vous imaginez en cet instant , peut-être , que , pour vous punir de la légèreté de votre conduite avec moi dans cette occasion , je me plais à vous exagérer mes transports ; vous vous trompez : je ne fais tout au plus que vous les montrer. Si vous ne m'en croyez pas , Axiochus pourra vous répondre de la bonne foi dont je suis avec vous. Je ne vous en prie pas moins de m'envoyer pour ce soir , de vos vins les plus précieux. Le dernier souper que vous avez fait chez moi , a épuisé ce

qui m'en restoit ; & , quelque bons que soient les miens , il doit vous paroître tout simple qu'aujourd'hui sur tout , je les trouve peu dignes d'Axiochus. Je vous envoie en revanche , des parfums que je viens de recevoir du Satrape de Phrygie : vous verrez , en les essayant , que je puis me passer des vôtres. O Venus ! que vous me rendez heureuse ; & par quels sacrifices pourrai-je jamais vous témoigner ma reconnoissance !



## L E T T R E LXXXIV.

*Axiochus au même.*

IL n'y a pas d'endroits dans Athenes où je ne vous aie cherché tantôt en quittant Némée, & je crois qu'il est inutile que je vous dise que j'ai été jusques au Céramique. L'air incertain & embarrassé de vos gens, en m'en refusant l'entrée, a suffi pour me prouver que vous y étiez : vous ne pouvez donc pas ignorer à présent que je m'y suis présenté. Vous y étiez donc encore ! & avec qui pouviez-vous y être qu'avec cette même Diotime que vous feignez de n'aimer plus, & à qui, cependant, vous consacrez encore des jours entiers ! Ah ! je sais trop combien le desir seul abrége les rendez-vous, pour qu'à la longueur du vôtre, je puisse méconnoître le sentiment que vous y avez porté ? ... Mais, quand il seroit vrai que vous n'auriez voulu la revoir que pour la préparer à votre inconstante, pourrois-je penser que sa tendresse & sa beauté vous eussent laissé exécuter un si cruel projet ? Non, pour vous rendre toute votre ardeur, elle n'aura pas même eu besoin de tout ce qu'une passion vive & malheureuse aura pu lui dicter. S'il ne m'est pas possible de croire que la sienne pour vous, ait pénétré jusques à votre cœur, je vous con-



nois trop pour pouvoir douter que ses charmes, du moins, n'aient fait sur vos sens la plus vive impression. Je ne doute pas davantage, que vous ne l'ayez déguisée sous les plus tendres apparences de l'amour, devant une femme que le simple desir auroit beaucoup plus offensée qu'il ne l'auroit séduite. Ah !... pourquoi Némée ne pense-t-elle pas de même ? Pourquoi s'est-elle contentée d'un hommage aussi peu flatteur pour elle, qu'il étoit avilissant pour moi ? Ce souhait qui vous annonce tout à la fois son triomphe, & mes remords, vous dit aussi, combien je vous dois de reproches, & de remerciements. Si, cependant, je ne voulois, comme cela est assez ordinaire, juger des choses que par leur effet, je croirois avoir beaucoup moins à me louer de vous qu'à m'en plaindre, puisqu'en me faisant manquer d'une façon si cruelle à mon sentiment, vous ne m'en avez pas guéri. Ah ! .... si j'eusse pu croire que, de tous les plaisirs que je viens de goûter, il ne me resteroit que la honte de m'y être livré, & que je n'en aimerois pas avec moins de violence ! .... Je n'ignore pas, au reste, que, quelle qu'eût été ma conduite avec Némée, je n'aurois point échappé à vos plaisanteries ; & que vous n'auriez pas, sans doute, plus respecté ma retenue, que vous n'épargneriez ma foiblesse ; mais j'avoue que les ironiques éloges dont je vous entends d'ici honorer la dernière, me blesseront mille fois plus que n'auroit fait le ridicule que vous auriez infailliblement jeté

sur l'autre. Si je le pouvois , sans manquer à la reconnoissance qu'après tout , je crois vous devoir , je ne douterois pas qu'en me livrant Némée avec tant de générosité , votre intention n'ait été , bien moins de me distraire d'un amour malheureux , que de vous confirmer , à mes dépens , dans l'idée où je vous ai toujours vu , que la passion la plus tendre ne nous sauve jamais des surprises des sens. J'avoue , à ma honte , que je viens de prouver pour votre système. Je n'ai qu'entrevu , & encore bien obscurément , le piège que vous me tendiez ; mais , à vous parler avec franchise , vous me l'auriez caché sous de moins belles apparences , que , sûr comme je croyois pouvoir l'être , de mes sentiments pour Diotime , j'aurois encore accepté le dangereux souper que vous m'aviez arrangé. Je me sens si humilié du succès qu'il a eu , que si j'eusse pu me flatter que Némée voudroit bien vous le taire , jamais je n'aurois pu prendre sur moi de vous l'avouer. Je lui laisse donc , avec la gloire du succès , le plaisir de vous en conter les détails. Je vous dirai seulement que , quelque chose que le desir de plaire ajoutât à ses graces naturelles , je lui ai disputé la victoire plus long-temps qu'elle ne s'en étoit flattée. J'ai même tout sujet de douter qu'elle l'eût remportée , si l'idée des plaisirs que vous goûtiez avec Diotime , n'eût secondé ses efforts. Il vous paroîtra bien bizarre , je le sens , qu'un tableau que je ne devois me présenter qu'avec horreur , ait été

plus dangereux pour ma fidélité, que les agréments mêmes de Némée, & la séduction du moment; mais si vous songez combien, en me peignant ce que j'adore, livrée, quoiqu'entre vos bras, aux plus tendres transports, j'ai dû lui supposer de charmes! à quel point, enfin, ces mêmes images si cruelles d'un côté, mais, de l'autre si voluptueuses, ont dû embraser mes sens, & mon imagination, vous cesserez d'être surpris que l'excès de mon amour ait contribué à me rendre si coupable. Némée, d'ailleurs, offroit à mes yeux tant de graces! savoit si bien feindre la passion! annoblir ses vœux, & masquer son état, qu'il n'étoit guere possible qu'enfin je ne me rendisse pas. Je conviens encore que, soit, (ce que je croirois assez,) qu'elle ait de quoi faire durer long-temps une erreur de ce genre-là; soit que, quand je me suis vu entraîné, je n'ai pu trouver que dans la continuité du crime, une ressource contre mes remords, j'ai été horriblement criminel. Ce n'est qu'avec une extrême confusion que je vous fais un aveu où vous ne trouverez, selon toute apparence, que beaucoup de vanité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'avant même que de quitter Némée, j'avois retrouvé tout mon amour pour Diotime. Je vous conjure donc, mon cher Alcibiade, si je suis assez heureux, pour qu'elle ne vous retienne plus, de venir chez moi où je vous attends, ou de me mander du moins, & de quelle façon vous vous êtes séparés, & si je puis me flatter

DE CRÉBILLON, FILS. 193

de quelque espoir. Vous auriez peine à concevoir quel est le tumulte de mes idées, & la contrariété qui regne entre mes desirs. Si ma tendresse pour Diotime, mille fois plus vive que je ne pourrois vous l'exprimer, me force à souhaiter que vous m'en fassiez le sacrifice, ce même sentiment qui me retrace, avec la dernière vivacité, les tourments qu'elle va devoir à votre inconstance, me le fait redouter plus encore que je ne le desire; mais je ne vous cache pas que ce généreux mouvement, sans doute trop peu compatible avec l'amour pour subsister long-temps, n'est pas, de tous les miens, le mouvement que je retrouve le plus souvent dans mon cœur, ni qui y prenne le plus d'empire.





## L E T T R E L X X X V .

*Alcibiade à Axiochus.*

**J**E suis bien aisé que vous ayez éprouvé par vous-même combien je suis de bon conseil, & à quel point la délicatesse est idéale. Si vos remords m'épouvantoient moins, je vous prierois d'essayer encore une fois de la distraction que je vous prescrivis hier. Il pourroit vous en arriver d'être forcé de convenir que vous êtes en amour un peu comme les autres hommes; mais vous trouveriez d'ailleurs, tant à y gagner, que le malheur d'être obligé de rabattre quelque chose du cas que vous faites de votre façon de penser, seroit, en comparaison, bien peu de chose. Enfin donc, mon cher Axiochus, ceux qui soutiennent que les sens peuvent être remués sans le secours de l'amour, & qu'ils peuvent même l'être à son désavantage, n'ont plus tant de tort à vos yeux? Vous me devez, dans le fond, bien de la reconnoissance de vous avoir démontré votre erreur, lorsque Socrate lui-même n'avoit pu vous en guérir. Il me paroît, au reste, aussi simple qu'avant même de quitter Némée, vous ayez retrouvé tout votre amour pour Diotime, que je trouve peu surprenant que, quelques moments auparavant, il laissât votre cœur plus tranquille.

Je veux même que cette tendre reminiscence soit un effet de la prodigieuse passion qu'elle vous a inspirée : quelle aura, en ce cas , été la cause de votre distraction ? Car , ou l'amour est un sentiment qui nous domine avec un empire extrême , & que , par conséquent , il ne dépend pas de nous d'affoiblir ; ou il n'est qu'une intention générale de la nature que notre seule fantaisie applique à un seul objet. Si c'est le dernier , pourquoi nous en laissons-nous maîtriser ? Si c'est l'autre , comment pouvons-nous , à notre choix , nous en laisser distraire ? Cette recherche ne feroit , ce me semble , ni aussi indigne de la philosophie , ni aussi inutile que des gens plus graves que nous , & qui pourroient bien , malgré toute leur morgue , n'être pas si sensés , le supposeroient sans doute. Aussi m'y livrerois-je d'autant plus volontiers , qu'aidé des nouvelles lumières que vous venez d'acquérir sur cette matière , je doute moins que je ne la discutasse avec un grand avantage , si je vous croyois plus en état de vous prêter au raisonnement. Nous reprendrons donc cette thèse quelque jour : parlons à présent de ce qui vous intéresse.

Ma soirée a été si peu différente de la vôtre , que je me suis mis aussi dans le cas d'avoir des remords. Je vous avois promis de me conduire avec Diotime , de façon que mon rendez-vous avec elle , fût le dernier qu'elle voulût bien m'accorder ; & je crois vous avoir tenu parole. Elle m'a quittée , en

effet, avant le commencement du jour, si mécontente de mes procédés ! si intimement convaincue que je ne l'aime pas, ou, du moins, que ce qu'elle m'inspire, n'est ni ce qu'elle sent, ni ce qu'elle se croit digne d'inspirer ! Elle étoit si désespérée ; & même (ce qui me donne pour vous les plus grandes espérances,) si humiliée d'aimer un homme, si peu fait pour son cœur, que je ne doute presque pas qu'aidée, non de ce que je lui ai dit, mais de ce que je l'ai laissée se dire, elle n'ait intérieurement formé la résolution de ne me revoir jamais. Que les femmes fieres sont commodes pour les inconstants ! ce n'est pourtant pas que Diotime m'ait une seule fois menacé de prendre ce parti ; mais elle n'y en est pas moins décidée ; & c'est ce qu'au travers du morne silence qu'elle s'obstinoit à garder, & de la profonde douleur où je la plongeais, j'ai démêlé parfaitement. Ce seroit trop diminuer du prix du sacrifice que je vous fais, que de vous dire tout ce qu'il me coûte. Toutes réflexions faites, il vous étoit plus important de ne m'avoir plus pour rival, qu'il ne me l'étoit de rester le vôtre. Il est vrai que Diotime me plaisoit encore, & que si je n'avois consulté que l'impression qu'elle faisoit sur moi, j'aurois sûrement attendu, pour la forcer à une rupture, que ce mouvement se fût affoibli. Mais c'étoit avec tant d'ardeur que vous desiriez que je la misse dans la nécessité de ne m'aimer plus, qu'en m'obstinant à attendre pour cela, que mon

gout pour elle fût diminué, j'aurois beaucoup plus fait contre vous que je n'aurois fait pour moi-même. Je me suis donc courageusement mis dans la position où quelques semaines de plus j'aurois été avec elle; & cette idée, jointe au sincere desir que j'ai de vous voir heureux, m'a donné la force de désespérer la femme, du monde, la plus digne à tous égards, de l'amour le plus tendre, & le plus constant. Il étoit de si bonne heure quand elle m'a quitté; & j'avois la tête si noircie de la douloureuse scene où je venois de jouer un rôle si pénible & si cruel, que pour égayer mes idées, & remplir le reste de ma nuit, j'ai envoyé prier Ampélis de venir au Céramique; & effectivement, elle n'a pas fait plus de façons pour s'y rendre, que je n'en faisois pour l'y inviter. Elle est la seule, je crois, qui réunisse tant d'agréments, & si peu de principes: figurez-vous qu'après d'elle, Glycérie même a des mœurs: c'est une femme charmante! Elle étoit encore chez moi quand vous y êtes venu; & comme mes gens ne savent pas aussi bien que moi, combien peu votre présence l'auroit embarrassée, ils ont cru devoir vous refuser l'entrée d'un lieu où vous ne devez pas moins commander que moi-même. Elle y soupe ce soir; & si votre amour, vos remords, la fatigue qu'ils doivent vous causer, & les tourments de Diotime vous en laissent le moyen, je vous prie d'y venir. Tout en me parlant de son ardeur, Ampélis m'a dit avec tant de



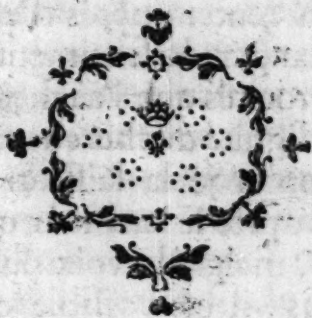
franchise, qu'elle trouve Thrazylle fort aimable, que j'ai cru ne pouvoir, sans la plus noire ingratitude, ne lui pas procurer la douceur de lui dire elle-même tout ce qu'il lui inspire. Je viens d'écrire à ce dernier de se rendre au Céramique. Elle a le desir on ne peut pas plus vif: Thrazylle, a de son côté, le mépris on ne peut pas plus rebelle: quoiqu'il s'y abuse quelquefois, vous savez qu'il lui faut toujours des femmes à sentiment; je me trompe donc beaucoup si les avances immodérées que lui fera Ampélis, & la sécheresse dont il les repoussera, ne rendent pas notre souper fort amusant.

Je reçois dans l'instant, une lettre de Diotime, qui me prouve que j'avois bien jugé des dispositions où elle étoit en me quittant. Il y a dans cette lettre plus de sécheresse que de reproches, plus de dignité que de colere; enfin, elle est très-bien. Toute décidée, cependant, qu'elle s'y montre à ne me revoir jamais, je ne fais s'il me seroit aussi difficile qu'elle paroît vouloir que je le croie, de la ramener à son sentiment. S'il faut que je vous le confesse, j'ai quelques moments été vivement tenté de triompher d'une résolution si déterminée: le sacrifice que je vous fais de cette tentation, n'est peut-être pas entre nous ce dont en cette circonstance, vous devez me savoir le moins de gré. Après m'avoir dit, ce que je fais encore mieux qu'elle-même, *que je suis de tous les hommes, le plus perfide, & le moins digne d'être aimé*, elle ajoute ten-

dièment, qu'elle ne sent plus que le malheur de s'y être méprise; & qu'elle ne veut que se retracer le reste de sa vie, la honte que lui cause une si inexcusable foiblesse. Comme on change d'avis, pourtant! Car enfin, hier au soir encore, elle croyoit que j'étois le seul qu'on pût aimer. Il faut convenir qu'on est en amour, exposé à de singulieres révolutions! Quoi qu'il en soit, elle finit par m'affurer » qu'il seroit inutile que je lui écrivisse; » que rien, au monde, ne pourroit la déterminer à recevoir une lettre de moi, & que » tout ce qu'elle en exige, est que, convaincu » autant que je dois l'être, que tout ce que » je pourrois tenter auprès d'elle, ne la feroit pas changer de sentiment, je n'ajoute » pas aux atrocités que j'ai déjà à me reprocher, l'indignité de chercher à l'abuser encore; qu'enfin je la laisse tranquille, si, » toutefois, après le malheur qu'elle a eu de » me croire, malgré la voix publique, quelques vertus, il est possible qu'elle le soit » jamais »

J'ai cru ne pouvoir trop ponctuellement obéir aux ordres d'une femme si respectable; & pour commencer à lui prouver à quel point ils me sont sacrés, j'ai renvoyé son esclave sans réponse. Cela est dur, je l'avoue; car elle s'étoit assurément flattée que je lui en ferois une. J'ai bien senti moi-même toute l'horreur de ce procédé-là; mais je ne pouvois me conduire différemment avec elle, sans m'exposer à un raccommodement qui

m'étoitassez peu nécessaire, & qui auroit rendu aussi inutile que ridicule, tout ce que j'avois fait pour vous. Vous lirez vous-même sa lettre, ce soir, & pendant que la tendre Ampélis s'occupera du farouche Thrazylle, nous chercherons ensemble tous les moyens qui peuvent vous procurer le bonheur de triompher de Diotime, & de vous entendre un jour accabler de toutes les injures dont elle m'honore aujourd'hui.



## L E T T R E L X X X V I .

*Némée à Alcibiade.*

C E n'est pas pour vous demander , puis-  
que je la fais , la raison de la mine affreuse que  
vous me faites depuis quelques jours ; mais  
seulement pour vous prier , ou de cesser de  
me voir , ou de reprendre avec moi votre ton  
ordinaire , que je vous écris. Tant d'humeur  
( & vous devriez vous-même vous le dire , )  
ne va pas avec si peu d'amour. Si je pou-  
vois n'attribuer votre jalousie qu'à la force  
de votre sentiment , je vous la passerois peut-  
être ; mais , sûre , comme il est impossible  
que je ne le sois pas , de ne la devoir qu'à  
votre vanité , il ne me convient point de m'en  
laisser être la victime. Vous venez de me  
donner & la plus convaincante , & la plus  
cruelle de toutes les preuves que je ne suis  
pour vous qu'une objet fait seulement pour  
amuser vos loisirs , & que , même , vous  
m'en croyez encore trop honorée. Ne vous  
rendant exactement que ce que je reçois de  
vous , je n'ai , ni l'injustice de me plaindre de  
votre façon de penser , ni même le desir de  
vous voir prendre celle qu'il se peut , à la ri-  
gueur , que vous m'eussiez due , parce que  
si elle avoit plus de quoi flatter mon orgueil ,  
elle n'en agiroit pas davantage sur mon ame :



mais je voudrois , du moins , qu'en affichant pour moi si peu de tendresse , vous n'en exigeassiez point de ma part ; qu'enfin vous écoutassiez moins les besoins de votre amour-propre , que les véritables sentiments de votre cœur. Si je ne donne point au premier tout ce qu'il voudroit , je ne saurois douter que je n'accorde à l'autre tout ce qu'il me demande ; & je ne saurois vous exprimer à quel point cette certitude , à laquelle vos procédés donnent chaque jour plus de force , me rend ridicules les effets de votre vanité. Moins , enfin , il m'est impossible de vous supposer cette délicatesse quelquefois incommode , mais toujours si flatteuse , dont une passion vive , tendre & sincère , rend susceptible , plus je dois être blessée de vos fantaisies & de vos injustices. Qu'ai-je fait en recevant Axiochus , que ce que vous-même avez exigé que je fisse ? Autant que je puis en juger par quelques mots qui , au milieu du superbe silence que vous gardez avec moi depuis ce temps-là , vous sont échappés , vous êtes offensé des complaisances que j'ai eues pour lui ; mais comme vous sentez qu'après m'y avoir vous-même condamnée , vous ne pouvez avec justice m'en faire un crime , vous feignez de craindre que ce que vous ne vouliez que momentané , ne forme une liaison durable ; & qu'enfin Axiochus ne vous enleve mon cœur. *Mon cœur !* ne sentez-vous pas , & quel est entre nous deux , l'abus de cette façon de parler , & ce qu'elle doit me

paroître ? Peut-on craindre de perdre ce qu'on se soucie assez peu de posséder , pour le céder avec si peu d'effort & tant de légèreté ? Car , enfin , qui vous forçoit de me livrer à Axiochus , lorsque lui-même , éperduement amoureux d'une autre , ne me voyoit qu'avec la plus profonde indifférence ? Je concevrois aisément qu'attachant à ma personne fort peu de prix , & toujours plus flatté de faire des choses extraordinaires , que d'en faire de raisonnables , c'eût été de moi qu'Axiochus eût été amoureux , vous m'eussiez cédée à lui ; mais , que pour le distraire de la malheureuse passion que lui inspire Diotime , vous l'avez sollicité de m'honorer de ses desirs , & que vous m'avez , moi , obligée d'y répondre , c'est une idée qui ne pourra jamais venir qu'à vous , & dont je vous conseille d'autant plus de vous féliciter , qu'il y a moins d'apparence que vous en partagiez l'honneur avec personne. Aussi , ne crains-je pas de vous avouer que , piquée autant qu'en effet , je devois l'être , du mépris que vous osiez me marquer , je pensai ne répondre à votre lettre qu'en rompant avec vous de la façon la plus éclatante. Heureusement pour moi , je fais quelquefois réfléchir. Je connois le sentiment le plus déterminé de votre ame , & le seul , peut-être , qui n'y soit pas factice. Je crus donc qu'en paroissant accepter Axiochus avec transport , je vous punirois beaucoup plus que si je prenois le parti que , d'abord , le dépit m'avoit conseillé. D'ailleurs , sans

vous aimer, vous ne m'êtes point assez indifférent pour que, sans me faire violence, je pusse me déterminer à la rupture. Je considérai qu'en cessant de vivre avec vous, je pouvois me préparer des regrets; que, mon dépit satisfait, mon goût pour vous pourroit se rallumer; que, vain comme vous l'êtes, jamais vous ne me pardonneriez de vous avoir fait essuyer un affront qui vous feroit si nouveau. Je considérai encore qu'en vous punissant très-peu dans le fond, je manquois une occasion de plaisir que, de moi-même, à la vérité, je n'aurois pas cherchée; mais qui dans mes principes ne pouvoit pas m'être absolument indifférente. Axiochus est aimable, & me l'avoit toujours paru, pas assez cependant, pour que j'eusse pesé sur la sorte d'impression qu'il me faisoit. Votre proposition, ou, pour parler plus juste, les ordres que vous me donnâtes, m'éclairèrent tout d'un coup sur le goût que j'avois pour lui, & le rendirent plus vif. A tous ces motifs, plus que suffisants pour me déterminer, se joignit le desir de l'emporter sur Diotime. Ce n'étoit pas que je ne sentisse ce que je devois de ce triomphe, au moment & aux sens; & qu'il ne seroit pas plus durable qu'il n'auroit de quoi me flatter. Mais je n'aimois point assez Axiochus pour me faire une peine de ne lui pas inspirer d'amour; il y a même toute apparence que ce sentiment de sa part, m'auroit plus embarrassée encore qu'il ne m'auroit plu. Mais le triomphe que je voulois

remporter sur elle, tout imparfait qu'il devoit  
 être, ne pouvoit que me suffire à moi, qui  
 ne me proposois que de le séduire aussi passa-  
 gèrement qu'il me séduiroit lui-même. Aussi  
 conséquente dans mes actions que vous l'êtes  
 peu dans les vôtres, je n'oubliai donc rien  
 de ce que les circonstances où vous m'aviez  
 mise, & mes propres dispositions me firent  
 juger nécessaire, tant pour remplir les de-  
 voirs que vous m'aviez imposés, que pour  
 parvenir au but où je tendois. Plus, enfin,  
 Axiochus à peu près aussi foible contre l'oc-  
 casion que je m'en étois flattée, &, pourtant,  
 plus long-temps fidele à sa passion que je ne  
 l'aurois cru, me disputa la victoire, plus je  
 m'obstinai à la remporter. Il étoit impossible,  
 l'eussé-je même voulu, que je l'amenasse où  
 je le desirois, sans que lui-même ne vînt à  
 m'intéresser à un certain point, & qu'à la fin  
 je ne partageasse point, & son erreur, & ses  
 transports. Je ne fais combien de pardons il  
 en a, depuis, demandé à l'amour; ce que  
 je ne puis de même ignorer, c'est que ce dieu  
 a dû le trouver bien coupable; & que s'il vous  
 restoit encore quelque sentiment pour moi,  
 je devrois aussi vous le paroître beaucoup. Si  
 je pouvois me flatter de vous punir de votre  
 générosité envers Axiochus, en vous faisant  
 le détail de tout ce qu'il lui doit, je ne vous  
 en refuserois assurément pas l'histoire; mais  
 comme je dois croire que vous y porteriez la  
 même grandeur d'ame qui m'a exposée à en  
 avoir une pareille à vous conter, vous trou-



verez bon que je m'en épargne la peine. S'il vous restoit sur cela quelque curiosité, votre ami, à qui je n'ai pas demandé le secret, pourra aisément la satisfaire. Examinez, au reste, lequel doit l'emporter dans votre ame, ou du goût que je vous soupçonne d'avoir encore pour moi, ou du cruel affront qu'il vous semble que je vous ai fait, en trouvant aimable pour quelques instants un homme que vous exigiez qui me le parût. Si vous prenez le parti qu'à votre place je crois que je prendrois, c'est-à-dire, que votre humeur vous paroisse aussi mal fondée qu'elle l'est en effet, vous viendrez ce soir chez moi, & je vous y prouverai que ma fantaisie pour Axiochus, toute vive que vous l'avez supposée, ne m'a pas, autant que vous le croyez, changée à votre égard. Si, au contraire, vous y persistez, il ne me reste qu'à vous prier de relire le commencement de ma lettre.



## L E T T R E LXXXVII.

*Alcibiade à Axiochus.*

J'AI, depuis que j'existe, vu beaucoup de choses extraordinaires, sans doute; je puis même, sans vanité, dire que j'en ai fait quelques-unes; mais je suis forcé d'avouer que, ni tout ce que j'ai vu, ni même tout ce que j'ai fait en ce genre, n'approche pas de la bizarre idée dont vous venez de me faire la confidence. Ma propre singularité me donnant un peu de penchant pour tout ce qui en porte le caractère, j'ai, dans le premier moment, été l'on ne peut pas plus tenté de faire ce dont vous me priez avec tant d'instance; moins encore dans l'espoir de vous égaler, que pour voir comment votre grandeur d'ame s'accommoderoit des suites qui devoient naturellement en résulter: & si mon amitié pour vous, eût été moins vive, vous m'auriez vu, en conséquence de cette curiosité, plus séconder votre desir que le combattre. C'est, tant pour votre vanité que pour la mienne, grand dommage, assurément, que nous soyons forcés de cacher au public des choses qui nous feroient tant d'honneur à ses yeux. Vous devenez passionnément amoureux d'une femme que je n'aime pas, à la vérité; mais qu'il ne se pouvoit, cependant, point que

je possédasse sans plaisir ; & quand ( ce dont , malgré tous les dédommagements que je vous devois , vous n'auriez jamais dû vous flatter , ) je vous le sacrifie , vous me sollicitez de la reprendre , par la raison , dites-vous , que vous ne pouvez point supporter le spectacle de la douleur que lui cause mon inconstance . Il est vrai que ce n'est point tout-à-fait de cela que vous me priez ; mais il ne l'en est pas moins que ce seroit indubitablement ce qui arriveroit , si , dans la position où nous sommes elle & moi , je la revoyois ainsi que vous m'en pressez . Comment , en effet , voulez-vous que je reparoisse devant ses yeux ? à quel titre ? en quelle qualité ? Irai-je , à la place du sentiment qu'elle réclame , & qui seul , dans cet instant pourroit la rendre heureuse , lui offrir une froide & insipide amitié , si peu faite pour lui en tenir lieu ? Non : si ma présence ne lui est pas un garant de mon retour , si , en l'abordant , je ne tombe point à ses genoux ; si je ne mouille point ses mains de mes larmes ; si , enfin , tout ce que je lui dirai , n'exprime point le plus vif des repentirs , cette même démarche que vous croyez si faite pour calmer sa douleur , ne peut être pour elle qu'un nouveau sujet de désespoir , & un coup plus cruel encore que le coup que je viens de lui porter . Ce n'est pas , mon cher Axiochus , dans les premiers moments que l'on est quitté , que l'on peut accepter pour ami l'objet que le cœur regrette : peut-être paroît-on croire , peut-être même croit-

on alors ne rien désirer de plus ; mais quand il seroit vrai que l'on ne se trompât point sur cela , ce ne seroit jamais que dans l'espérance de le rengager , que l'on se borneroit à n'avoir plus que la seconde place où l'on a occupé la première. En supposant encore qu'après avoir inspiré les sentiments les plus tendres , on pût se contenter de la simple amitié , pensez-vous que la vanité y consentît ? Vous avez été plus d'une fois dans la position où se trouve Diotime ; & il ne se peut point qu'en échange de ce dont on vous privoit , on ne vous ait pas offert tout au moins de l'estime : car c'est la règle ; mais ce que , guéri par le temps , ou par le secours d'une fantaisie nouvelle , vous avez accepté , ne l'avez-vous pas , dans le temps qu'il vous a été offert , rejeté , & même avec indignation ? Quoique je puisse dire que je n'ai jamais été quitté , puisque je ne le suis que quand , & parce que je veux l'être , je n'en conçois pas moins qu'on doit non-seulement , avec assez d'indifférence pour l'objet qui nous abandonne , mais avec l'ennui d'en être aimé , être fort affligé de n'être plus rien pour lui. Je crois , de plus , que si ceux à qui ce malheur arrive , vouloient s'examiner , ils trouveroient plus souvent qu'ils ne le pensent , que ce dont ils croient que leur cœur gémit , ne blesse que leur amour-propre. Beaucoup moins pour les intérêts de ma gloire , que pour rendre à Diotime la justice qui lui est due , je n'imagine point que la douloureuse si-



tuation où elle est aujourd'hui , ne soit que l'ouvrage de sa vanité ; mais je n'en ai point pour cela plus de pente à croire que l'amour y entre pour tout. En effet elle s'honoroit trop de ma conquête pour n'être pas , & fort humiliée de ma légèreté , & , peut-être , plus surprise encore de l'avoir si-tôt éprouvée. Elle est , sans doute , bien loin de se croire ce sentiment ; mais il n'est pas moins vrai , & qu'elle l'a , & qu'il est même impossible qu'elle ne l'ait pas. Ce n'est pas , au reste , que je la blâme de s'être flattée qu'elle me fixeroit. Si j'en excepte Aspasie , elle est , de toutes les femmes qui se sont fait la même illusion , la seule qui pût se la faire avec justice ; & plus ses espérances étoient fondées , moins elle doit être disposée à vivre avec moi sur le ton qui , seul , conviendrait à votre tendresse pour elle. Je vous le répète : sans l'avoir jamais aimée comme elle méritoit de l'être , je la trouvois fort aimable. En la quittant pour vous , long-temps auparavant que le dégoût m'y forçât , je vous ai fait un sacrifice. J'ai cru devoir cette complaisance à un ami , sur une chose qui , faisant le malheur de sa vie , ne contribuoit que faiblement au bonheur de la mienne. Je ne cherche pas , comme vous voyez , à vous exagérer ce que vous me devez ; mais je voudrois bien que par une fantaisie de générosité plus déplacée encore qu'elle n'est inouïe , vous ne la rendissiez pas inutile. Encore une fois , je ne puis , ni ne dois revoir Diotime que

pour la presser de renouer avec moi. Elle a sur mes sens assez d'empire encore pour que ce ne fût ni la simple politesse, ni la nécessité attachée à la démarche que vous voudriez que je fîsse, qui me forçassent à l'envoyer ; & , toute armée qu'elle devoit être contre mes serments, pensez-vous que ce fût impunément qu'elle me reverroit à ses genoux ? Quelque pénible que puisse vous être le spectacle qu'elle vous présente, pouvez-vous un instant le comparer avec le supplice que vous éprouveriez, si ce que vous exigez de moi, la remettroit entre mes bras ? La justice qu'elle doit se rendre d'avoir de quoi être aimée plus tendrement que personne, l'amour-propre, le desir de la vengeance, le plaisir d'aimer, dont, lorsqu'on l'a goûté, l'on ne sauroit être privé long-temps ; ce charme qu'une femme trouve à jouir du désordre où plongent les sens, & à n'être pas belle pour elle seule, la consoleront plus promptement que vous ne croyez, & qu'elle ne le croit elle-même, des malheurs que je lui ai fait éprouver. Mettez-la, pour son bonheur & pour le vôtre, à l'abri des injustices que je lui ferois encore si je la renvoyois. J'achèverois, peut-être, par une seconde inconstance, de la dégoûter de l'amour ; & il vous est important que ce ne soit que moi qu'elle abhorre. Sans former des projets, sans doute fort généreux, mais, si vous me permettez de vous le dire, plus absurdes encore, ne songez qu'à profiter des avantages

pour vous, tous les moyens qui peuvent vous mener à la victoire. Votre amour vous a jusqu'à présent (chose assez rare!) aussi-bien conduit que si vous n'eussiez fait qu'en feindre; & je connois trop Diotime pour douter qu'elle ne sente pas vivement la façon dont vous vous comportez avec elle. Moins en effet, elle ignore l'état de votre ame, plus elle doit vous savoir gré de l'effort que vous vous faites pour ne lui parler jamais que de moi. Ne vous exposez donc point à voir détruire votre ouvrage, par un seul instant de ma présence. Toute la reconnoissance qu'elle vous doit, & que selon toute apparence elle a pour vous, ne tiendrait pas contre un de mes regards. Relativement à notre sentiment, nous sommes tous injustes, ou ingrats; mais, ou j'ai mal étudié les femmes, ou elles sacrifient au leur, plus encore que nous ne sacrifions au notre. Je vous invite d'autant plus à peser sur les réflexions que je vous présente, que le parti que vous prendrez, peut, quel qu'il soit, plus influencer sur votre bonheur. Si, cependant, malgré mes remontrances, vous persistez dans le dessein où vous êtes, je vous donne ma parole, & que j'irai demain voir Diotime, & que vous n'attendrez pas jusques au soir, à être, de tous les hommes, le plus à plaindre, & le plus désespéré.



## L E T T R E L X X X V I I I .

*Le même à Périclès.**Cette lettre, & celle qui la suit, paroissent s'être croisées.*

QUOIQUE ce ne soit point de vous que j'apprenne ce qui vient de se passer à Athenes, le fait qu'on me mande est si vraisemblable; & je dois, d'ailleurs, tant de foi à ceux qui m'écrivent, que je ne doute pas plus de votre déposition, que si vous me l'eussiez annoncée vous-même. Vous aviez, en effet, dans le cours d'une administration encore plus heureuse qu'elle n'a été longue, eu trop de droits à notre reconnoissance, pour que nous pussions, sans la dernière des injustices, ne vous point traiter comme nous avons fait Miltiade, Thémistocle, Cimon, & généralement tous ceux de nos chefs qui ont le plus utilement travaillé à augmenter notre puissance, & à étendre notre gloire. Je vous connois trop pour croire que le coup qui vous frappe, vous étonne plus qu'il ne vous afflige; mais si, dans cette occurrence, vous pouviez être surpris de quelque chose, ce seroit, à mon sens, beaucoup moins du prix dont nous payons vos services, que de notre lenteur à vous l'accorder. Heureusement pour notre gratitude accoutumée, sur le point de vous



rendre maître d'Epidaure, vous êtes tombé malade d'une fièvre pestilentielle qui s'étant répandue parmi toutes les troupes, vous a mis dans la nécessité absolue d'en lever le siège. Un peuple, tout à la fois, moins religieux; & moins éclairé que le nôtre, n'aurait sans doute vu, dans ce qui vous est arrivé, qu'un accident d'autant plus naturel, que l'air d'Epidaure est en été l'on ne peut pas plus mal-sain, & que la Grece vient d'essuyer une peste violente dont même elle n'est point encore entièrement délivrée; mais les Athéniens pouvoient-ils se dispenser d'y reconnoître Esculape se vengeant de ce que vous osiez assiéger une ville qui lui est consacrée? Pourquoi, cependant, est-ce vous que le courroux de ce Dieu poursuit, vous, dis-je, qui, sans lui attribuer pour Epidaure une si grande sollicitude, mais jugeant plus convenables d'autres opérations, n'avez qu'à regret porté nos armes de ce côté-là? Ce Dieu, certes, est ou bien mal instruit, ou bien peu reconnoissant! Au reste, fatigués comme ils l'étoient de vous voir à leur tête depuis si long-temps, vous vous seriez, plus fortement encore que vous n'avez fait, opposé au siège de cette place, & ne vous y seriez même point trouvé, qu'ils ne s'en seroient pas moins pris à vous de la honte dont leurs armes viennent de s'y couvrir. Enfin, donc, ils vous permettent de jouir de ce repos que vous desiriez depuis si long-temps! Je crois, toutefois, que vous vous trompez,

si vous vous flattez que ce soit pour toujours qu'ils vous y rendent. Plus las, bientôt, du gouvernement de ceux qui vous succèdent, qu'il ne l'étoit du vôtre, vous verrez ce peuple, aussi volage qu'il est ingrat, vous redemander avec encore plus de fureur qu'il n'en a mis à vous déposer; & je crains qu'importuné de leurs clameurs, ou, plutôt, ne croyant pas que l'ingratitude de votre patrie, soit pour vous une raison de vous dispenser de lui être utile, vous ne repreniez ces mêmes chaînes dont avec tant de plaisir vous vous voyez aujourd'hui délivré. \* J'avoue qu'en de pareilles circonstances, le plaisir de m'en venger, l'emporteroit de beaucoup dans mon ame, sur la gloire qu'il pourroit y avoir à la servir; mais je ne suis point étonné qu'au lieu de penser sur cela comme moi, vous vous croyiez d'autant plus obligé de vous y consacrer, que vous avez plus à vous en plaindre. Laissons, si vous le voulez bien, ces discours superflus. Quoique j'imagine que, dans la position où vous êtes, vous avez pu trouver des ressources dans votre économie, je n'en ai pas moins de peine à croire que, pour payer la formidable amende à laquelle vous êtes condamné, vous puissiez vous passer du secours de vos amis. J'envoie, en conséquence, à Timagènes, l'ordre de vous fournir tout

\* L'événement justifia de tout point la prédiction d'Alcibiade. Peu de temps après avoir déposé Périclès, les Athéniens le rappellerent à leur tête; & il resta en place jusques à sa mort, qui arriva à la vérité l'année d'après.

l'argent dont vous aurez besoin ; & je me flatte que vous voudrez bien ne pas refuser ces foibles marques de mon respect , & de mon dévouement pour vous. Disposez donc de mon bien , je vous en conjure , avec la même liberté que vous disposeriez du vôtre ; & songez que , de toutes les obligations que j'é vous ai , celle d'avoir permis que je vous prouvassé , quoique bien foiblement , ma reconnoissance , ne sera pas , de tout ce que je vous dois , ce dont je conserverai le moins précieusement la mémoire. Comme j'attache infiniment plus de gloire à pouvoir vous être utile , qu'à l'être aux Athéniens ; & que , dans les circonstances où vous êtes , il se pourroit qu'à la ville je vous fusse de quelque secours , je vous supplie , si vous en avez encore le pouvoir , de m'y rappeler ; & si cela ne dépend plus de vous en aucune façon , d'obtenir de ceux qui gouvernent actuellement , que j'y ramene l'armée que vous m'aviez confiée. Ne croyez pas qu'en m'accordant ou en me faisant accorder cette grace , vous fassiez à la patrie le tort même le plus léger. Quoique nous n'ayons rien tenté dont Esculape pût avoir à se plaindre , sa vengeance nous poursuit aussi. Nous sommes foibles & malades : je n'ai pu , pour ces deux raisons , depuis l'ouverture de la campagne , faire d'autres exploits que de prendre trois méchants petits forts que , faute de monde pour les garder , j'ai démolis sur le champ ; & je regarde pour beaucoup ,

dans l'état où nous sommes, que l'ennemi  
 n'ait qu'en vain, tenté de nous entamer :  
 mais enfin, notre situation devient si critique,  
 & nous déperissons si sensiblement, que je  
 ne répondrois pas, tout avantageux qu'est  
 le poste que j'ai choisi, & quelque bien re-  
 tranché que j'y sois, que je n'y fusse forcé si  
 j'y étois attaqué un peu vivement. Plus il est  
 étonnant que l'ennemi n'en ait pas encore  
 conçu le projet, moins aussi, je puis me  
 flatter de le voir long-temps dans la même  
 inaction. Je suis, même, bien sûr de ne de-  
 voir la sienne qu'à l'art avec lequel j'ai su jus-  
 qu'à présent lui déguiser notre foiblesse :  
 mais il est impossible, & que mille choses ne  
 la lui décelent pas, & que l'instant qui le  
 défabuera, ne soit pas l'instant de notre  
 perte. J'ai déjà instruit le conseil de notre po-  
 sition ; & , si dans deux jours, je n'en reçois  
 point l'ordre que j'en attends, quoi qu'en  
 puissent dire nos orateurs, je prendrai sur moi  
 notre retraite. Le vent est bon, la mer ne  
 nous est pas encore fermée ; & je me hâterai  
 de profiter de deux avantages qu'il ne se peut  
 pas que je conserve long-temps, pour sauver  
 le reste des troupes que j'ai sous mes ordres,  
 & pour satisfaire l'impatience où je suis de  
 de vous revoir.





## L E T T R E L X X X I X .

*Périclès à Alcibiade.*

**T**ANT, & de si désagréables affaires ont accompagné & suivi ma déposition, que, ne sachant quand je pourrois vous en faire part; j'avois prié Thrasyllle de vous en instruire. Je crois donc, en vous disant que je ne suis plus à Athènes, qu'un simple citoyen, moins vous en donner la nouvelle, que vous la confirmer. Vous savez trop combien c'étoit sincèrement que je desirois le repos, & à quel point même ma place m'étoit devenue onéreuse, pour croire qu'en contribuant à m'en priver, mes ennemis m'aient causé autant de chagrin qu'ils s'en flattent. La meilleure preuve que je puisse vous donner du plaisir que j'ai d'en être débarrassé, & qui, à mon sens, est sans réplique, est la tranquillité dont j'ai vu toutes les cabales qui se formoient contre moi, & l'inaction où je me suis tenu, lorsqu'il m'eût été si facile, ou d'en empêcher l'effet, ou de le faire retomber sur les cabaleurs mêmes. Mais j'étois las de lutter sans cesse contre l'injustice & l'envie; d'ailleurs, l'objet étoit à mes yeux fort au dessous des peines qu'il auroit fallu que je me fusse données pour me la conserver. Si, par cette indifférence, j'ai encouru le blâme de ceux à

qui une pareille place paroît d'un si grand prix, j'ai du moins agi d'après l'appréciation qu'intérieurement j'en avois faite. Ou je me trompe fort, ou vous ne serez pas du nombre de ceux qui me pardonneront de l'avoir si peu prisée; je n'en serai pas surpris. Votre ambition qui n'a point encore essuyé de traverses, ne doit pas vous permettre de croire mes dégoûts ni aussi vrais, ni aussi continus qu'ils l'étoient. Un jour, ce que vous en éprouverez vous-même, vous rendra moins douteuse la réalité des miens. Vous ne sentirez que trop, croyez-en à mon expérience, que l'honneur de conduire une multitude de qui vous avez sans cesse le caprice & la légèreté à combattre; qui, en s'attribuant constamment ceux des succès qu'elle se doit le moins, rejette toujours sur les chefs ceux des revers qu'elle essuie, auxquels ils ont pu avoir le moins de part; vous sentirez, dis-je, que cet honneur n'a point du tout de quoi dédommager des peines qui y sont attachées, & de l'ingratitude qui en est si communément le prix. Quelque vive, cependant, que soit la joie que je ressens de me voir enfin à portée de jouir de cette liberté que j'avois jusques-là si vainement désirée, j'aime mieux la renfermer au fond de mon cœur, & la cacher sous l'air de l'indifférence, que de donner sujet à mes ennemis, en la leur montrant telle qu'elle est, de la croire factice. C'est aussi, ce me semble, avoir bien peu de philosophie, que de ne pouvoir se passer que les autres

nous en croient. La reddition de mes comptes a immédiatement suivi ma déposition, & ne vient que d'être terminée. Si vous saviez moins de combien de petitesse aussi déshonorantes pour le cœur humain que de la haine même, cet odieux sentiment est accompagné, & de quoi il rend capables ceux qui l'éprouvent, vous auriez peine à imaginer la minutielle & méprisable exactitude qu'on a apportée à leur examen. Enfin, malgré le desir effréné qu'il avoient de me trouver coupable, mes commissaires ont été forcés de déclarer que j'avois administré avec la plus grande fidélité, les revenus de la république. D'après cet aveu, d'autant moins suspect de partialité en ma faveur, qu'il a été fait par mes plus cruels ennemis, je devois naturellement me flatter que ma déposition étoit tout le mal que je pusse avoir à craindre; mais je ne connoissois encore ni toute l'impudicité, ni toutes les ressources de la haine. Pour se consoler donc, de la douleur que leur causoit mon innocence, & de l'aveu si humiliant qu'après tant d'injurieuses imputations, ils étoient forcés d'en faire, ils m'ont fait condamner à une amende de cent cinquante talents. *Sur quel prétexte, me demanderez-vous, puisque vos comptes n'offroient point de malversation à punir?* Je vais vous le dire: c'est pour me faire porter la peine des malheurs que la république a essuyés pendant que je l'ai gouvernée, & vraisemblablement aussi, de ce qu'à fort peu de chose

près, j'ai, devant Epidaure, été attaqué de la peste. J'étois, peut-être en droit de demander que les succès qui, pendant le même-temps, ont tant ajouté à sa puissance, & à sa gloire, fussent mis en compensation avec les infortunes dont on me rend responsable; mais j'ai craint, quelque juste que cela eût été, de ne pouvoir le proposer sans m'avilir. Vous ne serez pas surpris que la même délicatesse m'ait encore moins permis de demander que mon amende fût modérée. J'avois toute la certitude possible que si je faisois cette démarche, j'obtiendrois aisément cette grace; & même, qu'en faveur de cette bassesse, il ne seroit pas impossible qu'on me la remît toute entière; mais le goût que vous me connoissez pour l'argent, n'a pu, tout ardent qu'il est, l'emporter dans mon ame, sur la honte de devoir quoi que ce fût à des gens que je ne puis que mépriser. Ce ne sera pas, sans doute, ce qui vous étonnera le moins: cela est, pourtant, comme je vous le dis. Plaisanterie à part, voyez dans quel embarras je me serois trouvé, sans cette économie que vous m'avez si souvent reprochée. Quelques ressources que j'y aie trouvées, il me manquoit encore cinquante talents; & comme je n'ai pas plus voulu retarder le paiement de la somme à laquelle j'étois condamné, qu'en demander la modération, j'ai écrit à Timagènes de m'envoyer ce qu'il me falloit pour la compléter. A sa promptitude à me l'apporter, ainsi qu'aux pressantes sollicitations



qu'il m'a faites d'en prendre davantage, j'ai reconnu vos sentiments pour moi. Lorsque vous serez ici, nous prendrons ensemble les arrangements nécessaires, & que Timagènes n'a pas cru devoir décider lui-même. Je ne doute point que le peu de moyens que vous avez d'acquérir de la gloire où vous êtes, n'ajoute beaucoup à l'empressement que vous devez avoir de vous retrouver dans Athenes, par la situation actuelle des choses, je crois pouvoir le servir, sans qu'il en résulte rien de fâcheux pour la patrie, j'en ai parlé en particulier à Démochâres qui, dans la sorte d'Anarchie où nous sommes depuis ma déposition, a de l'influence sur les affaires. D'après ce qu'il m'a dit, & ce que je savois déjà de ce que l'on veut faire ici à ce sujet, il y a toute apparence que vous recevrez incessamment l'ordre d'y ramener les troupes. Je vous conjure, mon cher Alcibiadé, de ne le point prévenir. Si vous vous rappelez combien le peuple à qui vous avez affaire, est jaloux de son autorité, vous ne devez pas douter qu'il ne saisît cette occasion de sévir contre vous, & avec d'autant plus de joie que, par notre attachement respectif, il seroit plus persuadé que les coups qu'il vous porteroit, retomberoient sur moi.



## L E T T R E X C.

*Némée au même.*

J'AI je l'avoue , peine à concevoir , & pourquoi vous vous plaisez tant à me donner des ridicules , & comment le peu que cette peine vous rend , ne vous dégoûte pas de la prendre. Du moins , en me demandant des graces , ne devriez-vous point , pour votre propre intérêt , vous servir d'expressions si peu propres à me porter à vous en faire. A lire votre lettre , il seroit , tant l'ironie & le desir y marchent d'un pas égal , difficile de décider lequel , de me voir , ou de me plaisanter , vous est le plus nécessaire. Si la raillerie avoit pour moi , autant de charmes qu'elle en a pour vous , je pourrois en trouver dans ce que vous m'écrivez , une assez ample matiere. D'abord *c'est* , dites-vous , *par dignité* , *que je n'ai point pendant si longtemps recherché l'honneur de vous voir ; ce n'a pas même été sans qu'il en ait beaucoup coûté à mon amour , que j'ai fait à ma gloire , ce sacrifice : cependant vous ne doutez pas que je n'aie été occupée de Châres au point d'en oublier la nature entiere ; ce qui pourtant n'empêche pas ( toujours selon vous ) que je n'aie été on ne peut pas plus piquée de votre oubli.* Mais un instant après , vous oubliez ma dig-

nité, mon amour pour Châres, mon chagrin contre vous; & ne donnez plus à mon silence, d'autre cause que la crainte que j'ai eue de troubler vos occupations. Tout cela, si vous me permettez de vous le dire, me paroît bien inconséquent! Mais il n'est pas possible apparemment, de donner tant à la légèreté, que ce ne soit aux dépens de la justice; & ceux qui savent combien il vous est important de briller, ne seront pas surpris, qu'au hasard de tout ce qui peut en arriver, ce soit à la première de ces deux choses que vous donniez constamment la préférence. Devidons, s'il se peut, tout ce que vous m'avez dit: premièrement, que je vous eusse, ou non, cru occupé; rien, & vous le savez, si j'eusse eu envie de vous voir, ne m'auroit été plus indifférent. Je vous aurois, avec autant de liberté que dans des circonstances contraires, prié de vouloir bien me procurer cet honneur. Je l'aurois même pu faire avec d'autant moins de scrupule, que, dans le cas où vous auriez été desœuvré, ma prière n'auroit pas pu vous être à charge; & que, dans l'autre, je vous aurois offert l'occasion, toujours pour vous si flatteuse, de faire une perfidie. Secondement: vous-même ne paroissant point douter que je ne sois très attachée à Châres, ne craignez point de me proposer un rendez-vous qui, si mon cœur eût été dans les dispositions que vous lui attribuez, n'auroit sûrement pas eu de quoi me plaire; & je ne vois point pourquoi, tout

devant sur cela être égal entre nous, j'aurois eu pour vos fantaisies, plus d'égards que vous n'en témoigniez pour les miennes. Quant à cette dignité, qui selon vous, a concouru avec l'amour pour me forcer au silence, vous ne devriez pas ignorer que, de tous les ridicules que vous pouviez me donner, c'étoit le ridicule que je pouvois le moins prendre. Il eût été si simple de ne chercher que dans mon indifférence pour vous, la cause de mon peu d'empressement à vous voir, qu'il falloit tout votre amour-propre pour lui en donner une qui, de toutes façons, m'est si étrangère. Ce qu'il y a de très-vrai, c'est qu'occupée de Châres, ou d'un autre; peut-être aussi, ne l'ayant été de personne; à peine, loin de pouvoir être piquée de votre oubli, vous êtes-vous une seule fois offert à mon imagination. Pour réparer à vos yeux (si, pourtant, cela est possible) le tort d'une distraction si peu croyable, je vous dirai avec la même franchise que, depuis quelques jours, je sentoís assez vivement votre absence, pour desirer que le caprice, ou l'ennui vous ramenassent vers moi. Je doute même, que, toute dignité à part, je n'eusse pas cherché à hâter des instants dont j'accusois en secret la lenteur, si, en prévenant vos desirs, je n'eusse pas eu à craindre de vous armer contre les miens. C'est à cette seule considération, beaucoup moins illusoire que vous ne la trouverez, sans doute, que vous avez dû mon silence, & sa continuité. Peut-être ne pou-



vant plus vous flatter de me faire faire une infidélité qui me soit un peu pénible, vous repentirez-vous de vous être souvenu de moi; mais, telle est la vérité de mon caractère, que quelque chose que je pusse gagner à votre erreur, je ne saurois me résoudre à vous la laisser. Si, comme je le crois possible, la confiance que je vous fais, tournoit vos idées d'un autre côté, je vous serois obligée de me le faire dire. J'avois un projet: je n'y tiens pas assez pour que le sacrifice que je vous en ferois, me coutât beaucoup; mais je ne serai pas fâchée de le retrouver, s'il faut que je laisse le Céramique & l'honneur de vous y voir, à quelque beauté qui, pour le moment, vous paroisse plus digne que moi, de l'un, & de l'autre. Je vous rends, au reste, mille graces de tous les ménagements que vous prenez sur vous de vous imposer, pour dérober à Châres, l'emploi que, jusques à présent, je dois faire de ma soirée: s'il eût été pour moi ce que vous pensiez, ou je n'aurois pas accepté votre invitation, ou, du moins, ce n'auroit pas été sans l'en prévenir, que je l'aurois fait. Ce sera donc, si vous n'avez, vous, personne à tromper, le plus ouvertement du monde, que j'irai au Céramique. Comme, de toutes les maisons que vous avez dans Athenes, c'est celle où l'on peut le moins se cacher aux yeux du public, j'avois inféré du choix que vous en faisiez pour me voir, ou que vous aviez moins d'envie que vous ne dites, que Châres

ignorât ma marche, ou que vous vouliez, par une chose d'éclat, désespérer quelque infortunée. Je vous ai dit combien à l'égard de Châres, les précautions étoient peu nécessaires: c'est à vous à vous arranger sur le reste. Quelque soit le lieu du rendez-vous, vous m'obligerez de vous y trouver le plutôt qu'il vous sera possible. Pour moi, l'instant où je compte m'y rendre, sera si près du moment où je vous écris que quelque diligence que vous puissiez faire, j'y aurai, selon toute apparence, devancé vos pas. Quoique cet empressement de ma part, doive assez vous annoncer que ma complaisance pour vous, ne m'est point onéreuse, j'y mets, cependant, un prix: ce seroit que vous voulussiez bien me montrer plus d'amour que d'emportement: c'est-à-dire, pour ne pas trop vous effrayer, que vous eussiez avec moi, plus le ton du sentiment, que le ton que vous mettez toujours à sa place. J'aime, vous ne l'ignorez pas, à m'annoblir mes erreurs: d'ailleurs, lorsque je suis sûre de ne faire naître que des desirs, soit délicatesse, soit vanité, je me fais des miens, une honte qui les gêne, & que je ne puis sentir, sans que celui qui me la fait essuyer, n'en partage les inconvenients. Je veux enfin, pouvoir ne me pas moins tromper sur ce que j'inspire, que je n'aime à m'abuser sur ce que je sens. Il y a des moments dont cette double méprise m'augmente les charmes; & comme il ne se peut pas que je sois plus sen-

sible, que l'on n'en soit en même-temps plus heureux, je me flatte qu'à cette considération, vous vous déterminerez à vous faire la violence que je vous demande. Il vous paroîtra singulier, sans doute, que ce soit lorsque je ne prétends plus à votre cœur, que j'exige de vous des choses dont le sentiment seul doit faire une nécessité, & auxquelles, même, dans le temps que je vous aimois le plus, je semblois peu attachée: mais c'est qu'alors je trouvois dans mes propres dispositions, un dédommagement de votre peu de délicatesse, que si je sentoís que je n'étois point aimée comme j'aurois voulu l'être, je croyois l'être pourtant; & que moins il m'est possible de me faire aujourd'hui cette illusion, plus j'ai besoin de quelque chose qui, s'il se peut, me fasse oublier à quel mouvement je dois vos desirs, & quel est aussi le motif que j'ai pour m'y rendre.



## LETTRE XCI.

*Alcibiade à Thérémène.*

J'AI, comme un autre, ou, pour parler plus juste, j'ai, comme tout le monde, été l'objet des bontés d'Ampélis; mais je n'ai pas eu, comme vous, la manie d'en exiger des sentiments, ni la foiblesse de lui en accorder. Je crois, cependant, que si ce malheur m'étoit arrivé, j'aurois, sans balancer, préféré l'ignominie d'aimer une femme si méprisable à tous égards, au tourment de ne la plus posséder par excès de délicatesse; & que, sans avoir même à me faire beaucoup d'efforts, j'aurois su être philosophe jusques-là. Il est bien singulier que vous qui, sur la vanité en général, & sur la mienne en particulier, savez dire de si belles choses, vous ne sentiez pas, non-seulement combien dans cette occasion, vous sacrifiez à la vôtre, mais que ce n'est qu'à ce moment seul que vous sacrifiez. Je ne me pique, assurément, de penser ni autant, ni avec autant de profondeur que vous; mais je n'en crois pas moins avoir déconvert que l'amour n'a le pouvoir de nous rendre malheureux, que parce que nous ne l'avons pas laissé tel que nous l'avons reçu de la nature. Il nous suffisoit de plaire: nous avons voulu être aimés; & qu'une simple pré-





férence qui devoit être aussi momentanée que le desir qui l'a fait naître, devint un sentiment, & même un sentiment suivi. Un sentiment ! Grands dieux ! Que l'orgueil nous a gâté de choses ! Car, enfin, sans cet imbécile mouvement, seroit-il pour nous d'une si grande importance d'être ou la première fantaisie d'une femme, ou le seul objet qui prenne sur son imagination, ou sur ses sens ? Que fait, dans le fond, à la sorte de bonheur qu'il est en elle de nous procurer, qu'il lui ait plu d'en faire jouir quelqu'un avant nous, ou de nous le faire partager avec un autre ? *Ampélis*, dites-vous ( & vous dites vrai ) *n'a ni mœurs ni principes*. Eh bien ! pourquoi voulez-vous vous faire une nécessité de choses qui vous sont si peu nécessaires, lorsqu'elle vous offre, d'ailleurs, tout ce que vous devriez seulement desirer ? Connoissez-vous, en effet, quelque peau qui égale la blancheur & la finesse de la sienne ? d'yeux aussi séduisants que ses yeux, & qui renferment une expression plus vive ? Ne l'emporte-t-elle point, tant par la justesse des proportions, que par la beauté des formes, sur la plus belle statue que nous connoissions ? N'est-il pas vrai que sa fraîcheur est telle que rien ne peut l'altérer ? Ne le disputeroit-elle pas pour la sensibilité, à *Vénus* même ? Que de charmes ! » Mais cette même *Ampélis* qu'on trouve toujours si sensible, on ne la voit jamais tendre : il n'est pas moins impossible d'en arracher le plus léger senti-

ment,



„ ment, que de n'en point obtenir les faveurs  
 „ les plus marquées. Toujours, & toute au de-  
 „ sir, elle imagine si peu l'amour, que dans les  
 „ instants même où l'idée d'en sentir & d'en  
 „ inspirer, pourroit ajouter tant au plaisir,  
 „ elle ne vous permet pas plus cette illusion,  
 „ qu'elle-même ne cherche à se la faire. Sans  
 „ décence, comme sans délicatesse, elle ne  
 „ se prépare jamais à parler que l'homme qui  
 „ s'intéresse à elle, n'ait à trembler pour ce  
 „ qu'elle va dire; &, en effet, elle n'a jamais  
 „ parlé, qu'il n'ait eu à rougir pour elle, de  
 „ ce qu'elle avoit dit. » Rien n'est plus vrai  
 que tout cela; mais, encore une fois qu'im-  
 porte au plaisir? Que je vous plains, si, pour  
 que vous ne vous fassiez pas une honte des  
 desirs qu'une femme peut vous inspirer, il  
 faut nécessairement, qu'elle ait de l'esprit,  
 & des mœurs! Ce n'est point que, tout le pre-  
 mier, je ne veuille que celles que j'attaque,  
 aient, au moins, la réputation d'en avoir.  
 Toute femme, entrée dans le monde, par un  
 autre que moi, si quelque raison particulière  
 ne me force à le lui pardonner, me paroît,  
 vous ne l'ignorez pas, quelque célèbre même  
 qu'elle puisse être par sa beauté, peu digne  
 de mes soins; mais c'est bien moins, vous le  
 savez encore, par sévérité de principes, que  
 j'exige qu'elles en aient, ou que l'on puisse  
 leur en croire, que pour rendre plus éclatants,  
 les triomphes que je remporte sur elles; &  
 que si, comme cela m'est arrivé, mes plus  
 brillantes victoires ont entièrement peu de

quoi flatter mon amour-propre, on ne puisse pas, ainsi que moi, ne les priser que ce qu'elles valent. Loin donc de désirer réellement des mœurs aux femmes que j'ai soumises, cette vanité qui, je l'avoue, détermine & règle toutes mes actions, m'impose la loi de leur en ôter, si je le puis, jusques à la plus légère apparence, afin que mon successeur, quelle que soit sa façon de penser, trouve tout à regretter, ou rien à faire.

Si vous aviez eu sur cela, autant de philosophie que moi, vous n'auriez pas immolé un bonheur réel à des chimères qui, si elles pouvoient se réaliser, ne vous laisseroient bientôt que le regret de vous-en être formé une trop haute idée. Eh ! mon cher Thérამene, il est, en effet, si rare que ce soit par les sentiments de l'objet qui nous plaît, que nous soyons heureux, que je ne comprends pas que, dans ces sortes d'engagements, ce soit cela qu'on se propose. Je suis, de plus, persuadé que si l'homme qui se croit le plus vivement amoureux, & qui en conséquence, desire le plus d'inspirer des transports, vouloit bien s'examiner, il trouveroit que c'est beaucoup moins par délicatesse, que par amour-propre, qu'il le desire si vivement. Cherchons pour nos propres intérêts à remplir l'imagination d'une femme, & à troubler ses sens : n'oublions rien de ce qui peut en porter l'ivresse au delà de toutes bornes ; mais dans le temps même que nous jouissons de nos succès, le plus délicieusement, souvenons-nous que

nous n'en sommes redevables qu'à la nature, & gardons-nous, sur-tout, de les croire plus que nos propres desirs, l'ouvrage de l'amour. Nous ne pourrions, sans nous imposer une reconnoissance aussi gênante pour nous, qu'elle pourroit d'ailleurs, être mal fondée, nous flatter de l'un; & l'autre, en nous exagérant ce que nous sentons, multiplieroit plus nos erreurs, qu'elle n'étendrait nos plaisirs. Si vous avez assez de raison pour goûter ces réflexions, ou que votre amour-propre vous permette de suivre mes conseils, loin de vous obstiner à fuir Ampélis, & à tâcher de haïr une femme qui n'est pas moins faite pour inspirer le mépris le plus profond, que pour faire naître les plus ardents desirs, vous ne chercherez qu'à vous confirmer dans le premier, en la voyant le plus qu'il sera possible; & puisque, malgré ce qu'elle se croit d'indifférence pour vous, & de goût pour un autre, elle veut bien se prêter encore à votre fureur, à perdre les autres dans ses bras. Ce que je vous propose, ce qu'elle-même, pour adoucir la douleur que vous cause son inconstance, vous a proposé, annonce j'en conviens, que nous avons aussi peu l'un que l'autre, de ce qu'on appelle *délicatesse*, & *principes*; mais, en revanche, cela est on ne peut pas plus sensé. Ce que vous avez ici à considérer, n'est point que vous ne lui plaisez plus, mais qu'elle vous plaît encore. Vous perdez d'ailleurs si peu de chose, au changement de ses idées, que si elle ne vous avoit pas dit que



ce n'est plus vous qu'elle croit aimer, vous ne vous en douteriez pas. Eh ! qui fait si elle-même pourra toujours s'en souvenir ? Mais, je veux contre toute apparence, que les complaisances qu'elle consent à s'imposer, lui soient aussi onéreuses que vous le craignez, c'est encore ce que vous devez consulter le moins. Votre répugnance sur cela, ne me paroît pas plus raisonnable que la haine que vous vous sentez pour elle, & que vous mettez avec tant d'injustice, à la place de la reconnaissance que vous lui devriez. Il me semble, du moins, qu'en se livrant à vos desirs, lorsque vous lui paroissiez aimable, elle ne fit pas à beaucoup près autant pour vous, qu'elle ne fait, quand, par égard pour le goût qu'elle vous inspire encore, elle se résigne, tant qu'elle aura le malheur de vous plaire, à vous traiter comme si un autre ne lui plaisoit pas. Je n'ignore pas que le préjugé lui feroit de cette condescendance, un très-grand crime ; & qu'il faudroit, dans toutes les règles, qu'au lieu de ne vous faire perdre à son inconstance, que le titre de son amant, elle vous laissât expirer de la douleur de l'avoir perdue ; mais je ne sais si la raison & l'humanité ne lui prescrivent point ce que le préjugé lui défend. Quoi qu'il en puisse être, je suis, quant à moi, très-loin de la condamner, & de vous exhorter, comme Axiochus, à attendre que le temps vous guérisse. Ampélis me paroît juger la situation, & connoître le cœur mieux que vous, & que lui. Si un

amour véritable, en supposant qu'il y en ait de tels, peut s'accroître par les plaisirs, ou, du moins, n'en être pas altéré, une fantaisie du genre de la vôtre, & dont, pour en parler sérieusement, l'honneur & la raison ne sauroient nous faire qu'un supplice, ne peut que s'y évanouir.

---

LETTRE XCII.

*Axiochus à Alcibiade.*

**E**NFIN, mon cher Alcibiade, je viens de vaincre: mais, quel triomphe! & que, pour en être satisfait, il faudroit avoir peu d'amour & de délicatesse! Grands dieux! se peut-il que Diotime ait paru m'accorder tout ce qu'il étoit possible qu'elle me donnât, & qu'elle me laisse encore tant à désirer! Cruel! me nuirez-vous toujours; & faut-il qu'un cœur assez à plaindre pour s'être laissé toucher par vos perfides soins, conserve éternellement une idée qui ne peut que le déchirer! Quoi! même entre mes bras, l'ingrate vous appelle toujours dans les siens! N'aurois-je donc que profité d'un instant de foiblesse! Ah! je ne crois pas avoir à me reprocher la plus légère violence. Quand même cette odieuse voie auroit pu me réussir auprès de Diotime, j'aurois, sans hésiter, préféré le tourment où je vivois, quelque cruel qu'il me fût, à la honte de ne la devoir qu'à des entreprises dont le succès ne m'auroit pas moins avili qu'elle-même à mes yeux. Mais vous jugerez mieux

de ma situation actuelle, lorsque je vous aurai fait le récit de ce qui vient de se passer; &, peut-être, pourrez-vous me la définir.

Vous vous rappelez, sans doute, que nous étions tacitement convenus, elle de me laisser lui parler de mes sentiments, moi, de souffrir qu'elle m'entretînt autant qu'elle le voudroit, de la passion que, toute malheureuse qu'elle étoit, elle s'obstinoit à conserver pour vous. Tous deux, également fideles à notre traité, à quelque point que, dans sa bouche, votre éloge me fatiguât, je la laissois, sinon sans impatience, du moins avec une apparente tranquillité, vous louer sans cesse: elle, de son côté, quelque ennuyée qu'elle pût être de mon amour, avoit la complaisance de le laisser s'expliquer. J'étois cette après-dinée à ses genoux, d'où elle avoit plus d'une fois inutilement tenté de me faire relever. Je ne sais si ce n'est qu'au désordre où votre idée, toujours présente à son esprit, avoit plongé ses sens, que j'ai dû ma victoire; ou si, entraînée par la sorte de fureur dont je lui parlois de ce qu'elle m'inspire, elle s'est trouvé moins de moyens de me résister; mais, quelque offusqués que fussent mes yeux par les larmes qu'en cet instant elle me faisoit répandre, j'ai cru voir dans les siens, une sorte d'attendrissement, qui m'a paru plus tenir de l'amour, que de la simple compassion. Après une rêverie aussi longue que profonde, elle s'est tout d'un coup précipitée sur moi, a permis que je la serrasse dans mes bras, a

mêlé les pleurs aux miens, nos soupirs, même, se sont unis. Tout mon respect pour elle n'a pas plus que son indifférence pour moi, pu tenir contre une si dangereuse situation; sa complaisance, enfin, n'a pas eu plus de bornes que mes desirs. Mais, combien, quand elle a été rendue à elle-même, les mouvements que j'ai saisis dans son ame, & l'envie que je lui ai vue de me les dérober, ne m'ont-ils point causé d'alarmes ! Avec quelle tristesse, ses yeux où je ne lisois que le repentir, & l'étonnement de m'avoir rendu heureux, ne se sont-ils point portés sur moi ! Quelle peine c'étoit pour elle de les y fixer ! Combien, enfin, l'expression qu'elle trouvoit dans les miens, les droits qu'elle venoit de me donner, mes transports, l'ivresse où j'étois de mon bonheur, ne paroissoient-ils pas faire son supplice ! Enchaîné toutefois par ce moment de foiblesse dont, quelque heureux qu'il m'ait rendu, je ne desirerois pas moins vivement qu'elle-même, qu'elle n'eût point éprouvé la puissance, Diotime ne se refusoit à rien de ce que, malgré toute la honte que je m'en faisois, mon amour me forçoit d'attenter : mais, que ne lui en coûtoit-il pas pour en tolérer les entreprises ! Avec quelle inhumaine fécheresse ne s'y prêtoit-elle pas ! Ah ! cruel ! ce n'est pas ainsi que vous l'avez vue ! Heureusement ( & jugez combien il falloit que j'eusse à me plaindre d'elle, pour que, dans cet instant, j'aie pu regarder cela comme un bonheur ! ) on est venu nous interrompre. Vous imaginez aisément que ce



n'a pas été d'abord que je m'en suis félicité ; mais la joie qu'elle a paru en ressentir , ne me prouvant que trop ce que je ne faisois que penser de l'état de son cœur ; la certitude qu'il me seroit impossible de lui cacher longtemps mes idées ; l'inquiétude que j'avois de la façon dont une explication entr'elle & moi, pourroit tourner ; la crainte que ma délicatesse ne lui parût qu'une injustice, m'ont fait, enfin , envisager des mêmes yeux qu'elle le trouble qu'on apportoit dans notre tête-à-tête. Ce n'est pas que j'ignore que , quand cette interruption auroit autant gêné la tendresse , qu'elle gênoit la mienne , ce qu'elle se doit ne lui auroit point permis de le faire paroître : mais de la joie ! Car je ne me suis point trompé , j'en ai saisi dans ses yeux ; d'ailleurs , avec quelle liberté ne s'est-elle point livrée à la conversation ! Que d'art pour la prolonger ! Que vous dirai-je de plus ? Persuadé , aux mesures que je lui voyois prendre pour la faire durer , que ce seroit vainement que j'en attendrois la fin , & même la craignant , je suis sorti. J'ai été vous chercher par-tout pour vous communiquer ce que, ne vous ayant rencontré nulle part , & dans le besoin extrême que j'ai que vous m'éclairiez sur l'état du cœur de Diotime , je prends enfin le parti de vous écrire. Adieu : s'il est vrai que vous m'aimiez , vous ne me ferez pas attendre votre réponse.

*Fin du second livre & du Tome XIII.*

